National Library of Canada
Bibliothèque nationale du Canada

Canadian Theses Service
Service des thèses canadiennes

Ottawa, Canada
K1A 0N4

## NOTICE

The quality of this microform is heavily dependent upon the quality of the original thesis submitted for microfilming. Every effort has been made to ensure the highest quality of reproduction possible.

If pages are missing, contact the university which granted the degree.

Some pages may have indistinct print especially if the original pages were typed with a poor typewriter ribbon or if the university sent us an inferior photocopy.

Previously copyrighted materials (journal articles, published tests, etc.) are not filmed.

Reproduction in full or in part of this microform is governed by the Canadian Copyright Act, R.S.C. 1970, c. C-30.

## AVIS

La qualité de cette microforme dépend grandement de la qualité de la thèse soumise au microfilmage. Nous avons tout fait pour assurer une qualité supérieure de reproduction.

S'il manque des pages, veuillez communiquer avec l'université qui a conféré le grade.

La qualité d'impression de certaines pages peut laisser à désirer, surtout si les pages originales ont été dactylographiées à l'aide d'un ruban usé ou si l'université nous a fait parvenir une photocopie de qualité inférieure.

Les documents qui font déjà l'objet d'un droit d'auteur (articles de revue, tests publiés, etc.) ne sont pas microfilmés.

La reproduction, même partielle, de cette microforme est soumise à la Loi canadienne sur le droit d'auteur, SRC 1970, c. C-30.

NL-339 (r. 88/04)

Canada

THE UNIVERSITY OF ALBERTA

# Une Personnalité névrotique de notre temps? Etude analytique de *L'Immoraliste* d'André Gide à la lumière des théories de Karen Horney

by

© BARBARA HILDING

A THESIS

SUBMITTED TO THE FACULTY OF GRADUATE STUDIES AND RESEARCH

IN PARTIAL FULFILMENT OF THE REQUIREMENTS FOR THE DEGREE

OF MASTER OF ARTS

IN

FRENCH LITERATURE

DEPARTMENT OF ROMANCE LANGUAGES

EDMONTON, ALBERTA

FALL 1987

Permission has been granted to the National Library of Canada to microfilm this thesis and to lend or sell copies of the film.

The author (copyright owner) has reserved other publication rights, and neither the thesis nor extensive extracts from it may be printed or otherwise reproduced without his/her written permission.

L'autorisation a été accordée à la Bibliothèque nationale du Canada de microfilmer cette thèse et de prêter ou de vendre des exemplaires du film.

L'auteur (titulaire du droit d'auteur) se réserve les autres droits de publication; ni la thèse ni de longs extraits de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation écrite.

ISBN 0-315-41137-6

THE UNIVERSITY OF ALBERTA

**RELEASE FORM**

NAME OF AUTHOR BARBARA HILDING

TITLE OF THESIS Une Personnalité névrotique de notre temps? Etude analytique de *L'Immoraliste* d'André Gide à la lumière des théories de Karen Horney

DEGREE FOR WHICH THESIS WAS PRESENTED MASTER OF ARTS

YEAR THIS DEGREE GRANTED FALL 1987

Permission is hereby granted to THE UNIVERSITY OF ALBERTA LIBRARY to reproduce single copies of this thesis and to lend or sell such copies for private, scholarly or scientific research purposes only.

The author reserves other publication rights, and neither the thesis nor extensive extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's written permission.

(SIGNED) Barbara Hilding

PERMANENT ADDRESS:

4703-105 A Street

Edmonton, Alberta

DATED October 13 1987

THE UNIVERSITY OF ALBERTA

FACULTY OF GRADUATE STUDIES AND RESEARCH

The undersigned certify that they have read, and recommend to the Faculty of Graduate Studies and Research, for acceptance, a thesis entitled Une Personnalité névrotique de notre temps? Etude analytique de *L'Immoraliste* d'André Gide à la lumière des théories de Karen Horney submitted by BARBARA HILDING in partial fulfilment of the requirements for the degree of MASTER OF ARTS in FRENCH LITERATURE.

.....

Supervisor

.....

.....

Date 7.x.87

**Abstract**

Despite the many and diverse studies that *L'Immoraliste* has inspired, and continues to inspire, since its publication in 1902, the psychological aspect of this work has not yet received the critical attention it deserves. And yet, one of the principal functions of Gide's first *Récit* is the aesthetic representation of the inner life of a character who is in the midst of psychological crisis. While it is true that several studies have analyzed Gide's writings from a Freudian perspective, such studies, predictably, focus almost exclusively on the sexual conflict. They are, moreover, incapable of taking into consideration the moral problems (such as the inevitable conflict between individual liberty and responsibility towards others, and the difficulty of knowing oneself and of living in a lucid and authentic manner) which are an *essential* part of *L'Immoraliste*.

The psychoanalytic theories of Karen Horney provide us with a method of literary analysis which will allow us to understand, without neglecting the moral issues raised in the work, the vagaries and the contradictions inherent in the mind of a character who makes an ideal out of his destructive attitudes. This study attempts to offer an interpretation of the quest for liberty undertaken by Michel in terms of of the neurotic (inauthentic) development of the personality as elaborated in the theories of Karen Horney.

**Résumé**

Malgré l'étendue et la diversité des études qu'inspire, depuis sa parution en 1902, *L'Immoraliste*, l'aspect psychologique de cette œuvre n'a pas encore reçu l'atttention critique qu'elle mérite. Et pourtant, l'une des fonctions principales de ce premier récit d'André Gide est la représentation esthétique de la vie intérieure d'un personnage en pleine crise psychologique. Certes, il existe plusieurs études qui analysent d'une perspective freudienne les écrits de Gide. Comme on pourrait le prévoir, cependant, elles ne se concentrent que sur le conflit sexuel. Elles ne sauraient jamais, en outre, prendre en considération les problèmes moraux (tels l'inévitable conflit entre la liberté individuelle et la responsabilité envers autrui, ou encore la difficulté de se connaître et de vivre d'une manière lucide et authentique) qui forment une partie essentielle de *L'Immoraliste*.

Par contre, les théories psychanalytiques de Karen Horney nous donnent une méthode d'analyse littéraire qui nous permettra de comprendre, sans pour autant négliger les questions morales que soulève F 2>L'Immoraliste, les incohérences et les contradictions dans l'esprit d'un personnage qui fait de ses attitudes destructrices un idéal. Cette étude a pour but d'offrir de la quête pour la liberté entreprise par Michel une interprétation à partir du développement névrotique (lire inauthentique) de la personnalité tel qu'il est présenté dans les théories de Karen Horney.

**Remerciements**

J'exprime ici ma reconnaissance envers le Professeur R.W. Wilcocks qui m'a patiemment conseillée et encouragée dans la préparation de cette thèse. Sans son inspiration ce travail n'aurait jamais été réalisé.

## TABLE DES MATIERES


Chapitre — Page

I. Introduction ..... 1

II. Karen Horney: Sa Vie et ses œuvres ..... 9

Sa Vie ..... 9

Ses Œuvres ..... 17

The Neurotic Personality of Our Time ..... 17

Our Inner Conflicts ..... 19

Neurosis and Human Growth ..... 21

III. La Situation rhétorique ..... 24

IV. Le Conflit fondamental ..... 41

Le Conflit interpersonnel ..... 41

Le Conflit sexuel ..... 61

V. La Quête de l'identité ..... 72

VI. Conclusion ..... 95

Bibliographie ..... 99

## Introduction

> Diverses célébrités parisiennes passèrent à l'envi devant ses yeux. Où vont-ils? se demandait Prométhée [...].
>
> "Si Monsieur les voyait repasser comme moi tous les jours, dit le garçon, il pourrait tout aussi bien demander d'où ils viennent. Ça doit être tout un puisqu'ils repassent tous les jours. Je me dis: puisqu'ils repassent c'est qu'ils n'ont pas trouvé. [...]"
>
> "Que cherchent-ils?"
>
> "[...] Ce qu'ils cherchent, c'est leur personnalité. [...] Il n'y que cela d'intéressant; et puis les relations entre personnalités."
>
> (Gide *Le Prométhée mal enchaîné* 304-305)

A la fois loué comme un grand moraliste et condamné comme un corrupteur de la jeunesse, André Gide était un être de paradoxes et l'une des personnalités les plus discutées de son époque. Elevé selon une rigoureuse morale puritaine, il chercha pendant toute sa vie à se libérer des conventions que lui imposaient la famille et la société et à se forger une identité authentique. La difficulté de se connaître, de vivre sans illusions, et d'accepter les responsabilités qu'entraîne la liberté, sont des thèmes qui sous-tendent presque tous ses écrits.

Dans son premier récit, *L'Immoraliste* (1902), Gide explore les complexités morales et psychologiques qui se rattachent à la quête de l'identité. A la suite d'une tentative pour élaborer une éthique nouvelle, tentative qui débouche sur une impasse, Michel, personnage principal et narrateur de *L'Immoraliste*, est plongé dans une grave crise psychologique et spirituelle: "Arrachez-moi d'ici à présent, et donnez-moi des raisons d'être. Moi je ne sais plus en trouver" (471).[1] La confession de ce narrateur qui raconte ses aventures dans l'intention de diminuer son malaise moral et psychologique abonde en ambiguïtés sexuelles, psychologiques et morales. Elle se caractérise d'ailleurs par une inauthenticité essentielle, car le narrateur impose aux événements relatés une interprétation illusoire qui lui permet d'ignorer

[1] Toutes les références à *L'Immoraliste* se rapportent à Gide, *Romans, Récits, et Soties*, édition "Bibliothèque de la Pléiade".

la véritable raison de sa révolte et de son échec.

Sur les plans psychologique et moral, *L'Immoraliste* est une œuvre qui reste d'actualité de nos jours. Elle soulève la question de la difficulté de reconcilier le besoin de liberté avec la responsabilité envers autrui. Elle soulève également la question de l'inévitable conflit entre la lucidité et le besoin de se masquer la vérité. On est frappé par l'aveuglement monstrueux du personnage principal qui est responsable par son égoïsme de la mort de sa femme, mais qui peut tout de même proclamer: "Ah! désembarrasser mon esprit de cette insupportable logique!...Je ne sens rien que de noble en moi"(464). Son désir ardent de se libérer mène au chaos moral et à la désintégration de la personnalité.

*L'Immoraliste*, aujourd'hui considéré comme un classique de la littérature française, a inspiré, et inspire toujours, une abondance d'études critiques, telle qu'il serait impossible de donner ici une bibliographie détaillée de ces recherches.[2] Nous nous contenterons donc d'indiquer, d'une façon très sommaire, les principales directions qu'ont prises les divers courants de recherches: il existe des études thématiques sur *L'Immoraliste*, des études d'ordre biographiques, des études qui analysent des éléments stylistiques, des études qui montrent l'emploi des symboles et mythes dans le récit, et plus récemment, des études sémantiques et structurales.

Malgré l'étendue et la diversité de la critique sur *L'Immoraliste*, il nous semble que l'aspect psychologique n'a pas encore reçu l'attention qu'il mérite. Gide lui-même fut reconnaissant du fait qu'un jeune Allemand avait su apprécier cet aspect de *L'Immoraliste*:

> Il loue mon *L'Immoraliste*, ajoutant que ceux qui l'admirent l'ont bien peu compris, qu'on parle toujours de moi comme d'un lyrique et qu'on ne sait pas d'ordinaire apprécier ma principale vertu qui est de savoir "regarder à travers les fentes de la culture". (*Journal 1889-1939* 183)

*L'Immoraliste* est un des premiers romans d'analyse qui présente un personnage en pleine crise psychologique. Peu de critiques ont su apprécier l'importance et la complexité de l'élément psychologique de *L'Immoraliste*.[3] Et pourtant, comme l'affirme Guérard:

---

[2] Pour une liste de bibliographies des études sur Gide et ses œuvres, voir Charles B. Osburn, *Research and Reference Guide to French Studies*. A notre connaissance, une bibliographie détaillée des ouvrages critiques sur *L'Immoraliste* n'existe pas. Prière de se référer à la bibliographie à la fin de cette étude.

[3] Il existe quelques études qui traitent de l'aspect psychologique de *L'Immoraliste*,

> Historically, it is an important moment in the development of the French psychological novel [...]. *L'Immoraliste* brought to the French novel all the seriousness and much of the complexity of Dostoievsky's short novels — and did so first of all through its successful use of the "imperceptive" or self-deluded narrator as the subject of the story he tells. (*André Gide* 99-100)

Or, une approche freudienne semblerait toute indiquée par une étude de la dimension psychologique de *L'Immoraliste*. En vérité, Gide lui-même atteste du fait qu'il existe un rapport de ressemblance qui relie certains aspects de sa pensée à celle de Freud:

> Freud. Le freudisme ... Depuis dix ans, quinze ans, j'en fais sans le savoir.
> [...] "Voici qui va, je le crains, apporter de l'eau à ton moulin", me dit Rivière, l'autre jour, en parlant du petit livre de Freud sur le développement sexuel. Parbleu!
> Il est grand temps de publier *Corydon*.
> (*Journal 1889-1939* 729-30)[4]

D'autant plus que, en ce qui concerne *L'Immoraliste*, Gide semble se montrer d'accord avec l'idée d'une critique freudienne de son œuvre. Dans une lettre à Guérard au sujet d'une étude psychologique entreprise par ce dernier (datée du 16 mai, 1947) Gide remarque:

> Quant à moi-même, je ne parviens à considérer mon *L'Immoraliste* comme supérieur aux autres [œuvres] sous aucun rapport, littéraire, moral, psychologique,...Toutefois ce que vous dites de son freudisme latent et précurseur me paraît fort juste et mériter d'être pris en considération. (cité par Guérard 263)

Il faut signaler, néanmoins, qu'il s'agissait, à l'époque où Gide écrivait *L'Immoraliste*, d'une affinité naturelle plutôt que d'une influence directe de la pensée psychanalytique. Ce n'est qu'une vingtaine d'années après la publication de son premier récit que Gide découvrit des écrits de Freud. Signalons à cet égard "Gide et Freud", article dans lequel David Steel cherche à établir la chronologie de la relation de Gide avec la pensée freudienne. Dans une lettre (citée par Steel) au critique André Lang, Gide affirme:

> Il est certain que, lisant l'*Introduction à la Psychanalyse*, qui vient d'être traduite, je reconnais certaines idées qui me sont particulièrement chères et que je sais gré à Freud de préciser et formuler, souvent avec une netteté magistrale ce qui n'était

---

[3](suite) notamment: *André Gide* d'Albert Guérard (99-118); *André Gide* de Thomas Cordle (84-92); et "*L'Immoraliste*: Psychology and Rhetoric" de Catherine H. Savage.

[4] *Corydon* (1911) est une apologie de l'homosexualité. A propos de *Corydon*, Gide dit: "[...] je considère ce livre comme le plus important et le plus *serviceable* (nous n'avons pas de mot, et je ne sais même si ce mot anglais exprime exactement ce que je veux dire: de plus grande utilité, de plus grand service pour le progrès de l'humanité) de mes écrits" (*Journal 1939-1949* 287).

> souvent en moi qu'ébauché; mais il n'y a là qu'une rencontre. J'ai entendu parler de Freud, pour la première fois, au printemps dernier [...]. ("Gide et Freud" 53)

Selon le destinataire, la lettre serait datée du 26 décembre, 1921; ce n'est donc qu'au printemps de cette année-là que Gide aurait lu Freud.

Du reste, *L'Immoraliste* semble se prêter à une analyse freudienne parce que, dans son traitement de l'évolution d'une personnalitée troublée, c'est sur la sexualité qu'il met l'accent. Certes, on ne saurait nier l'existence d'un courant sous-jacent d'homosexualité qui parcourt l'œuvre. Le vocabulaire, souvent sexuel au niveau latent, voire au niveau manifeste, révèle la préoccupation sexuelle du protagoniste-narrateur. On pourrait donner comme exemples maintes scènes, telles la première visite de Bachir chez Michel et Marceline:

> Je remarque qu'il est tout nu sous sa mince gandourah blanche [...]. Ses pieds sont nus; ses chevilles sont charmantes [...]. La gandourah, un peu tombée, découvre sa mignonne épaule. J'ai besoin de la toucher. (381-82)

Le symbolisme sexuel ne semble guère déguisé dans certaines scènes, la chasse aux anguilles par exemple: "Je l'appelai bientôt pour m'aider à cerner une grosse anguille; nous unissions nos mains pour la saisir..." (413), ou encore la description de la force mi-consciente qui porte Michel à toucher un arbuste: "Je me souviens d'un arbuste, dont l'écorce, de loin, me parut de consistance si bizarre que je dus me lever pour aller la palper. Je la touchai comme on caresse; j'y trouvais un ravissement" (390). Comme l'observe Guérard, Gide se sert de peu d'images "innocentes" ou même neutres dans le récit (*André Gide* 117).

De surcroît, Gide lui-même, en réponse à une question posée par Paul Bourget, déclare que Michel est un homosexuel inconscient:

> —Maintenant que nous voici seuls, apprenez-moi, Monsieur Gide, si votre Immoraliste est ou n'est pas, un pédéraste?
> Et, comme je reste un peu interloqué, il insiste:
> Je veux dire: un pédéraste pratiquant?
> C'est sans doute plutôt un homosexuel qui s'ignore, répondis-je, comme si je n'en savais guère trop rien moi-même; et j'ajoutai: je crois qu'ils sont nombreux. (*Journal 1889-1939* 521)[5]

Les dernières lignes du récit révèlent, néanmoins, qu'au moment de la narration, Michel est

---

[5] Bourget s'intéressait à la psychologie. Dans ses *Essais de psychologie contemporainne* (1883) et encore dans ses *Nouveaux Essais* (1885), il tente d'analyser les "maladies morales" de son époque. Ces premiers romans traitent de la psychologie érotique (*Le Disciple* 1889).

du moins vaguement conscient de son penchant sexuel: ne couchant plus avec la prostituée depuis que le jeune frère de celle-ci s'en montre jaloux, Michel constate:

> [...] depuis cette aventure je n'ai plus retenu cette fille. Elle ne s'en est pas fâchée, mais chaque fois que je la rencontre, elle rit et plaisante de ce que je lui préfère l'enfant. Elle prétend que c'est lui qui surtout me retient ici. Peut-être a-t-elle un peu raison... (472)

Ainsi donc, on ne pourrait nier l'importance de l'élément sexuel dans le récit. "The erotic conflict provides the basic energy of the novel. That is the problem that has to be solved," déclare Thomas Cordle (*André Gide* 91). De même, Guérard affirme que le problème sexuel motive presque tout ce que Michel dit aussi bien que presque tout ce qu'il fait (*André Gide* 116).

Un autre aspect qui rapproche la pensée de Gide de celle de Freud est la reconnaissance du fait que la situation familiale de l'enfant joue un rôle important dans le développement psychologique de l'individu. Steel observe à ce propos:

> La psychologie de Freud s'apparente à celle de Gide également en ce que toutes deux se définissent par rapport à la famille, Freud soulignant le profond antagonisme engendré par le rapport parental tandis que Gide dénonce la claustration qu'implique tout régime familial. ("Gide et Freud" 50)[6]

En outre, Michel reconnaît le caractère tenace des expériences et des sensations infantiles qui résistent aux efforts des parents pour supprimer dans l'enfant l'instinct de plaisir:

> [...] du fond du passé de ma première enfance se réveillaient enfin mille lueurs, de mille sensations égarées. La conscience que je prenais à nouveau de mes sens m'en permettait l'inquiète reconnaissance. Oui, mes sens, réveillés désormais, se retrouvaient toute une histoire, se recomposaient un passé. Ils vivaient! n'avaient jamais cessé de vivre, se découvraient, même à travers mes ans d'étude, une vie latente et rusée. (390)

Steel remarque l'affinité entre la pensée de Gide et celle de Freud qu'illustre ce passage:

> Un tel passage justifie le sentiment qu'avait Gide d'avoir suivi, dans sa pensée, un chemin parallèle en quelque sorte à celui de Freud. Comme le fondateur de la psychanalyse, bien que sous une forme et à des fins très différentes, l'auteur de *L'Immoraliste* tente d'éclairer cette région sous-jacente d'expériences enfantines. ("Gide et Freud" 52)

De toute évidence donc, *L'Immoraliste* se prêterait fort bien à une analyse freudienne. Et il existe déjà des études freudiennes qui traitent de *L'Immoraliste*, dont celles de Guérard et de Cordle, déjà mentionnées ci-dessus, et *La Jeunesse d'André Gide*, l'œuvre

[6] On se rappelle le célèbre cri de coeur de Gide: "Familles, je vous hais!"

psycho-biographique de Jean Delay.

Toutefois, pour ceux qui n'acceptent pas certains postulats fondamentaux de la doctrine de Freud (tels que l'importance de la libido et l'universalité du complexe d'Œdipe) ces études, si intéressantes qu'elles soient, ne sont pour autant ni satisfaisantes, ni convaincantes. De plus, elles risqueraient d'induire en erreur en présentant ce qui serait, en dernière analyse, une interprétation réductrice d'une œuvre qui se distingue par la complexité de sa psychologie.

En vérité, il est fort possible que Gide exagère, en acceptant l'évaluation de Guérard du "freudisme latent et précurseur" de *L'Immoraliste*, le degré de ressemblance entre sa pensée et celle de Freud. Encore que lui et Freud se seraient tous deux intéressés à la problématique de la sexualité infantile, l'affinité de leur pensée sur ce sujet, n'est, en grande partie, que superficielle. Autrement dit, il se peut que Gide se trompe, croyant que son œuvre est "freudienne" puisque la sexualité y joue un rôle important.

L'approche freudienne, en outre, présente un problème de portée considérable pour la critique de *L'Immoraliste*: pour expliquer en termes freudiens la structure caractérielle et les conflits psychiques de Michel l'adulte, il serait nécessaire d'avoir une connaissance approfondie des événements et des circonstances de sa première enfance. Compte tenu précisément du manque de détails donnés sur l'enfance de Michel, une étude freudienne nous obligerait à aller hors de l'œuvre de fiction: soit à inventer des détails à partir du peu d'informations données dans le récit, soit à nous servir des détails tirés de la vie de l'auteur en les attribuant à la vie fictive du personnage. Comme l'indique Serge Doubrovsky en critiquant ceux qui se servent de ce procédé:

> On connaît trop cette maladie infantile de la critique, dont l'Université française commence à se remettre: "Andromaque, *c'est* la Duparc", "Pyrrhus, *c'est* Racine" etc. On pourrait croire, à première vue, qu'il s'agit là d'une innocente manie, d'un passe-temps pour amateurs de mots croisés cultivés; or, il n'en est rien: c'est, en fait, une méthodologie terroriste, qui a longtemps stérilisé, en France, la recherche. Ce délire érudit prétend fournir un déchiffrement intelligible, en mettant bout à bout un fragment d'œuvre et un morceau de la vie, également détachés de leur contexte, et rendus ainsi littéralement insignifiants. (*Pourquoi la nouvelle critique?* 56-57)

Etant donné l'importance pour Gide de toutes les difficultés qui se rattachent à la quête de la liberté personnelle, telles que la question de la responsabilité envers les autres et les conséquences qu'implique une morale individuelle, l'approche freudienne se montre limitée, réductive et simpliste. Elle ne pourrait jamais prendre en considération la dimension morale de l'œuvre, car dans le système de Freud, toutes les valeurs humaines s'expliqueraient en termes instinctuels.

Lorsque j'ai lu les écrits de la psychanalyste Karen Horney, qui décrivent le développement de la personnalité névrotique, j'ai été frappée par le grand nombre de points de ressemblance entre la personnalité névrotique qu'elle analyse et celle de Michel, à ce point qu'il aurait pu être un de ses analysands. De plus, les événements de l'histoire racontée par Michel, ainsi que la narration elle-même, pourraient s'expliquer comme une série de tentatives de solution et d'évasion d'un conflit névrotique. La théorie de Horney a une valeur explicative qui nous permettra de pénétrer l'affectivité du personnage et sa façon de penser, et nous éclairera sur les forces qui le poussent à réagir.

D'ailleurs, la théorie de Horney, en tant que moyen d'investigation littéraire, ne présente pas les mêmes inconvénients pour l'analyse de *L'Immoraliste* que l'approche freudienne. La théorie de Horney, plus subtile que celle de Freud, respecte la complexité de tous les aspects de la personnalité, y compris la sexualité; elle ne réduit pas la dimension morale au niveau instinctuel. De plus, c'est une théorie synchronique: elle envisage les problèmes de l'adulte du point de vue du conflit actuel. Par conséquent, une connaissance approfondie de l'évolution instinctuelle et sexuelle de l'enfant n'est pas indispensable pour que l'analyse soit valable.

Des œuvres de Horney se dégage une analyse descriptive de la personnalité névrotique. Il est légitime d'offrir un personnage fictif comme illustration de ce type de personnalité.[7] Et

[7] Horney elle-même se sert souvent des personnages fictifs pour illustrer la personnalité névrotique. Rubins rapporte que Horney participa à un cours ("Literary Figures in the Light of Psychoanalysis") au *New School for Social Research* et présenta trois œuvres littéraires (*Hedda Gabler* d'Ibsen, *Le Rouge et le Noir* de Stendhal, et *Madame Bovary* de Flaubert) dans lesquelles elle trouva des exemples des femmes complaisantes qui font preuve, en même temps, d'un besoin d'être vindicatives et destructrices (*Karen Horney* 295).

en fait, notre entreprise ici aura un double dessein: d'une part, de présenter Michel comme une illustration de la personnalité névrotique telle qu'elle est décrite par Horney; d'autre part, de nous servir de la théorie de Horney pour nous permettre de mieux comprendre les sautes d'humeur, les incohérences, et les contradictions qui caractérisent la personnalité de Michel.

En outre, et ceci est de la plus haute importance, Horney s'intéressait aux mêmes problèmes que ceux qui préoccupaient Gide: la quête de l'identité, les effets sur l'individu des influences familiales et sociales, la nature morale de l'homme, la signification et les implications de la liberté personnelle. Qui plus est, selon la théorie de Horney, le développement de la névrose s'accompagne d'un mouvement progressif vers l'inauthenticité:

> To a greater or less extent, in gross and subtle ways, the integrity of a person is impaired as a *consequence* of the neurotic development. The alienation from self, the unavoidable unconscious pretenses, the also unavoidable unconscious compromises due to unsolved conflicts, the self-contempt — all these factors lead to a weakening of the moral fiber in the nucleus of which is a diminished capacity for being sincere with oneself. (*Neurosis and Human Growth* 151)

## Karen Horney: Sa Vie et ses œuvres

Bien que les œuvres de Horney soient bien connues dans le domaine de la psychologie, il existe peu d'études littéraires qui se servent de sa théorie.[8] Afin de familiariser le lecteur avec Horney et ses théories, nous présentons ici un résumé de sa vie et de ses œuvres. Pour une biographie sommaire, mais plus complète que celle ci-dessous, voir l'introduction de Harold Kelman à *Helping People: Karen Horney's Psychoanalytic Approach* (1-33). La biographie la plus détaillée de Karen Horney est *Karen Horney: Gentle Rebel of Psychoanalysis* de Jack L. Rubins.[9]

### Sa Vie

Karen Horney naquit le 16 septembre, 1885 dans un petit village près de Hamburg en Allemagne. Son père, Bernt Henrik Wackels Danielssen, norvégien de naissance, avait émigré en Allemagne où il atteignit le rang de commodore d'une compagnie de navigation. C'était un homme stricte et irascible, qui ne tolérait aucune opposition à sa volonté. Karen et son frère Berndt (qui avait quatre ans de plus qu'elle) appelaient leur père, à son insu, "der Bibel-schmeisser" à cause de son habitude de lancer des Bibles quand il était dans un accès de colère. Il n'est donc pas surprenant que Karen ressentait des sentiments ambivalents envers son père.[10] Karen était née du second marriage du Capitaine Wackels et selon Karen, les quatre enfants du premier mariage n'acceptèrent jamais ni la femme ni les enfants du second

---

[8] Bernard J. Paris utilise la théorie du développement névrotique de la personnalité comme élaborée par Horney dans *A Psychological Approach to Fiction: Studies in Thackeray, Stendhal, George Eliot, Dostoevsky, and Conrad*. Voir aussi le numéro spécial du *Literary Review* 24.2 (1981) qui est consacré à l'emploi, dans la critique littéraire, des théories de Horney et de Maslow.

[9] Rubins a l'habitude irritante de ne pas indiquer les élipses dans ses citations.

[10] Horney écrit dans son journal intime du 28 décembre 1900: "It must be grand to have a father one can love and esteem, and when the 4th Commandment does not confront one like a terrifying specter with its 'Thou shalt ——.' I can't do it. I can't respect that man who makes us all unhappy with his dreadful hypocrisy, selfishness, crudeness, and ill-breeding, etc." (The Adolescent Diaries of Karen Horney 21).

mariage.

Par contre, Karen avait beaucoup d'affection pour sa mère Sonni (née Clothilde Marie van Ronzelen) qui avait dix-huit ans de moins que son mari, qui était plus sophistiquée, et mieux instruite, et qui ne partageait ni les convictions religieuses fondamentalistes de son mari ni son attitude bornée quant à ce que devrait être le rôle d'une femme dans la vie. Le Capitaine Wackels était convaincu que le domaine de la femme devrait se limiter aux affaires du ménage. Dans son journal du 18 janvier, 1901, Karen exprime son exaspération devant l'attitude d'un père qui refusait à une fille intelligente et le soutien moral et les fonds nécessaires pour étudier au *Realgymnasium*:

> He, who has flung out thousands for my stepbrother Enoch, who is both stupid and bad, first turns every additional penny he is to spend for me 10 times in his fingers. And we did make it clear to him that he has to feed me only as long as I attend school. Once I have my diploma I most certainly don't want another penny from him. He would like me to stay at home now, so we could dismiss our maid and I could do her work. (*The Adolescent Diaries of Karen Horney* 26)

En 1906, Karen (accompagnée de sa mère qui avait quitté son mari) alla à Fribourg, où elle entra dans la Faculté de Médecine à l'Université Ludico-Albertina, l'une des premières à accepter des femmes. Elle épousa Oskar Horney en 1909. (Is eurent trois filles, se séparèrent en 1926 et divorcèrent en 1939. Karen ne se remaria jamais.)

La famille alla s'installer à Berlin où Karen fit sa dernière année de médecine et passa son brevet d'état en 1911. Elle travailla dans un hôpital neuropsychiatrique dont le directeur (Otto Juliusberger) encourageait la nouvelle approche psychanalytique (Freud lui-même y était appelé en consultation pour certains cas), devint assistante dans le service de consultation externe de Herman Oppenheim (très connu en neurologie, et opposé à la psychanalyse), puis travailla dans le service de Karl Bonhoeffer, avant de s'établir comme spécaliste en psychanalyse après la première guerre mondiale (1919).

Horney s'intéressa à la psychanalyse losqu'elle suivait des études en médecine et en 1910, enceinte, fatiguée et déprimée, elle décida de se soumettre à une psychanalyse avec Karl Abraham, le pionnier de la méthode freudienne à Berlin.[11] Selon Rubins, Horney passa

[11] Horney parle de cette période de sa vie dans ses journaux de 1910 et 1911 (238-71).

quelques 500 heures en analyse. Bien qu'elle acceptât en général les principes et les méthodes de la psychanalyse freudienne, elle commençait déjà à mettre en question sa valeur thérapeutique. Elle n'était pas convaincue que l'analyse et la compréhension intellectuelles des causes infantiles de ses problèmes actuels puissent les éliminer. Elle exprima ses sentiments dans une lettre à Abraham:[12]

> Or: does the real work not begin til *after* the analysis? [...] the analysis shows one one's enemies but one must battle with them afterward, day by day. I was inclined to be satisfied with the theoretical understanding. But perhaps it is only meant to put the weapons into one's hands. Then the doctor would have to make his influence count in this direction, do more positive educational work. (*The Adolescent Diaries of Karen Horney* 270-71)[13]

A partir de 1908, Horney assista régulièrement aux "soirées freudiennes" d'Abraham. Ces soirées devinrent plus tard des réunions de la Société psychanalytique de Berlin. En 1917, Horney fit à la Société une communication dans laquelle elle avançait sa notion de "blocages",

---

[12] Rubins affirme qu'il s'agit d'une lettre de termination de l'analyse avec Abraham (*Karen Horney* 39). Cependant, le reste de la lettre ne confirme pas cette affirmation. Horney écrit: "It is probably expedient to continue the analysis. If it suits you, I will come Saturday at 4 — but I cannot say I feel very confident" (270).

Les entrées précédentes des journaux ne corroborent pas non plus l'affirmation de Rubins. Pendant les six premiers mois de 1911, Horney se demande souvent si oui ou non elle reprendra l'analyse avec Abraham:
9 janvier: "[...] Idchen told me the other day she wanted to go or had gone back to Dr. Abraham. For weeks I had been considering this possibility myself, but then tried to progress with this self-analysis first" (255).
12 janvier: "Should I go to Dr. Abraham again? I think of it often, so it must be an agreeable idea" (258).
15 février: "As long as I do not feel a vigorous "*I will*" nothing really can be done. Yet more seems to be there today than yesterday. Shall probably be all there again soon. Otherwise Dr. Abraham will be my last refuge" (264).
11 avril: "If only I were strong again and, above all, inwardly free. Abraham? Perhaps it would be good after all" (267).
16 juin: "Shouldn't I really go to Dr. Abraham again?" (269).

Evidemment, Horney n'expédia jamais la lettre, car on la trouva dans les cahiers de son journal. (Ce n'est pas, comme le prétend Rubins, quelque chose écrit dans le journal.) La fille de Horney, Dr. Marianne Horney Eckardt dit que l'on ne sait si oui ou non Horney reprit l'analyse avec Abraham (*The Adolescent Diaries of Karen Horney* 269)

[13] Horney était toujours du même avis trente-cinq ans plus tard. Dans sa conclusion à *Are You Considering Psychoanalysis?* elle nie les attentes illusoires de ceux qui croient ne pas avoir de problèmes après la fin de l'analyse: "[...] analysis as a means of gaining self-knowledge is an interminable process. Analytical therapy, while it helps you to disentangle yourself from the web of conflicts and to develop on a sounder basis, only initiates this development; it does not and cannot complete it" (235-36).

mettant ainsi en doute le postulat de Freud selon lequel la constitution de la personnalité est immuable. Elle ne rejette pas complètement l'idée de Freud: "Obviously not even analysis can change constitution." Mais, elle souligne que la possibilité d'un développement constructif: "It can liberate a person whose hands and feet are tied so that he may freely use his strength again, [...] it has shown that many factors that he had believed to be constitutional are no more than consequences of blockages of growth which can be resolved. ("The Technique of Psychoanalytic Therapy" 12). Horney présente ainsi la possibilité du développement positif de la personnalité, ce qui deviendra un des concepts-clé de sa théorie.

Comme le montre la juxtaposition des deux citations suivantes, les opinions de Horney divergèrent d'une façon prononcée de celles de Freud sur le point de la psychologie féminine.

> **FREUD**
> We should not be so very greatly surprised if a woman analyst who has not been sufficiently convinced of the intensity of her own desire for a penis also fails to assign an adequate importance to that factor in her patients. (*An Outline of Psychoanalysis* 54)

> **HORNEY**
> It must be realized, however that this [penis envy] is a hypothesis, not a fact; and that it is not even indisputably useful as an hypothesis. When it is claimed, moreover, that the desire for masculinity is not only a dynamic factor of primary order in neurotic females, but in every human female, independent of individual or cultural conditions, one cannot but remark that there are no data to substantiate this claim. ("The Problems of Feminine Masochism" 216)

Déjà en 1923, dans son article "On the Genesis of the Castration Complex in Women", Horney mit en cause l'hypothèse des freudiens qui réduisent toute la psychologie féminine à un désir subconscient de phallus. Elle exposa par la suite cette théorie dans une série d'articles et communications.[14] Les opinions de Horney s'écartèrent de plus en plus de celles de Freud à mesure qu'elle dévalorisa l'aspect instinctuel et mit l'accent sur les aspects sociaux qui influencent le développement psychosexuel de la femme et conditionnent son image d'elle-même. Horney approcha le problème de la perspective du rôle de la femme dans une société dominée par les hommes:

> Woman's efforts to achieve independence and an enlargement of her field of interests and activities are continually met with a skepticism which insists that such

[14] Quinze de ces articles (écrits entre 1923 à 1936) sont réunis dans Karen Horney *Feminine Psychology*.

> efforts should be made only in the face of economic necessity, and that they run counter to her inherent character and her natural tendencies. Accordingly, all efforts of this sort are said to be without any vital significance for women, whose every thought, in point of fact, should center upon the male or motherhood, in much the manner expressed in Marlene Dietrich's famous song, "I know only love and nothing else". ("The Overvaluation of Love" 183)

Des observations assez modernes pour l'époque. Il n'est donc pas surprenant qu'il y a dix ans déjà, Horney ait été considérée par des groupes féministes comme l'exemple d'une femme qui avait su se libérer de la vision du monde imposée par une société patriarcale. Toutefois, elle accepte toujours le postulat que les attitudes des femmes proviennent, en dernière analyse, de pulsions instinctuelles. Horney refusa d'accepter, néanmoins, la position inférieure à laquelle était reléguée la femme dans le sytème de Freud. Elle mit l'accent sur les aspects positifs de la féminité: "I, as a woman, ask in amazement, and what about motherhood? And the blissful consciousness of bearing a new life within oneself?" ("The Flight from Womanhood" 60). Tandis que Freud ne renonça jamais à son interprétation phallocentrique du développement psycho-sexuel de la femme:

> We often feel that, when we have reached the penis-wish and the masculine protest, we have penetrated all the psychological strata and reached "bedrock" and that our task is accomplished. And this is probably correct, for in the psychic field the biological factor is really the rock-bottom. (Freud "Analysis Terminable and Interminable" 405)

Au début des années 30, la situation économique et politique en Allemagne se dégradait. L'existence de la Société psychanalytique à Berlin devait être bientôt menacée par la montée au pouvoir d'Hitler et la psychanalyse elle-même devait sous peu être considérée comme une psychologie juive. Kelman déclare que, à sa connaissance, la situation politique n'influença pas la décision de Horney de quitter l'Allemagne (*Helping People* 10).[15] Quoi qu'il en soit, Franz Alexander était parti pour Chicago en 1930 et, en 1931, il offrit à Horney

---

[15] Et en fait, Rubins rapporte que Horney semblait ignorer la gravité de la situation: "But there is evidence that Karen showed a curious naiveté about such events. Years later, an analytic candidate, a mature Jewish refugee psychiatrist, was being interviewed by Karen for admission to the new Institute in New York. When she related some of the maltreatment, persecution and suffering that had been inflicted upon her, Karen was genuinely astonished and incredulous. 'I can't believe that, I can't conceive of that happening, it's not possible,' she said. And her next comment was, 'I would not have let that happen to me ... I would have done something about it.'" (*Karen Horney* 103).

un poste au *Chicago Psychoanalytic Institute*. Horney accepta le poste et en 1932, accompagnée d'une de ses filles, elle alla à Chicago.

Son installation aux Etats-Unis devait confirmer la direction que prenait la pensée de Horney, quant à la psychologie féminine et aussi quant au développement de la personnalité, vers une approche qui prend en considération l'effet des facteurs socio-culturels sur le développement psychique de l'individu:

> The greater freedom from dogmatic beliefs which I found in this country alleviated the obligation of taking psychoanalytical theories for granted, and gave me the courage to proceed along the lines which I considered right. Furthermore, acquaintance with a culture which in many ways is different from the European taught me to realize that many neurotic conflicts are ultimately determined by cultural conditions. (*New Ways in Psychoanalysis* 12-13)

Cependant, l'approche révolutionnaire qu'adopta Horney occasionna des contretemps entre elle et Alexander. Trente ans plus tard en 1964, à l'occasion du *Twelfth Annual Karen Horney Lecture*, Alexander expliqua:

> Both Horney and I believed that psychoanalytic theory and practice required revision and clarification of many obscure, never fully-tested assumptions. However, I felt at that time (the early 30's) just as I feel today, that these revisions do not require discarding the basic concepts of Freud, and particularly that the observational foundation of psychoanalysis represents a solid body of knowledge on which further advancements can safely rest. Horney opposed this evolutionary orientation and tried to rebuild the whole theory. Hers was a revolutionary approach which implied the repudiation of many of Freud's fundamental conceptions. ("Neurosis and Creativity" 117-18)

Horney se décida à s'installer à New York en 1934 où elle continua à enseigner et à superviser les analyses, au *New York Institute*, et ensuite au *New School for Social Research*.

En 1934, Horney fit une communication, "Restricted Applications of Psychoanalysis to Social Work", dans laquelle elle esquissa sa conception de la structure de la névrose. Cette communication marque un point tournant dans la pensée de Horney; certaines idées qui y sont avancées devaient devenir des concepts clé de sa théorie. En résumé, des sentiments d'insécurité et d'hostilité s'engendrent chez un enfant duquel ses parents refusent l'affection et l'approbation dont il a besoin. Ces sentiments d'insécurité et d'hostilité se transforment en tendances caractérielles qui déterminent les relations interpersonnelles de l'adulte.

L'approche socio-culturelle de Fromm influença la pensée de Horney, et dans un article de 1936, "Culture and Neurosis", Horney pose la question de savoir à quel point les

influences culturelles affectent le développement de la névrose.[16] Elle affirme que ce n'est pas le refoulement des pulsions instinctuelles qui engendre la névrose (comme le prétend) Freud, mais plutôt le caractère conflictuel des exigences qu'impose la culture. Il s'agit d'une série complexe de cercles vicieux, et non d'une simple relation de cause à effet. Une personne normale est capable de satisfaire, à la fois, son besoin de réussir dans la vie et son besoin de recevoir de l'affection. Chez le névrotique, par contre, ces besoins sont plus intenses, voire compulsifs, et ils sont en conflit fondamental:

> [...] as soon as they make any move towards self-assertion, competition, or success, they begin to dread losing the affection of others, and must automatically check their aggressive impulses. This conflict between ambition and affection is one of the gravest and most typical dilemmas of the neurotics of our time. ("Culture and Neurosis" 221)

Rubins remarque que cet article marque l'écart définitif avec les idées de Freud, car les attitudes infantiles psycho-sexuelles ne sont plus nécessaires pour expliquer la névrose (*Karen Horney* 203). La théorie devient synchronique: la structure caractérielle de l'adulte, ses conflits intérieurs et les motiviations inconscientes sont en elle-mêmes suffisantes pour comprendre le fonctionnement de la névrose.

En 1937 parut le premier livre de Horney *The Neurotic Personality of Our Time*, où elle examine le rôle crucial des facteurs socio-culturels dans le développement des perturbations psychiques:

> Emphasis is put on the actually existing conflicts and the neurotic's attempts to solve them, on his actually existing anxieties and the defenses he has built up against them. [...] I do not consider it justified to focus our attention on childhood in a sort of one-sided fascination and to consider later reactions essentially as repetitions of earlier ones. [...] When we realize the great import of cultural conditions on neuroses the biological and physiological conditions, which are considered by Freud to be their root, recede into the background. (vii-viii)

Dans son deuxième livre, *New Ways in Psychoanalysis* (publié en 1939) Horney précise sa position par rapport à la théorie de Freud:

> My conviction, expressed in a nutshell, is that psychoanalysis should outgrow the limitations set by its being an instinctivistic and genetic psychology. [...] When we relinquish this one-sided emphasis on genesis, we recognize that the connection

[16] Pendant cette période, elle comptait parmi ses amis Harry Stack Sullivan, Erich Fromm, Ernst Schactel, Wilheim Reich, Otto Rank, Paul Tillich, Ruth Benedict et Margaret Mead. C'était un groupe hétéroclite et Horney fut exposée à plusieurs conceptions de l'homme: sociologique, anthropologique, religieuse.

> between later peculiarities and earlier experiences is more complicated than Freud assumes: there is no such thing as an isolated repetition of isolated experiences; but the entirety of infantile experiences combines to form a certain character structure, and it is this structure from which later difficulties emanate. (8-9)

En 1940, un schisme se fit jour au *New York Institute* et Horney fut accusée d'avoir profité de sa position pour s'attirer des disciples parmi les étudiants et d'avoir limité leur connaissance des autres points de vue théoriques. "The relationship between teacher and student was being used to gather together a band of disciples" prétendait le rapport officiel (cité dans Rubins *Karen Horney* 238). La psychanalydte Clara Thompson attribua cette attitude à la publication du premier livre de Horney:

> When Horney's *The Neurotic Personality of Our Time* came out it produced a landslide of anger. The first thing that happened was that her students never graduated. The next step was to take away Horney's status as a training analyst and demote her to a "lecturer." [...] When they took away Horney's training analyst status, five of us resigned from the New York Psychoanalytic. (cité dans Kelman 16)

Sur ce, Horney et les autres psychanalystes qui n'étaient pas satisfaits de la situation formèrent une nouvelle société, *The Association for the Advancement of Psychoanalysis*.

Dans son troisième livre *Self-Analysis*, paru en 1942, Horney conteste aux psychanalystes le droit exclusif de faire des analyses.[17] Dans une lettre à son éditeur (l'été de 1940), Horney précisa ses intentions:

> [...] the idea being to combat the defeatist belief that one must necessarily go to an analyst in order to understand and remove neurotic disturbances. I should like to encourage people to the effect that they can do a good bit of analysis themselves... (cité dans Rubins *Karen Horney* 246)

*Our Inner Conflicts* fut publié en 1945. Horney y examine la nature des conflits qui proviennent de tendances névrotiques qui sont simultanées, opposées et compulsives. Dans son dernière livre, *Neurosis and Human Growth* (1951), elle approfondit le concept du moi idéalisé (qui constitue maintenant le noyau de la névrose) et le développement de l'inévitable mépris de soi qui résulte de l'impossibilité, chez le névrosé, de se montrer à la hauteur à ses idéaux névrotiques.

---

[17] Toutefois, *Self-Aanalysis* n'est pas du tout un manuel qui permette à un amateur de s'analyser.

Pendant ses dernières années, Horney s'intéressait au rôle de l'imagination dans la névrose et au concept du "vrai moi". D.T. Suzuki, le maître de Zen, fit accroître chez Horney un intérêt pour la philosophie orientale, au point qu'elle entreprit un voyage au Japon en 1952. Essayant de rapprocher sa propre pensée et les principes du Zen, elle voyait dans le concept d'éclaircissement Zen des aspects de sa conception de la réalisation du vrai moi. Karen Horney mourut d'un cancer biliaire le 4 décembre, 1952 à l'âge de 68 ans.

**Ses Œuvres**

Il n'est fait ici mention que de ses œuvres principales qui traitent du développement de la personnalité névrotique.

**The Neurotic Personality of Our Time**

> [...] a neurosis is psychic disturbance brought about by fears and defenses against these fears, and by attempts to find compromise solutions for conflicting tendencies. (*The Neurotic Personality of Our Time* 26)

Il faut préciser ici que Horney étudie le développement de la névrose *caractérielle*. Elle s'intéresse principalement aux perturbations de l'esprit et aux déformations de la personnalité qu'engendrent la névrose. Elle vise une compréhension du fonctionnement du conflit et de l'interaction des tendances conflictuelles.[11] Encore qu'elle accepte l'importance des expériences de l'enfance, elle réfute l'hypothèse freudienne selon laquelle les pulsions instinctuelles sont à l'origine de la névrose adulte. La névrose prend naissance dans l'enfance, lorsque l'enfant vit dans des conditions défavorables et que se développe chez lui un sentiment d'être isolé et impuissant dans un monde potentiellement hostile.

[11] Contrairement à Freud qui s'intéresse à la génèse du conflit névrotique. et surtout à ses origines sexuelles.

La conception de ce qui est considéré comme "névrotique" varie selon la culture et l'époque. Cependant, chaque culture croit à la normalité de ses croyances et les impose à l'individu. Les attitudes et les émotions de l'individu sont ainsi façonnées par l'environnement.[19] Par conséquent, quoique la conduite névrotique s'écarte de la norme dans une société, il faut distinguer ce qui est "normal" de ce qui est "névrotique" selon d'autres critères.[20] La conduite névrotique, étant motivée par le désir de diminuer l'angoisse, est rigide et souvent mal appropriée à la situation.[21]

L'angoisse névrotique joue un rôle de premier plan dans le développement de la névrose. Cette angoisse se distingue des peurs normales en ce qu'elle est dissimulée et subjective. Souvent, le névrosé n'est même pas conscient de son angoisse, ce qui n'en diminue point la force et l'importance. Cependant, cette angoisse est extrêmement pénible et le névrosé ne recule devant rien pour éviter le malaise psychologique qu'elle cause.

Pour comprendre l'angoisse névrotique, il est nécessaire de comprendre la situation non telle qu'elle est en réalité; mais plutôt dans sa signification personnelle pour le névrosé. L'angoisse ressurgit lorsque des attitudes opposées se manifestent simultanément. Le conflit entre les attitudes névrotiques menacent d'exploser d'un moment à l'autre de sorte que le névrosé est constamment à la recherche de mesures susceptible d'apaiser l'angoisse: il essaie de la justifier en la rationalisant, il refuse de la reconnaître en la déniant, il essaie de l'endormir en la droguant, ou simplement, il évite des situations qui menaceraient de l'éveiller.

L'angoisse névrotique est inextricablement entrelacée de pulsions hostiles. Si l'individu est dans une situation où il n'ose pas exprimer son hostilité (de peur de perdre de l'affection,

---

[19] Ce qui implique qu'il n'existe pas une seule "nature humaine" qui soit valable pour tout le monde. Selon Horney, l'erreur essentielle de Freud est d'avoir vu les relations humaines comme étant déterminées biologiquement.

[20] Maslow met en cause la définition du mot "normal" en psychologie; ce n'est pas nécessairement l'individu qui est conforme au type le plus fréquent qui soit bien équilibré: "Certainly it seems more and more clear that what we call "normal" in psychology is really a psychopathology of the average, so undramatic and so widely spread that we don't even notice it ordinarily" (*Toward a Psychology of Being* 16).

[21] Par exemple, la personne normale ne se méfiera que dans certaines situations, tandis que le névrosé aura l'esprit soupçonneux quand bien même la situation ne justifierait pas cette attitude.

d'être puni, et ainsi de suite) et qu'il la refoule, il n'en sera pas conscient et l'hostilité deviendra dissociée de sa personnalité. L'individu n'étant plus maître de la situation, l'hostilité menacera à tout moment d'exploser, d'où l'angoisse névrotique et la nécessité de mettre en œuvre des mesures de défense. Dans notre culture, il existe quatre moyens de se protéger contre l'angoisse fondamentale: rechercher l'affection d'autrui, se soumettre à la volonté d'autrui, exercer un pouvoir sur autrui, et se tenir à l'écart d'autrui.

La personne normale est obligée de faire face aux mêmes conflits que ceux auxquelles est exposé le névrosé:

> These contradictions embedded in our culture are precisely the conflicts which the neurotic struggles to reconcile: his tendencies toward aggressiveness and his tendencies toward yielding; his excessive demands and his fear of never getting anything; his striving toward self-aggrandizement and his feeling of personal helplessness. (247)

Le névrosé, cependant, ne peut jamais trouver le juste milieu: tous ses besoins sont également impérieux et insatiables.

A cette étape de sa théorie, Horney met l'accent sur l'influence de la culture sur l'individu: la direction est de l'extérieur vers l'intérieur. L'individu névrotique est, en quelque sorte, la victime de sa culture: "We might call him a stepchild of our culture" (247).

**Our Inner Conflicts**

> Whatever the starting point and however tortuous the road, we must finally arrive at a disturbance of personality as the source of psychic illness. The same can be said of this as of almost any psychological discovery: it is really a rediscovery. Poets and philosophers of all times have known that it is never the serene, well-balanced person who falls victim to psychic disorders, but the one torn by inner conflicts. (*Our Inner Conflicts* 11)

Dans *Our Inner Conflicts*, Horney met l'accent sur le conflit entre les différentes attitudes névrotiques, sur les conséquences des conflits non résolus et sur leur effet sur les

relations interpersonnelles. Le conflit fondamental a trois réponses possibles: mouvement vers autrui (la personnalité complaisante); mouvement contre autrui (la personnalité agressive); et fuite devant autrui (la personnalité détachée). Ces attitudes ne sont pas, en elle-mêmes, névrotiques et chacune peut avoir son expression positive: le désir d'appartenir, le courage de se battre pour se défendre, l'appréciation de la solitude, ne sont en rien névrotiques. La personne normale peut osciller avec flexibilité entre ces trois attitudes. Elle ne les trouve pas incompatibles. Pour le névrotique, cependant, ces trois attitudes s'opposent. Mutuellement exclusives et contradictoires, elles entrent en conflit les unes avec les autres. Ce conflit fondamental est le centre dynamique de la théorie de la névrose de Horney. Ce qui caractérise surtout les tendances névrotiques est leur nature compulsive:

> Compulsive drives are specifically neurotic; they are born of feelings of isolation, helplessness, fear and hostility, and represent ways of coping with the world despite these feelings; they aim primarily not at satisfaction but at safety; their compulsive character is due to the anxiety lurking behind them. (13)

Comme défense contre l'angoisse qu'engendre le conflit, le névrosé se crée une image idéalisée de lui-même:

> The idealized image might be called a fictitious or illusory self, but that would be only a half truth and hence misleading. [...] It is an imaginative creation interwoven with and determined by very realistic factors. It usually contains traces of the person's genuine ideals. While the grandiose achievements are illusory, the potentialities underlying them are often real. More relevant, it is born of very real inner necessities, it fulfills very real functions, and it has a very real influence on its creator. (108)

Cette image permet au névrosé de se sentir supérieur aux autres; elle sert de substitut à la véritable confiance en soi. De plus,les défauts de la personnalité se transforment, dans l'esprit du névrosé, en qualitiés positives:

> If in our private mirror we see ourselves as paragons of virtue or intelligence, even our most blatant faults and handicaps will disappear or acquire attractive coloration — just as in a good painting a shabby, decaying wall is no longer a shabby decaying wall but a beautiful composite of brown and gray and reddish color values. (102)

Malgré les maints avantages psychiques qu'offre l'image idéalisée, son apparition marque le début du processus de l'aliénation du moi véritable, (de ce qui l'individu *est* en réalité). L'image idéalisée est basée sur des prétensions, sur des qualités imaginaires. Bien qu'elle soit assez efficace, du moins temporairement, comme défense contre le malaise

psychique qu'engendre le conflit fondamental, elle est, au fond, un édifice précaire qui ne se tient que grâce à des éléments fictifs, et risque à tout instant de s'écrouler. On pourrait reprendre à ce compte l'analogie de Horney:

> A treasure house loaded with dynamite, it makes the individual highly vulnerable. Any questioning or criticism from outside, any awareness of his own failure to measure up to the image, any real insight into the forces operating within him can make it explode or crumble. (110)

L'impossibilité de jamais réaliser la perfection exigée par l'image idéalisée crée une tension psychique et entraîne le mépris du moi véritable. Le névrosé commence à externaliser sa rage contre lui-même, et il voit ses défauts, ou ce qu'il perçoit comme ses défauts, en autrui. Ainsi peut-il détourner sa rage contre autrui, et diminuer la tension. Cependant, il sera hypersensible à toute tentative faite pour l'influencer.

La détérioration de son intégrité morale est la conséquence inévitable de la création de l'image idéalisée. Son développement sera accompagné d'une perte de spontanéité, et le névrosé sera forcé de mener une vie inauthentique:

> The person simply becomes oblivious to what he really feels, likes, rejects, believes — in short to what he really is. Without knowing it he may live the life of his image. [...] Of course it is not possible to behave so without being inextricably caught in a spider's web of unconscious pretense and rationalization, which makes for precarious living. (111)

**Neurosis and Human Growth**

> The most pertinent symbol, to my mind, for the neurotic process initiated by the search for glory is the ideational content of the stories of the devil's pact. The devil or some other personification of evil, tempts a person who is perplexed by spiritual or material trouble with the offer of unlimited powers. But he can obtain the powers only on the condition of selling his soul or going to hell. The temptation can come to anybody, rich or poor in spirit, because it speaks to two powerful desires: the longing for the infinite and the wish for an easy way out. [...] Moreover, the conditions stipulated in the pact are an appropriate representation of the price to be paid in the neurotic's development. Speaking in

> symbolic terms, the easy way to infinite glory is inevitably also the way to an inner hell of self-contempt and self-torment. By taking this road, the individual is in fact losing his soul — his real self. (*Neurosis and Human Growth* 39)

Dans *Neurosis and Human Growth*, la dernière œuvre de Horney, le rôle de l'image idéalisée devient beaucoup plus important: elle est maintenant le noyau même de la névrose. Puisque l'individu repousse son moi véritable, il ne peut pas être fier de ses vrais qualités, réussites et talents. L'image idéalisée est d'une suprême importance pour le névrosé, car elle est investie d'orgueil névrotique. L'orgueil névrotique se base sur des pseudo-idéaux et des valeurs imaginaires qui viennent de l'image idéalisée. Puisque l'orgueil névrotique ne se fonde pas sur la réalité, il est peu solide et rend ainsi l'individu très vulnérable.

Le revers de la médaille de cette glorification de soi est le mépris de soi. Vu de la perspective du moi idéalisé, le moi véritable n'est rien qu'un obstacle qui empêche la réalisation du moi glorieux. Visant un idéal qu'il ne pourra jamais atteindre, le névrosé supporte difficilement ce qu'il est en réalité. Ce mépris de soi donne naissance à des pulsions destructrices.

A mesure que l'individu s'efforce d'atteindre cet idéal irréalisable, il s'éloigne de son vrai moi (des énergies psychiques qui sont au service de la réalisation des potentialités de l'individu). Les forces constructrices du vrai moi sont détournées et mises au service de la névrose: le névrosé a pour but maintenant de réaliser l'image idéalisée et de détruire le moi authentique. Il s'agit d'une lutte entre les forces destructrices et les forces saines de la personnalité:

> Self-hate makes visible a rift in the personality that started with the creation of an idealized self. It signifies that there is a war on. And this indeed is the essential characteristic of every neurotic: he is at war with himself. [...] Self-hate now is not so much directed against the limitations and shortcomings of the actual self as against the emerging constructive forces of the real self. It is a conflit of greater dimensions than any neurotic conflict I have discussed hitherto. I suggest calling it the *central inner conflict*. (*Neurosis and Human Growth* 112)

Ce qui a commencé par la quête saine du moi devient une quête insatiable d'un moi glorifié: "[...] the search for glory is a most powerful drive. it can be like a demoniacal

obsession, almost like a monster swallowing up the individual who has created it" (31), et un exercice de duplicité:

> The more injurious work of imagination concerns the subtle and comprehensive distortions of reality which he is not aware of fabricating. The idealized self is not completed in a single act of creation: once produced, it needs continuing attention. For its actualization the person must put in an incessant labor by way of falsifying reality. (33)

Lorsqu'il s'engage dans la quête du moi idéal, le névrosé renonce à l'authenticité et s'empêtre dans un tissu d'illusions et de mensonges.

> Sembrava tanta curioso di se stesso! Se sapessse quante sorprese potrebbero risultargli dal commento delle tante verità e bugie ch'egli ha qui accumulate!...
> (Svevo *La Conscienze di Zeno* 23)

*L'Immoraliste* donne, au premier abord, l'illusion d'une simplicité totale: simplicité au niveau du contenu aussi bien qu'au niveau de la forme. Cette apparente facilité de surface permet une lecture qui ne tient compte que du sens littéral du texte. Ainsi est-il possible de le lire comme l'histoire d'une quête morale: un jeune homme en révolte contre l'ordre traditionnel renonce à ses responsabilités envers autrui afin d'établir son propre ordre moral et doit, par la suite, subir les conséquences désagréables de son égocentrisme. Morale à en dégager: une liberté qui n'a pour but qu'elle-même s'avère dénuée de sens: "Je me suis délivré, c'est possible; mais qu'importe? Je souffre de cette liberté sans emploi" (Gide *Romans* 471). De même est-il possible de lire le récit comme le développement d'une quête sexuelle, ce que fait Cordle:

> The central strategy of *L'Immoraliste* is [...] the dissolution of a heterosexual relationship and its replacement by a homosexual one. [...] the strategy is neither concealed nor abbreviated; it is the subject of the story from beginning to end and the course of its development is punctuated with peripeties and discoveries. (*André Gide* 85)

Et pourtant, une complexité psychologique et rhétorique, qui se trouve sous-jacente aux quêtes morale et sexuelle, dément l'apparente simplicité de l'œuvre. Guérard remarque que la facilité de style de *L'Immoraliste* porte à une lecture qui déçoit:

> Certainly it is the most frequently misunderstood of his novels, partly because its deceptive simplicity of surface invites casual and literal reading.
> (*André Gide* 99)

Dans son article "*L'Immoraliste*: Psychology and Rhetoric", Catherine Savage se montre d'accord avec cette évaluation et ajoute que c'est précisément pour cette raison que *L'Immoraliste* demeure une œuvre peu appréciée dans le corpus de Gide:

> More than 60 years after its publication, Gide's first major récit, *L'Immoraliste*, is

> not yet sufficiently appreciated by students of the modern novel [...]. A result — perhaps a cause — is the unawareness of even many careful readers of the complex psychological and rhetorical structure which makes this apparently simple book greater than a case history. (43)

Un aspect de la complexité de *L'Immoraliste*, on le verra plus tard, vient de ce que les niveaux psychologique et rhétorique s'entrecroisent et s'entrelacent constamment, si bien que l'on pourrait décrire le texte, pour reprendre l'expression de Genette, comme "l'invasion du récit par le discours" ("Vraisemblance et motivation" 13).[22]

Au niveau du contenu apparaît un autre aspect de l'ambiguïté de *L'Immoraliste*: la contradiction entre le sujet apparent et le sujet réel de la quête. Michel présente sa vie intrapsychique et interpersonnelle en termes d'un conflit entre lui-même et la société. Au niveau conscient, Michel est engagé dans une lutte contre les contraintes d'une civilisation qui dompte l'individu, qui l'empêche de développer sa liberté personnelle en exigeant qu'il se soumette à la morale généralement acceptée. Le conflit qui est ainsi exprimé, toutefois, n'est que le sujet apparent de l'œuvre, et la quête philosophique elle-même n'est qu'apparente. Selon Guérard:

> Michel's revolt reflects his age (the age of Nietzschean hopes and destructions) but reflects even more the timeless conflict of the unconscious life and the conscious. Already the psychological realism of *L'Immoraliste* seems more important than its critique of individualism; its anticipation of Freud more valid than its oblique reflection of Nietzsche. (100)[23]

---

[22] Il faut préciser ici le sens du terme "récit" tel que nous l'emploierons dans cette étude. Genette fait remarquer, dans ses *Figures III*, que le mot "récit" est fort ambigu car il recouvre trois notions différentes: le récit comme discours ("l'énoncé narratif, le discours oral ou écrit qui assume la relation d'un événement ou d'une série d'événements" (71)); le récit comme histoire ("la succession d'événements, réels ou fictifs, qui font l'objet de ce discours, et leurs diverses relations d'enchaînement, d'opposition, de répétition" (71)); le récit comme acte narratif ("encore un événement: non plus toutefois celui que l'on raconte, mais celui qui consiste en ce que quelqu'un raconte quelque chose: l'acte de narrer pris en lui-même" (71)). Pour éviter toute ambiguité, nous nous conformerons ici à la terminologie proposée par Genette: "Je propose [...] de nommer *histoire* le signifié ou contenu narratif [...], *récit* proprement dit le signifiant, énoncé, discours ou texte narratif lui-même, et *narration* l'acte narratif producteur et, par extension, l'ensemble de la situation réelle ou fictive dans laquelle il prend place" (*Figures III* 72).

Il existe, en plus, un quatrième sens du mot "récit": récit en tant que genre littéraire. (Gide affirme que *L'Immoraliste* est un *récit* et non un roman.) Pour éviter la confusion, nous emploierons ici le mot *Récit* avec majuscule pour renvoyer au genre littéraire, sauf quand il s'agit d'une citation.

[23] Il faut mentionner ici qu'un détail essentiel sépare ce que Guérard entend par "the timeless conflict of the unconscious life and the conscious" et ce que nous

D'un seul et même mouvement, le conflit "moral" occulte le réseau de conflits psychiques qui empêche Michel (en tant que protagoniste) de voir clair en lui-même et déroute ses efforts (en tant que narrateur) pour donner une explication lucide et sincère des événements qui aboutiront à la mort de sa femme. Jamais conçus en termes nets, jamais sujet explicite du narré, les conflits inconscients sont l'objet d'une recherche obscure et, en même temps paradoxalement, d'esquives permanentes. Cordle précise:

> Instead of seeing his problem for what it is, he [Michel] does something extravagant, he poses it in terms of the entire moral and intellectual order of his world. He effects a transference that makes his personal dilemma appear, in the first place, to be directly related to the revolution in Western moral thought that is represented principally by Friedrich Neitzsche, and in the second place he assimilates it to the revolution in historical thinking that established philosophical anthropology as a rival to antiquarian historiography [...] (*André Gide* 90)[24]

Cependant, il existe bien un véritable conflit moral qui mérite considération. Et en fait, certains problèmes moraux font partie intégrante de la névrose. Ce que le névrosé considère comme problèmes moraux, toutefois, ne sont qu'une façade qui sert à voiler les vrais problèmes moraux. Horney explique:

> The moral problems actually presented are as a rule pseudo-moral, for they belong to the patient's need to appear perfect and superior in his own eyes. Hence the first step is to uncover the moral pretenses and to recognize their real functions for the patient. His true moral problems, on the other hand, the patient is most anxious to hide. It is scarcely an exaggeration to say that he hides them more anxiously than anything else. The perfectionistic and narcissistic façade is indispensable for the very reason that it serves as a screen to conceal them. (*New Ways in Psychoanalysis* 301-302)

De première importance est le conflit psychologique. *L'Immoraliste* nous présente un portrait trouble d'une personnalité en lutte contre elle-même. S'abandonnant tour à tour à l'indifférence, à l'extase, à l'immobilité, à la frénésie, Michel refuse de faire face aux conflits psychiques qui le déchirent. Toutes ses actions (dont le récit lui-même), considérées par lui comme faisant partie de la recherche de "l'être authentique", ne sont que des tentatives successives pour diminuer des tensions psychologiques.

---

[23](suite) entendons par l'expression. Guérard interprète le développement psychologique de Michel en termes freudiens. Pour lui, le problème primordial de Michel est un problème d'ordre sexuel, tandis que pour nous le problème sexuel n'a qu'une importance secondaire.

[24] Comme Guérard, Cordle interprète le développement sexuel de Michel en termes freudiens, et il attribue au conflit sexuel la première importance.

Une ironie fondamentale ressort du fait que le récit est organisé aux fins d'un narrateur qui veut, en racontant, se justifier et se former une image grandiose de lui-même. Qui plus est, Michel ne prend pas toujours conscience de la vraie portée de ses dires. Nous avons donc affaire à un narrateur en qui nous ne pouvons pas avoir confiance, un narrateur qui se dupe tout en se confessant. Comme Booth l'affirme, il ne s'agit pas forcément de mensonges conscients de la part du narrateur faillible: "It is most often a matter of what James calls *inconscience*; the narrator is mistaken, or he believes himself to have qualities which the author denies him" (*The Rhetoric of Fiction* 159). Chatman explique que la faillibilité même du narrateur ressort du désaccord entre le narrateur et l'auteur:

> What makes a narrator unreliable is that his values diverge strikingly from that of the implied author's; that is, the rest of the narrative — "the norm of the work" — conflicts with the narrator's presentation, and we become suspicious of his sincerity or competence to tell the 'true version.' The unreliable narrator is at virtual odds with the implied author; otherwise, his unreliability could not emerge. (*Story and Discourse* 149)

Malgré l'aveuglement de son narrateur-personnage, cependant, Gide réussit à laisser se révéler le caractère véritable de Michel. La complexité de *L'Immoraliste* est, en partie, dûe au fait qu'un narrateur qui ne se comprend guère se révèle à travers cette incompréhension même:

> The problem for the novelist is to keep his narrator (or Jamesian 'fool' and observer) self-deluded, imperceptive, blind; incapable of accurate self-analysis—yet have that narrator supply all the evidence necessary to the reader's understanding. (*André Gide* 110)[25]

Dans un passage qui pourrait être une réponse à toute la narration de Michel (mais qui est, en fait, tiré de l'introduction à la biographie de Karen Horney), Rubins fait remarquer que tout le monde est influencé par l'image idéalisée qu'il voudrait montrer au monde et à lui-même. Tout le monde pourrait être victime d'une erreur de mémoire, involontaire ou non:

> Everyone resists, wishes to hide those aspects of himself which do not conform to the idealized self-image he needs to hold and to present to others. His memories

---

[25] Ainsi, une grande distance morale sépare Gide (ou du moins l'auteur implicite de *L'Immoraliste*) de son personnage. On peut comprendre l'exaspération exprimée par Gide dans son avant-propos contre ceux qui s'indignaient contre l'auteur: "cette indignation, il semblait qu'on la ressentît malgré moi; de Michel elle débordait sur moi-même; pour un peu l'on voulait me confondre avec lui" (367).

> too must accord with the traits and attitudes making up this favorable picture of his personality and life-style. Therefore only some past events will be recalled; others will be conveniently forgotten. The emotional significance and impact of some memories will be exaggerated in a positive sense, that of others, in a negative sense. Some will be remembered in much detail, others minimized, passed over lightly or factually distorted. (*Karen Horney* ix-x)

Remarquons ici la nuance subtile: Rubins ne dit pas que l'on veut cacher les aspects de soi-même qui ne sont pas conformes aux normes, mais plutôt que l'on veut voiler les aspects de sa personnalité qui ne sont pas conformes à son image idéalisée.

Gide, lui aussi, est bien conscient de la manière dont l'acte de se raconter est influencé par le désir de se faire apparaître sous un jour plus favorable:

> La vie d'un homme est son image. A l'heure de mourir, nous nous refléterons dans le passé, et penchés sur le miroir de nos actes, nos âmes reconnaîtront *ce que nous sommes*. Toute notre vie s'emploie à tracer de nous-mêmes un ineffaçable portrait. Le terrible, c'est qu'on ne le sait pas; on ne songe pas à se faire beau. On y songe en parlant de soi; on se flatte; mais notre terrible portrait, plus tard, ne nous flattera pas. On raconte sa vie et l'on se ment; mais notre vie ne mentira pas; elle racontera notre âme, qui se présentera devant Dieu dans sa posture habituelle. (Gide *Journal 1889-1939* 29)

Il existe donc une contradiction essentielle entre la vie d'un homme et la narration de cette vie, qui serait un acte forcément intéressé.[26]

La découverte de Roquentin dans *La Nausée*: "Mais il faut choisir: vivre ou raconter" (Sartre 62), montre le décalage essentiel entre l'acte de vivre et celui de raconter. "Vivre" veut dire qu'il n'existe pas d'ordre, pas de nécessité dans l'enchaînement des événements: tout est chaotique et fragmenté:

> Quand on vit, il n'arrive rien. Les décors changent, les gens entrent et sortent, voilà tout. Il n'y a jamais de commencements. Les jours s'ajoutent aux jours sans rime ni raison, c'est une addition interminable et monotone. (62)

---

[26] Gide explique ensuite ce que devrait être le projet de l'artiste: "Il doit, non pas raconter sa vie telle qu'il l'a vécue, mais la vivre telle qu'il la racontera. Autrement dit: que le portrait de lui, que sera sa vie, s'identifie au portrait idéal qu'il souhaite; et, plus simplement: qu'il soit tel qu'il se veut" (*Journal 1889-1939* 29). L'idée de raconter précéderait et déterminerait ainsi la façon de vivre, et l'aiderait à atteindre son image idéalisée. Il serait intéressant d'examiner les conséquences impliquées par un tel projet en utilisant les observations de Horney concernant les effets négatifs de l'image idéalisée sur le développement de la personnalité et celles de Roquentin dans *La Nausée* concernant le décalage entre vivre et raconter: "C'est ce qui dupe les gens: un homme, c'est toujours un conteur d'histoires [...] et il cherche à vivre sa vie comme s'il la racontait. Mais il faut choisir: vivre ou raconter" (Sartre 61-62).

L'expression "histoires vraies" est une contradiction dans les termes, selon Roquentin. Dès que l'on se met à raconter, l'on passe du "vrai" au "vraisemblable", à ce qui *semble* vrai, à ce qui correspond *apparemment* à l'idée qu'on se fait du réel. Toute histoire est, par définition, une déformation de la façon de vivre. On choisit les événements à raconter, on leur impose un ordre. Qui raconte interprète, tirant ainsi de l'infini chaotique du vécu ce qui sera propice à faire croire à un ordre nécessaire, imposant sur le contenu une forme.

Dans le commencement d'une histoire se cache déjà son dénouement. Aussi Michel commence-t-il son récit par le mariage. Le choix n'est pas gratuit. Commencer le récit par le mariage indique que c'est le mariage qui est la cause de tous les événements qu'il racontera par la suite. Le véritable ordre du récit est déterminé par la fin: c'est en fonction de la fin (la mort de Marceline et le désarroi psychologique de Michel) qu'avance le récit. Au moment de la narration, Michel sait bien que Marceline est morte; c'est la raison, du reste, qui le pousse à raconter. Michel, en tant que narrateur, investit les événements d'une signification dont, en tant que personnage, il n'aurait pas pu être conscient. Ce ne sont pas les causes qui entraînent la fin, mais le contraire: le récit *signifie* par la fin. Pour reprendre de nouveau l'observation de Roquentin:

> [...] les événements se produisent dans un sens et nous les racontons en sens inverse. On a l'air de débuter par le commencement [...]. Et en réalité c'est par la fin qu'on a commencé. Elle est là, invisible et présente [...]. (63)

Une histoire est donc entièrement construite, elle ne contient rien de superflu. La nécessité vient de la forme. Le contenu, le vécu, est nécessairement sans ordre, chaotique. Ce n'est que rétrospectivement que l'on peut vivre les événements comme des "annonciations", puisque c'est après coup, en les racontant, que l'on attribue aux événements la valeur de cause et d'effet. Dès que le vécu se transforme en narré, il obéit à une fonctionnalité qui crée l'illusion de la causalité. Barthes remarque à ce propos:

> Tout laisse à penser, en effet, que le ressort de l'activité narrative est la confusion même de la consécution et de la conséquence, ce qui vient *après* étant lu dans le récit comme *causé par*; le récit serait dans ce cas, une application systématique de l'erreur logique dénoncée par la scolastique sous la formule *post hoc, ergo propter hoc*, qui pourrait bien être la devise du Destin, dont le récit n'est en somme que la "langue"; et cet "écrasement" de la logique et de la temporalité, c'est l'armature des fonctions cardinales qui l'accomplit. ("Introduction à l'analyse structurale des

récits" 10)[27]

Il semblerait, en effet, que la prétention de Michel à relater son histoire sans lui imposer un ordre ["En vain chercherais-je à présent à imposer à mon récit plus d'ordre qu'il n'y en eut dans ma vie" (464)] soit en contradiction fondamentale avec le projet de raconter. La nature même de l'acte de narrer implique l'acte d'imposer un ordre, une déformation, voire une formation du vécu, qui, lui, n'a pas de forme. Tout ce que Michel raconte prépare ce qui suivra, et en particulier le dénouement. Le pouvoir qu'a une narration de séduire son public fait oublier à ce dernier que le dénouement détermine tous les événements qui le préparent:

> Et nous avons le sentiment que le héros a vécu tous les détails de cette nuit comme des annonciations, commes des promesses, ou même qu'il vivait seulement ceux qui étaient des promesses, aveugle et sourd pour tout ce qui n'annonçait pas l'aventure. Nous oublions que l'avenir n'était pas encore là; le type se promenait dans une nuit sans présages, qui lui offrait pêle-mêle ses richesses monotones et il ne choisissait pas. (Sartre *La Nausée* 63-64)

Le récit de Michel se rend encore plus problématique pour le lecteur puisqu'il s'agit justement d'un Récit en tant que genre littéraire. Gide lui-même fait la distinction entre les genres du roman et du Récit. D'abord dans son Projet de Préface pour *Isabelle*:

> Pourquoi j'eus soin d'intituler "récit" ce petit livre? Simplement parce qu'il ne répond pas à l'idée que je me fais du roman; non plus que *La Porte Etroite* ou que *L'Immoraliste*; et que je ne voudrais pas qu'on s'y trompât. (*Romans* 1561)

Et ensuite, dans une préface projetée pour *Les Caves du Vatican*:

> Pourquoi j'appelle ce livre *Sotie*? Pourquoi *récits* les trois précédents? Pour bien marquer que ce ne sont pas là des *romans*. (*Journal 1889-1939* 437)

Or, pour bien préciser la nature du Récit et ses caractéristiques essentielles, il sera utile de le distinguer du genre qui lui est le plus proche — le roman.[28] Qu'est-ce qui

---

[27] Barthes donne ensuite sa définition de "fonctions cardinales": "Pour qu'une fonction soit cardinale, il suffit que l'action à laquelle elle se réfère ouvre (ou maintienne, ou ferme) une alternative conséquente pour la suite de l'histoire, bref qu'elle inaugaure ou conclue une incertitude" (Barthes "Introduction à l'analyse structurale des récits" 9).

[28] On pourrait également dire que le Récit est le genre le plus proche de l'autobiographie. Et en fait, on pourrait considérer le Récit comme la contrepartie, dans le domaine de la fiction, de l'autobiographie. Starobinski fait remarquer que la différence essentielle entre ces deux genres se trouve dans le fait que le *je* du Récit ne renvoie pas à l'auteur de façon explicite: "Le *je* du récit n'est alors assumé 'existentiellement' par personne; c'est un *je* sans référent, qui ne renvoie qu'à une

différencie le Récit du roman? La différence essentielle se trouve, affirme Jean-José Marchand, dans la prédilection du Récit pour enchaîner ses éléments par des liens causals, de sorte que le Récit, étant orienté vers le passé, est dépourvu de la spontanéité du roman:

> [...] le roman livre peu à peu un caractère, le récit l'explique; le roman regarde naître les événements, le récit les fait connaître; le roman est constitué par des suites vivantes, le récit par des causales [...]. (cité dans Michel Raimon *Le Roman depuis la Révolution* 322)

Le narrateur d'un Récit raconte dans l'intention d'expliquer une prise de conscience qu'il a vécue, d'éclairer les conflits et les tensions qui en ont résultés, et de mettre en valeur un dénouement déjà réalisé.

La perspective du Récit est donc d'importance capitale. Le narrateur, désireux de faire connaître et de mettre en valeur *son interprétation* des causes et des résultats de la période de crise qu'il a subie, revêt les scènes qu'il raconte d'une signification qui conviendra à ses fins — à expliquer comment, dans le cas de Michel, il est devenu l'homme qu'il est au moment de la narration: "Assez longtemps j'ai cherché de vous dire comment je devins qui je suis" (Gide *Romans* 464). C'est comme si le lecteur était obligé à contempler les événements de l'histoire à travers le filtre de la subjectivité du narrateur. Celui-ci a la fin de l'histoire déjà en tête; il a une position privilégiée par rapport à ses interlocuteurs qui doivent recevoir l'histoire dans l'ordre qui lui est imposé. La nature rétrospective du Récit donne aux événements de l'histoire une valeur double: une valeur en fonction de ce qui est arrivé dans le passé et de ce qui a déterminé la situation actuelle; une valeur en fonction des intentions du narrateur, notammment de son désir de faire accepter sa version de la signification des événements.

Dans ses *Messages*, Ramon Fernandez examine les attributs du Récit qui le distinguent du roman. Lui aussi discute les implications qui résultent du fait que le Récit traite du terminé: "le récit s'ordonne autour d'un passé et le roman dans un présent non point verbal mais psychologique" (55). Selon Fernandez, la différence essentielle entre les deux genres provient du fait que le Récit s'organise conformément aux conventions et aux techniques de la rhétorique, puisque le narrateur s'efforce d'établir dans la narration une

[21](suite) image inventée" ("Le Style de l'autobiographie" 258).

correspondance logique et nécessaire entre les événements de l'histoire: "Ainsi, le récit tend à substituer un ordre d'exposition conceptuel à l'ordre de production vivante, et les preuves rationnelles aux preuves esthétiques" (56). Les scènes et les observations du narrateur sont choisies et enchaînées de manière à illustrer et appuyer le raisonnement du narrateur. L'ordre des événements ne vient pas de la vie:

> Mais un récit se ressentira toujours des modalités de sa genèse, du travail intellectuel qui a présidé à sa formation. Il aura beau multiplier les trompe-l'oeil, varier les effets, traduire justement et bellement les émotions du narrateur, il ne pourra faire que la chose racontée ne soit terminée, que la représentation n'en soit devenue indépendante et n'obéisse aux lois de combinaison de l'esprit impersonnel. (Fernandez *Messages* 57)

Selon Holdheim, le Récit, à la différence du roman, est teinté de médiatisation rationnelle. Non seulement tout est raconté dans l'intention d'expliquer le dénouement, mais encore le but d'un Récit est la persuasion:

> A logical or rhetorical argument is entirely structured by and towards the final point that is to be proved. [...] Actually the conclusion of an argument is previously known, for it is contained in all its steps and controls its entire structure. The conclusion is that which is implicit in the beginning so that it may be explicit in the end: existentially, a logical demonstration is always circular. (*Theory and Practice of the Novel* 160-61)

Pour Gide, cependant, le Récit se distingue du roman par un autre élément; pour lui la distinction vient de ce qu'il n'existe qu'un point de vue unique dans le Récit. C'est une question de concentration:

> Le roman, tel que je le reconnais ou l'imagine, comporte une diversité de points de vue, soumise à la diversité de personnages qu'il met en scène; c'est par essence une œuvre déconcentrée. (*Romans* 1561)

Non seulement le lecteur de *L'Immoraliste* a affaire à un narrateur faillible, mais aussi il n'entend qu'un seul point de vue. Personne ne contredira ouvertement ce que dira Michel.

Et pourtant, un Récit ne se raconte pas nécessairement à la première personne. Après tout, celui qui écrit la lettre au Président du Conseil, lettre qui sert de préambule au récit de Michel, aurait pu médiatiser le récit en rapportant à la troisième personne les paroles de Michel. Et en fait, dans un premier temps, Gide avait projeté de faire rapporter le récit de Michel par l'intermédiaire de ses trois amis: une plus grande distance entre le lecteur et Michel se serait ainsi établie. De même, dans le premier manuscrit de *L'Immoraliste*, nous

voyons qu'une plus grande distance temporelle aurait séparé Michel de sa narration en lui faisant faire son récit, non au cours d'une seule nuit, mais en une période de trois mois:

> Je t'adresse donc ce récit, tel que Denis, Daniel et moi l'entendîmes: *tels que tous trois nous l'avons dû récrire, hélas! le déformant parfois par oubli, tâchant surtout de lui garder son accent même. Ce furent les récits de trois mois* [...]. (Gide *Romans* 1520)[29]

Et pourtant, Gide se ravisa, croyant essentiel que le frère du Président du Conseil rapporte les mots exacts de Michel et que ce dernier fasse le récit en une seule nuit malgré la nécessité, ce faisant, d'y sacrifier une certaine vraisemblance. Car il est fort évident que cette dernière méthode de communiquer le récit pose des problèmes, exigeant du lecteur des efforts considérables pour y croire. Ireland remarque, non sans humour, à ce propos:

> Rappelons-nous que formellement *L'Immoraliste* TOUT ENTIER la forme d'une lettre, est une lettre (de deux cent cinquante pages imprimées, ce qui fait combien de feuilles manuscrites?). Le frère du Président du Conseil doit voyager, à tout hasard, avec une provision impressionnante de papier, d'encre, de plumes, etc. Pour rapporter mot à mot tout ce que Michel est censé avoir dit (durant combien d'heures?) il doit posséder une mémoire sans défaillance; et pour fournir cet effort, à peine débarqué après un voyage qui était alors difficile et fatigant, il doit être un ami à toute épreuve. Et puis le destinataire? Dans quel état d'esprit accueillerait-il une missive pareille? ("Le Jeu des 'Je' dans deux récits gidiens" 78)[30]

---

[29] Nous indiquons en italique les variantes du manuscrit.

[30] Néanmoins, les commentaires de Sonnenfeld sur ce problème de vraisemblance me semblent indéfendables. Ce dernier déclare: "*L'Immoraliste*, lui, reste enraciné dans une tradition périmée, comme Gide l'avoue lui-même: '[...] *je le traîne après moi comme une peau morte; il s'accroche au passé, me retient, m'empêche de penser neuf et de grandir*' (Lettre à Paul Valéry du 23 septembre 1901). Cette réalisation d'une faille technique amènera Gide à un geste de réparation rétrospective; il créera une préface qui ne figure pas dans la première édition à tirage limité (300 exemplaires) mais qui sera incorporée comme *partie intégrale du texte* dans les éditions suivantes: '*Je donne ce livre pour ce qu'il vaut.*' [réf om]; '*Que si j'avais donné ce livre* [...]'; '*Mais je n'ai voulu faire en ce livre non plus* [...].' Par cette préface, Gide retire son récit d'un domaine littéraire où une enquête critique se montrerait embarrassante: le lecteur oublie provisoirement que le récit de Michel a été transmis (après avoir été enregistré on ne sait comment) dans une lettre au Président du Conseil, car grâce à cette préface nous avons affaire à un vrai auteur, qui, dans une protestation chétive ('*pour un peu l'on voulait me confondre avec lui*') semble *avouer* que son héros est, aux yeux du lecteur, une version fictive de l'auteur de cette préface" ("Problématique de la lecture dans *L'Immoraliste* et *La Porte Etroite* 121-22).

Il est fort improbable que la "réalisation d'une faille technique" amena Gide à ajouter la préface à *L'Immoraliste*. Et d'ailleurs, la citation tirée de la lettre à Valéry n'indique pas nécessairement que *L'Immoraliste* "reste enraciné dans une tradition périmée", surtout si l'on prend en considération la phrase complète: "Je travaille de mon mieux (ce qui n'est pas beaucoup dire), m'acharnant après un livre que je me suis promis de finir mais que j'eusse dû finir il y a deux ans; je le traîne après moi comme une peau morte; il s'accroche au passé, me retient,

Il semble dès lors que, pour Gide, le caractère immédiat du Récit soit de première importance. Ireland affirme qu'un rapport plus intime pourrait s'établir de cette façon entre le narrateur et le lecteur:

> [...] ce qui est avant tout important ici, ce qui est *capital*, c'est que le lecteur du livre entende le récit de Michel, tel qu'il l'a fait, que le Je du lecteur entre directement en contact avec le Je gidien, c'est qu'il ne *peut pas* se manifester par la bouche d'un autre. ("Le Jeu des 'Je'" 74)

Le fait que le récit de Michel soit constitué de ses propres mots, et de rien que ses propres mots, ajoute une dimension personnelle et subjective à son récit: on verra les événements par les yeux de Michel. Le narrateur n'ayant qu'une connaissance incomplète et imparfaite de lui-même et de ses motivations, aura une compréhension fragmentée et étroite de sa vie psychique. La perspective qu'il adoptera sera donc nécessairement limitée et relative. Un tel point de vue enrichit, néanmoins, le portrait psychologique d'un narrateur qui se confesse. Nous aurons comme une vision de l'intérieur qui permettra de voir comment fonctionne l'esprit de Michel.

Il faudra tenir compte aussi de l'instabilité inconsciente d'un narrateur qui, pas toujours maître de son propre récit, laisse échapper à son insu des révélations à propos de sa vie passée qui tendent à nier les conclusions qu'il en a tirées. L'évolution psychologique du personnage est, en grande partie, inconsciente et les motifs de ses actions sont souvent inconnus ou masqués. Comme le demande Michel: "Mais de tout ce qui grandissait en moi et que je vous dis aujourd'hui, que savais-je?" (422).

C'est dans le décalage entre le "Je" qui raconte et le "Je" qui a vécu l'histoire que se trouve un aspect de l'ambiguïté du Récit. Une distance variable sépare les deux "Je", distance morale et psychologique aussi bien que temporelle et spatiale. A qui faut-il attribuer le "Je" dans le texte? Qui parle? Les sentiments et les raisonnements que le narrateur prête au personnage, appartiennent-ils vraiment au "Je" de l'histoire? Ou est-ce que le "Je" qui raconte les invente afin de mettre en valeur sa représentation des événements? Le narrateur représente-t-il sa vie passée, dans la mesure de ses moyens, d'une façon véridique ou d'une

---

[30](suite) m'empêche de penser neuf et de grandir" (*André Gide - Paul Valéry: Correspondance* 1890-1942 389).

façon vraisemblable?

Cette identité personnage-narrateur pose un problème potentiel pour le destinataire du récit. La seule interprétation que nous livre le récit est celle de Michel. Il existe, il est vrai, quelques dialogues rapportés avec Marceline et avec Ménalque. Mais dans ces cas aussi, peut-on croire ce que dit Michel, et pourrait-on être certain de la fiabilité de sa mémoire?

Or, un être n'est pas seulement ce qu'il veut, ce qu'il croit être — mais aussi ce que ses actes le font paraître aux autres. Ainsi qu'on le verra plus loin, le jeu entre "être sincère" et "paraître sincère" joue un rôle capital dans le récit et dans le développement psychologique de Michel. "On ne peut à la fois être sincère et le paraître"(422), affirme-t-il.

Le problème fondamental d'authenticité fait partie essentielle et de l'histoire (la quête de "l'être authentique") et du récit: ["qu'importe à moi ce récit, s'il cesse d'être véritable?..." (469)]. Comme Barthes le constate, un problème important dans la narration à la première personne vient de ce que le narrateur et le personnage raconté ne sont qu'une seule et même personne:

> Je est l'auteur de deux actions différentes, séparées dans le temps: l'une consiste à vivre (aimer, souffrir, participer à des aventures), l'autre consiste à écrire (se rappeler, raconter). Il y a donc traditionnellement dans les romans à la première personne deux actants [...]: l'un agit, l'autre parle; étant deux pour une même personne, ces actants entretiennent entre eux des rapports difficiles, dont la difficulté même est consommée sous le nom de *sincérité* ou d'*authenticité* [...] le narrateur et l'acteur courent l'un après l'autre, sans jamais coïncider; cet écart s'appelle *mauvaise foi* et, depuis longtemps déjà, la littérature s'en préoccupe.
> (Barthes cité dans Maisani-Léonard, *André Gide* 78-79)

Pour chaque énoncé il existe, en effet, trois possibilités. Si le narrateur est lucide et qu'il s'exprime sincèrement, il s'agira de l'authenticité. Il est pourtant possible que le narrateur se mente sincèrement à lui-même; ce serait donc une question de mauvaise foi. Et si le narrateur essayait à dessein de tromper ses interlocuteurs, si son récit n'était qu'un stratagème, une ruse par laquelle il obtiendrait à faire accepter sa version trompeuse des événements, on aurait affaire à l'hypocrisie. Il est même possible d'envisager une combinaison de ces trois possibilités.

Qui plus est, les événements de l'histoire passent à travers le filtre des intentions du narrateur et de sa mémoire d'une crédibilité peut-être douteuse. Tout ce qu'il dit sera teinté

de subjectivité. Comme le remarque Genette, le discours est nécessairement le domaine de la subjectivité: "Dans le discours quelqu'un parle, et sa situation dans l'acte même de parler est le foyer des significations les plus importantes [...]" ("Frontières du récit" 161).

Il existe donc un problème double et paradoxal causé par la coïncidence et la distance simultanées entre les deux "Je". Encore qu'il y ait identité personnage-narrateur, il emploie tour à tour deux perspectives différentes. La relation instable entre la perspective du narrateur et celle du personnage, aussi bien que la juxtaposition constante de ces deux points de vue, augmentent l'ambiguïté de l'œuvre. Les scènes-clé présentées par Michel démontrent un déplacement constant de focalisation de la part du narrateur. Les scènes sont décrites en partie du point de vue du personnage qui les a vécues, et en partie du point de vue du narrateur qui raconte dans l'intention de soulager sa conscience:

> The interweaving of the two narrative foci is evident throughout *L'Immoraliste*, and the constant alternation of the intradiegetic narrator's iterative and distantiated mode of presentation with the metadiegetic character's more immediate and intense mode paces the narrative discourse. While the events that occur during the nearly three years of Michel's marriage are depicted from the perspective of the younger, metadiegetic Michel as he experiences them, they are explained or justified from Michel's as the intradiegetic narrator of the story as a "penitent" seeking expiation for the guilt he feels over Marceline. (Sacken "*A Certain Slant of Light*" 129)[31]

Comme nous l'avons déjà noté, la subjectivité intrinsèque du Récit posera un problème potentiel pour le lecteur, d'autant plus qu'il aura affaire à un narrateur avide de se disculper. Toutefois, la version des faits proposée par le narrateur ne restera pas sans démenti, vu les contradictions internes qui en ressortent, et vu l'inévitable décalage entre ces

---

[31] L'emploi du terme "metadiegetic" pour décrire Michel en tant que personnage, peut être déroutant ici, compte tenu que le préfixe *méta-* signifie d'habitude: "ce qui dépasse ou englobe". Cependant, Sacken emploie la terminologie proposée par Genette: "Le préfixe *méta-* connote évidemment ici, comme dans 'métalangage', le passage au second degré: le *métarécit* est un récit dans le récit, la *métadiégèse* est l'univers de ce récit second comme la *diégèse* désigne (selon un usage maintenant répandu) l'univers du récit premier. Il faut toutefois convenir que ce terme fonctionne à l'inverse de son modèle logico-linguistique: le métalangage est un langage dans lequel on parle d'un autre langage, le métarécit devrait donc être le récit premier, à l'intérieur duquel on raconte un second. Mais il m'a semblé qu'il valait mieux réserver au premier degré la désignation la plus simple et la plus courante, et donc renverser la perspective d'emboîtement. Bien entendu, l'éventuel troisième degré sera un méta-métarécit, avec sa méta-métadiégèse, etc" (*Figures III* 239). Quoi qu'il en soit, il nous semble que les termes "narrateur" et "personnage" suffisent pour renvoyer aux deux rôles de Michel.

deux perspectives. L'ironie qui caractérise *L'Immoraliste* provient, en partie, de la juxtaposition des deux points de vue qui ne s'accordent que d'une manière imparfaite. Gide lui-même, dans son *Journal*, affirme que ses Récits sont ironiques et donc, autocritiques: "*Soties, récits*, je n'ai jusqu'à présent écrit que des livres *ironiques* — ou: critiques, si vous préférez [...]" (*Journal 1889-1939* 437). Un aspect de cette auto-critique, qui constitue une partie essentielle de *L'Immoraliste*, vient de ce que l'histoire est subvertie par le discours:

> [...] Gide's narrative point of view is subjective by virtue of its limitations. Subjectivity is presented critically as a deprival of objectivity, a failure to see things "as they are." It goes with an existential flaw, a fault in character which renders it clearly visible. (Holdheim *Theory and Practice* 167)

De plus, comme le fait remarquer Horney, la personnalité névrotique est souvent remarquablement aveugle, refusant de voir le désaccord entre ce qu'elle croit être et ce que ses actes la font paraître à autrui, désaccord fort évident, d'ailleurs, à celui qui observe d'une perspective "objective" — ou, du moins "extérieure".

Une double ambiguïté caractérise *L'Immoraliste*. D'abord, au niveau rhétorique, le narrateur, l'auteur de son récit, cherche à créer l'illusion de la transparence, prétendant que le discours révèlera la réalité telle qu'elle était et la signification réelle des événements. Comme si le récit n'était pas une interprétation personnelle de la réalité. Ensuite, au niveau psychologique, le projet du personnage-narrateur est également ambigu: faire accepter une image idéalisée de lui-même qu'il s'est créée, faire prévaloir sa déformation personnelle de la réalité. Horney déclare que le projet du névrosé est analogue à celui d'un artiste, l'image idéalisée ressemblant, en effet, à une œuvre d'art. Le névrosé fictionnalise son monde et puis il déploie toute son énergie pour le faire accepter comme une vérité objective et incontestable:

> The idealized image is a product of his imagination. But this is not something which is created overnight. Incessant work of intellect and imagination, most of it unconscious, goes into maintaining the private fictitious world through rationalizations, justifications, externalizations, reconciling irreconcilables — in short, through finding ways to make things appear different from what they are. (*Neurosis and Human Growth* 91)

Le récit n'est, en fin de compte, que la dernière dans une série de "solutions" névrotiques.[32] Il

[32] Rappelons-nous qu'il ne s'agit pas de vrais efforts pour *résoudre* le conflit. Horney emploie le terme "solve" ou lieu de "resolve" pour décrire les efforts du névrosé pour se tirer de ses difficultés psychologiques: "Since he unconsciously denies their existence he does not, strictly speaking, try to 'resolve' them. his unconscious

a pour but d'éluder le conflit intérieur et de maintenir coûte que coûte l'image idéalisée qui risque à tout moment de s'écrouler.

Et en fait, la situation de la narration, les trois amis qui viennent en réponse au "mystérieux cri d'alarme" (370) de Michel, a plusieurs points en commun avec une séance analytique. Pourquoi les clients névrotiques demandent-ils l'aide d'un psychothérapeute? La plupart du temps, selon Horney, ce n'est pas le désir de changer qui les incite à se faire analyser:

> Most frequently they want to get rid of manifest neurotic disturbances. Sometimes they wish to be better able to cope with certain situations. Sometimes they feel arrested in their development and wish to overcome a dead point. [...] The patient wants to achieve his ends on his own terms. He may wish to be freed of suffering without his personality being touched. His wish for greater efficiency or for a better development of his talents is almost always determined largely by an expectation that analysis will help to maintain more perfectly his appearance of infallibility and superiority. (*New Ways* 287-88)

Ou, comme l'affirme Clamence (d'une façon plus cynique que Horney, bien entendu):

> Nous ne désirons donc pas nous corriger, ni être améliorés: il faudrait d'abord que nous fussions jugés défaillants. Nous souhaitons seulement être plaints et encouragés dans notre voie. En somme, nous voudrions, en même temps, ne plus être coupables et ne pas faire l'effort de nous purifier. (Camus *La Chute* 88-89)

Or, pourquoi Michel fait-il son récit? Il se trouve en plein milieu d'une crise psychologique, presque dans un état de catelepsie psychologique. Les seules actions dont il est capable sont sont fragmentées, dénuées de sens:

> J'ai là, voyez, des cailloux blancs que je laisse tremper à l'ombre, puis que je tiens longtemps dans le creux de ma main, jusqu'à ce qu'en soit épuisée la calmante fraîcheur acquise. Alors, je recommence, alternant les cailloux, remettant à tremper ceux dont la froideur est tarie. Du temps s'y passe, et vient le soir... Arrachez-moi d'ici; je ne puis le faire moi-même. Quelque chose en ma volonté est brisé [...] Je voudrais recommencer à neuf. (472)

Michel vit dans l'incertitude de pouvoir continuer: "Car je suis à tel point de ma vie que je ne peux plus dépasser" (372). Son récit représente pour lui un soulagement psychologique: "Je ne veux pas d'autre secours que celui-là: vous parler" (372). En même temps, le récit, en tant que confession, lui permettra, du moins le pense-t-il, de justifier ses actes et de se libérer de l'inquiétude morale qui pèse sur lui: "je dois prouver à moi-même que je n'ai pas

---

[32](suite) efforts are directed towards 'solving' his problems" (*Our Inner Conflicts* 33).

outre-passé mon droit" (471). La narration sert des buts précis: l'apaisement psychologique, la justification morale, une solution névrotique qui lui bloque tout accès conscient à ses véritables conflits.

Dans son *Story and Situation: Narrative Seduction and the Power of Fiction*, Ross Chambers fait remarquer que narrer des histoires est un acte de communication, un phénomène transactionnel au fond. Il existe entre le narrateur et le destinataire un genre de contrat concernant le but du récit, de sorte que le vrai intérêt du récit est inextricablement lié à l'intention dans laquelle il se raconte:

> [...] narrative is most appropriately described as a transactional phenomenon [...] in that this functioning is itself dependent on an initial *contract*, an understanding between the participants in the exchange as to the purposes served by the narrative function, its "point." Although narrative content is not irrelevant, of course, it is this contractual agreement as to point that assigns meaningfulness to the discourse. (8)

Or, nous savons que les amis de Michel viennent à son aide à la suite d'un pacte adolescent: "Entre nous quatre une sorte de pacte fut conclu: au moindre appel de l'un devaient répondre les trois autres" (369-70). Le but de la narration est assez clairement exprimé: le narrateur parle de son intention en termes explicites. Mais comment atteindre son but? Il ne s'agit pas, de la part du narrateur, d'une tentative sincère de se révéler en se faisant connaître pour ce qu'il est, en dévoilant son caractère caché. Le récit de Michel, étant au service de la névrose, s'avère essentiellement inauthentique. Michel veut persuader ses interlocuteurs d'évaluer les événements en sa faveur. *L'Immoraliste* se montre un exemple du pouvoir qu'a la narration de charmer l'interlocuteur et de disculper le narrateur.

Michel manipule ses interlocuteurs afin d'obtenir une réception appropriée pour son récit. Il les prépare à l'accepter, les avertissant au sujet des résistances qu'ils ressentiront. "Puisse votre amitié, qui résiste si bien à l'absence, résister aussi bien au récit que je veux faire" (372), les implore-til, faisant appel à leur amitié.

A un autre niveau narratif, celui de l'ami qui écrit à son frère, la lettre de l'ami de Michel demande une réception sympathique et compréhensive de ce qui suivra:

> Le récit qu'il nous fit, le voici. [...] plus je le relis et plus il me paraît affreux. Ah! que vas-tu penser de notre ami? D'ailleurs, qu'en pensé-je moi-même?... [...] — Mais il en est plus d'un aujourd'hui, je le crains, qui oserait en ce récit se

reconnaître. (369)[33]

Et à un troisième niveau narratif, celui de l'auteur et son public, Gide suggère, dans son avant-propos, que le lecteur perspicace ne voudra certes pas s'associer à ce "public friand de fadaises" (368) qui sera prêt à condamner Michel.

Le lecteur doit, avant d'aborder le récit proprement dit, subir la médiatisation de l'auteur, de celui qui écrit la lettre, et de Michel, et ils lui recommandent tous trois la bonne façon de recevoir le récit. Comme le fait remarquer Chambers, l'acte de raconter exerce la capacité de séduire le destinataire. L'ami de Michel atteste de cet effet séducteur du récit qu'il vient d'écouter:

> Nous nous taisions aussi, pris chacun d'un étrange malaise. Il nous semblait hélas! qu'à nous la raconter, Michel avait rendu son action plus légitime. De ne savoir où la désapprouver, dans la lente explication qu'il en donna, nous en faisait presque complices. Nous y étions comme engagés. (470)

Michel nie, cependant, qu'il raconte dans l'intention de séduire: "je vais vous raconter ma vie, simplement, sans modestie et sans orgueil, plus simplement que si je parlais à moi-même" (372). Une tension résulte du fait que ces deux stratégies entrent en conflit. De plus, une duplicité ressortira d'une narration qui prétend s'intéresser uniquement au contenu, ne cherchant aucunement à lui imposer une forme. Et si le narrateur se confesse dans l'intention de se justifier, de se disculper, de soulager sa conscience, pourrait-on seulement croire à sa sincérité? "Qui se confesse, ment," nous avertit Valéry. De même Clamence rend son jugement sur tous ceux qui discourent sous prétexte de se démasquer:

> Quand ils prétendent passer aux aveux, c'est le moment de se méfier, on va maquiller le cadavre. (Camus *La Chute* 126)

---

[33] Cela rappelle l'invitation de Clamence: "Je conviendrai avec vous, malgré votre courtois silence, que cette aventure n'est pas très reluisante. Songez pourtant à votre vie, mon cher compatriote! Creusez votre mémoire, peut-être y trouverez-vous quelque histoire semblable que vous me conterez plus tard" (Camus *La Chute* 70).

## Le Conflit interpersonnel

> "Nous prenons le mot de *responsabilité* en son sens banal de 'conscience d'être l'auteur incontestable d'un événement ou d'un objet'. Cette responsabilité est simple revendication logique de notre liberté." (Sartre)

L'attitude du névrosé devant la responsabilité est le refus catégorique (et en grande partie inconscient) de reconnaître les conséquences, même les plus évidentes, de ses actes.[34] Le névrosé s'éfforce de se dissimuler les liens causals entre ses actes et les conséquences qui en résultent. Cet aveuglement, en quelque sorte voulu, est un des facteurs essentiels qui caractérisent la personnalité névrotique.

Il serait peu probable, voire impossible, que le névrosé reconnaisse les conséquences qui découlent de ses actes et en assume la responsabilité sans, en même temps, prendre conscience des stratégies névrotiques dont il se sert pour se protéger, sans mettre en danger, en somme, toute la structure névrotique. Certes, il ne s'agit point d'une défaillance intellectelle. Bien au contraire, le névrosé met constamment en œuvre de grands efforts de l'intellect afin d'éviter les conflits intérieurs qui menacent de détruire son équilibre. Le refus d'accepter la responsabilité de sa vie provient d'une nécessité émotionnelle: il est d'une importance considérable pour le névrosé de ne pas être conscient des vrais motifs et des conséquences de ses actes. Une telle prise de conscience, en faisant ressurgir le conflit intérieur et toute l'angoisse qui s'y rattache, lui révélerait tout ce que lui dissimule son système de défenses.

---

[34] N'oublions pas que Horney s'intéresse à la névrose du *caractère*: "When speaking of the neuroses I shall refer to character neuroses, that is, conditions in which [...] the main disturbance lies in the deformations of the character" (*The Neurotic Personality of Our Time* 27).

Selon Horney, la responsabilité se définit comme: "no more and no less than *plain simple honesty about himself and his life*" ( *Neurosis and Human Growth* 169).[35] Définition qui risque à tort d'apparaître réductrice. Il s'agit de l'authenticité, concept qui fait partie essentielle des problèmes qui constituent le coeur et du développement névrotique et de *L'Immoraliste*: la difficulté de se connaître, la liberté de l'individu contre la responsabilité envers autrui, les conséquences qu'implique une morale "individuelle".

A la différence de la théorie freudienne, la théorie de Horney comprend les problèmes moraux comme faisant partie intégrante de la personnalité névrotique. D'une part, on ne saurait considérer le névrosé qui est, au fond, prisonnier d'un dilemme insoluble, comme responsable des conditions défavorables dans lesquelles la névrose se développe pour protéger l'intégrité du moi:

> We have learned that the neurotic is inherently as little lazy, mendacious, grabbing, conceited, as anyone else, that the adverse circumstances of his childhood have forced him to build up an elaborate system of defenses and gratifications resulting in the development of certain unfavorable trends. Hence we do not consider him responsible for them. (*New Ways in Psychoanalysis* 301)

Cela étant, l'analyste a-t-il le droit de prendre en considération les aspects moraux de la névrose?

> If, then, the neurotic cannot be held responsible for his pretenses, his arrogance, his egocentricity, his shirking of responsibility, can we speak in terms of morals at all? [...] The argument will be raised that, as physicians, we need only be concerned with the patient's illness and cure, and that his morals are not our province. (*Our Inner Conflicts* 177)

Horney affirme, néanmoins, que l'analyse de la personnalité névrotique comprend nécessairement des aspects moraux:

> Nevertheless, our knowledge of cause and effect in psychic ailments should not

---

[35] Selon Horney, le névrosé ne peut assumer la responsabilité puisque, par définition, sa vie n'est pas authentique. Le mot "responsabilité" peut recouvrir trois notions différentes, mais Horney ne l'emploie que dans son acception de "authenticité": "I do not, in this context, refer to dependability in the sense of fulfilling obligations or keeping promises, or to the assumption of responsibility for others. Attitudes on these scores vary too much to single out constant characteristics for all neuroses. The neurotic may be utterly unreliable, or he may assume too much or too little responsibility in regard to others.

Nor do we mean to embark here upon the philosophical intricacies of moral responsibility. The compulsive factors in neuroses are so prevailing that freedom of choice is negligible (*Neurosis and Human Growth* 168-69).

> blind us to the fact that they do involve moral problems. [...] As a result of the fears, hostilities, feelings of weakness which are at the bottom of neurotic processes and are reinforced by them, he unavoidably becomes to some extent insincere, supercilious, cowardly, egocentric. (*New Ways in Psychoanalysis* 300)

Horney ne comprend pas la morale comme un absolu. Pour elle, la morale se définit, d'une façon très pratique d'ailleurs, par les conséquences des actes de l'individu:

> Actually, judgments should be made on the basis of the particular patient's neurosis. The question to be decided is whether an attitude the patient has assumed has consequences injurious to his development and to his relations with people. If it has it is wrong and needs to be tackled.
> (*Our Inner Conflicts* 177-78)

Une moralité ou, dans le cas de Michel, une "immoralité" qui trouve son inspiration dans des besoins névrotiques, dans des peurs, dans des hostilités, dans des sentiments de faiblesse, ne pourrait être qu'une pseudo-moralité. Réaction hostile devant le monde, protection contre les conflits qui menacent de détruire son équilibre, cette pseudo-morale sert à maintenir l'image idéalisée du névrotique:

> The moral problems actually presented are as a rule pseudo-moral, for they belong to the patient's need to appear perfect and superior in his own eyes. Hence the first step is to uncover the moral pretenses and to recognize their real functions for the patient. (*New Ways in Psychoanalysis* 301)

Chez le névrosé, non seulement une morale authentique individuelle, mais aussi tout espoir d'atteindre la liberté personnelle ne pourrait être qu'illusoires:

> What he does not see [...] is that by turning his back on [responsibility] he defeats his ardent strivings for independence. He hopes to attain independence by defiantly excluding all commitments, whereas in reality the assuming of responsibility for oneself and to oneself is an indispensable condition of inner freedom. (*Our Inner Conflicts* 174-75)

En ce qui concerne Michel, le refus d'accepter la responsabilité des conséquences de ses actes représente en surface une tentative de se libérer de la morale contraignante de son enfance. Mais la tentative trouve son inspiration dans des besoins névrotiques et elle est ainsi effectivement vouée, et dès le début, à l'échec. Il en va de même pour la quête de "l'être authentique" qui est nécessairement faussée dès sa conception.

Il ne faut pas nous laisser dérouter par la soi-disant objectivité de Michel-narrateur qui, en racontant ce qui est arrivé à Michel-personnage, aimerait laisser entendre que lui, grâce à son point de vue rétrospectif au moment de la narration est forcément plus lucide.

Comme le constate Horney, le fait de nier la responsabilité personnelle pourrait bien se cacher derrière une façade de pseudo-objectivité:

> A patient may make astute observations about himself and give a fairly accurate report of what he dislikes in himself. On the surface it seems as though he is perceptive and honest about himself. But "he" may be merely the intelligent observer of a fellow who is inhibited, fearful, or arrogantly demanding. Hence, since he is not responsible for the fellow he observes, the hurt to his pride is cushioned — all the more so because the flashlight of his pride is focused on his faculty for keen objective observation. (*Neurosis and Human Growth* 106)

Et en fait, l'acte de narrer, lui-même au service des besoins névrotiques de Michel, représente une dernière tentative désespérée pour repousser la responsabilité.[36] Michel, en tant que narrateur, fait tous ses efforts, il emploie toute son intelligence dans l'intention de ne pas accepter l'évidence. Il ne veut pas accepter le fait que son comportement ait joué un rôle décisif dans la mort de sa femme. Il ne veut pas voir à quel point il en est directement responsable.

La narration du mariage, en vertu de sa place en tête du récit de Michel, aura une valeur particulière en ce qui concerne l'interprétation et l'évaluation des événements qui seront racontés par la suite. Rappelons à ce propos les mots de Roquentin: "On a l'air de débuter par le commencement [...]. Mais la fin est là, qui transforme tout" (Sartre *La Nausée* 63): dans le début de l'aventure se cache déjà la fin.

Or, le mariage de Michel et Marceline est associé dès le début, et doublement d'ailleurs, à la mort. Conséquence presque directe de la mort du père de Michel, le mariage aboutira à la mort physique de Marceline aussi bien qu'à la mort spirituelle de Michel. La logique narrative créant l'apparence d'une succession naturelle, les événements se suivent nécessairement, à ce qu'il paraît au moins, et la narration des événements ayant lieu après le mariage nous conduit inévitablement vers le dénouement désastreux. En même temps, toutefois, les événements s'enchaînent les uns aux autres par d'autres liens de causalité, liens

---

[36] Il importe de noter que Michel n'admet jamais ouvertement son rôle dans la mort de Marceline, à part quelques remarques inachévées telles: "Là, peut-être, elle aurait..." (Gide *Romans* 462); et "Ah! peut-être il serait temps encore ..." (Gide *Romans* 467) où les points de suspension de Gide pourraient traduire l'impossibilité chez Michel de faire face à sa responsabilité. L'idée qu'il pourrait être responsable de la mort de Marceline est venue à l'esprit de Michel, mais il ne réussit pas à la traduire en paroles.

qui sont plus complexes et parfois difficiles à apercevoir. Pour ce qui est du développement psychologique, au cours de l'histoire, du personnage principal, les événements se rattachent entre eux par des liens non seulement *inter*psychiques, mais aussi par des liens *intra*psychiques qui s'expliquent et s'interprètent différemment. En outre, le narrateur lui-même n'est souvent pas conscient de l'existence de ces connexions, ni surtout de leur signification.

La manière dont Michel raconte la scène du mariage et les événements qui la précèdent met en évidence la tendance chez lui à décliner la responsabilité. Selon Michel, se marier n'est point du tout sa décision. Le mariage lui étant imposé, Michel ne fait qu'accéder à la dernière requête de son père: "Je l'avais épousée sans amour, beaucoup pour complaire à mon père, qui, mourant, s'inquiétait de me laisser seul" (372). De même, le voyage de noces en Afrique, voyage qui lui permettra de concevoir sa nouvelle morale, représente un conformisme aux conventions sociales: "puis la voiture commandée nous emmena, selon l'usage qui joint en nos esprits, à l'idée d'un mariage la vision d'un quai de départ" (372).

Michel fait remarquer à ses interlocuteurs que sa vie, jusqu'à l'époque de son mariage, s'était écoulée à l'abri du monde réel, de sorte qu'il vivait dans un état d'ignorance quasi total. Ignorance de lui-même: "et m'ignorant encore moi-même, je crus me donner tout à elle." (373); ignorance de Marceline: "Je connaissais très peu ma femme et pensais, sans en trop souffrir, qu'elle ne me connaissait pas plus." (372); ignorance de la vie affective et sexuelle: "Ainsi j'atteignis vingt-cinq ans, n'ayant presque rien regardé que des ruines ou des livres, et ne connaissant rien de la vie" (374). En fait, les deux premières pages du récit proprement dit comprennent au moins quatorze expressions qui expriment un manque de compréhension de la part de Michel-personnage, telles: "sans savoir", "m'ignorant", "j'étais confus", "ne connaissant rien" (372-74). Cette répétition sert la triple fonction de souligner la naïveté du personnage, de suggérer que le Michel qui raconte voit clair en lui-même au moment de la narration, et de préparer le terrain pour la narration de la quête du moi qui suivra. A l'en croire, Michel s'embarque aveuglément et innocemment dans ce mariage. Fils aimant, il se marie par un faux sentiment de compassion:

> J'aimais mon père tendrement; occupé par son agonie, je ne songeai, en ces tristes moments, qu'à lui rendre sa fin plus douce; et ainsi j'engageai ma vie sans savoir

ce que pouvait être la vie. (373)

La description que Michel donne de son existence avant le mariage révèle également la structure du caractère du protagoniste lors de son mariage. Michel met en œuvre tout un système de défenses pour éviter le conflit fondamental. Comme le montre sa complaisance inconditionnelle aux dernières volontés de son père, Michel se soumet en tout aux attentes de ses parents. Elevé dans un milieu d'une austérité puritaine, il obéit docilement à sa mère, se conformant en tout à ses prescriptions huguenotes. Après la mort de celle-ci, Michel, suivant les traces de son père, devient philologue érudit:

> Cette sorte d'austérité dont ma mère m'avait laissé le goût en m'inculquant les principes, je la reportai toute à l'étude. J'avais quinze ans quand je perdis ma mère; mon père s'occupa de moi, m'entoura et mit sa passion à m'instruire. (373)

A cette époque-là, son identité lui est imposée par ses parents, comme le montre cette description de Michel dans la lettre au Président du Conseil (celui qui écrit la lettre fait remarquer à son frère le changement radical qui s'est produit chez Michel entre le moment du mariage et l'avènement de la mort de Marceline):

> Ce n'était plus le puritain très docte de naguère, aux gestes maladroits à force d'être convaincus, aux regards si clairs que devant eux souvent nos trop libres propos s'arrêtèrent. (370)

Et pourtant, ce "puritain très docte" refoule toute pensée de révolte contre cette identité imposée: "Pas un instant ne me survint l'idée que j'eusse pu mener une existence différente ni qu'on pût vivre différemment" (374).

Dans une telle situation, un individu ne se sent pas libre d'exprimer spontanément ses propres désirs et besoins, de peur (à raison ou à tort) que cela ne suscite la désapprobation des autres. Extrêmement vulnérable, du fait que, comme un enfant, il n'est pas maître de sa propre vie, il agit de manière à s'assurer un sentiment de sécurité. La situation engendre l'absence d'un sens de valeur personnelle, et des sentiments d'insuffisance et de faiblesse. Puisque ce sont les désirs et les besoins d'autrui qui déterminent ses relations interpersonnelles et même sa vie psychique, l'individu est tenu dans une profonde dépendance:

> Neurotic trends impair self-determination because a person is then driven instead of being himself the driver. Moreover, the neurotic's capacity to determine his own paths is continually weakened by his dependance upon people, whatever form this may have assumed — blind rebellion, blind craving to excel, and a blind need to

keep away from others are all forms of dependance. (*Our Inner Conflicts* 100)

Il faut souligner ici que l'adoption d'une attitude complaisante envers autrui n'empêche point l'existence d'impulsions hostiles. Bien au contraire, comme Horney l'affirme:

> When analyzing the compliant type we find a variety of aggressive tendencies strongly repressed. In decided contrast to the apparent oversolicitude, we come upon a callous lack of interest in others, attitudes of defiance, unconscious parasitic or exploiting tendencies, propensities to control and manipulate others, relentless needs to excel or to enjoy vindictive triumphs. (*Our Inner Conflicts* 55)

Non seulement l'individu n'est pas conscient de ses impulsions agressives, mais encore il ne *peut* pas en être conscient sans faire face aux conflits fondamentaux qui menacent de remonter à la surface et de détruire l'équilibre qu'il maintient, précisément en refoulant son hostilité. Le refoulement de l'hostilité comprend donc un élément d'intentionalité inconsciente. Horney explique:

> When I say that all these feelings, drives, attitudes are "repressed" I use the term in Freud's sense, meaning that the individual is not only unaware of them but has so implacable an interest in never becoming aware of them that he keeps anxious watch lest any traces be disclosed to himself or others. Every repression thus confronts us with the question: What interest has the individual in repressing certain forces operating within him?
> (*Our Inner Conflicts* 56)

Le degré de refoulement de l'hostilité est indicateur de l'intensité du conflit intérieur: plus les impulsions agressives sont potentiellement destructrices, plus la nécessité de les refouler est impérieuse.

Il est difficile de fonctionner effectivement dans la vie lorsqu'on se sent continuellement tiraillé dans des directions opposées. Ainsi donc, le refoulement des tendances hostiles sert à intégrer la personnalité de l'individu complaisant:

> The repression of all assertive, vindictive, ambitious feelings and impulses [...] is one of the many attempts a neurotic makes to do away with his conflicts and to create instead a feeling of unity, of oneness, of wholeness. [...] Giving predominance to one trend by submerging all discrepant elements is an unconsious attempt to organize the personality. It constitutes one of the major attempts to solve neurotic conflicts.
> (*Our Inner Conflicts* 56-57)

Du vivant de ses parents, le conflit reste latent et Michel vit dans un état d'harmonie apparente. Cette harmonie dépend, toutefois, du fonctionnement efficace des stratégies

inconscientes. Même à l'âge adulte, Michel doit supprimer sa propre identité et agir, comme le devrait un enfant, conformément aux attentes de ses parents. De plus, l'hostilité qu'engendre cette situation doit demeurer refoulée.

Et pourtant, il existe des indications qui témoignent d'un mécontentement chez Michel, qui révèlent la présence d'une hostilité latente contre ceux qui sont responsables de l'atmosphère contraignante de son enfance. Cette hostilité fait son apparence lors de sa réception des brochures de conseils médicaux pour les tuberculeux: Michel refuse de les lire "parce que la ressemblance de ces brochures avec les petits traités moraux dont on avait agacé mon enfance, ne me disposait pas en leur faveur" (384).[37] Réaction indéniablement irrationnelle, qui est rendue encore plus significative par l'emploi inattendu et révélateur du verbe "agacer". Il s'agit ici de la réaction émotionnelle de Michel-adulte; Michel-enfant n'étant pas conscient de ses sentiments d'hostilité. Michel en tant que narrateur ne semble pas ici être conscient de la contradiction implicite entre ses souvenirs idéalisés, les relations harmonieuses qu'évoque la "belle image" (373) de la mère et les vrais sentiments d'hostilité qui remontent ici à la surface. Ce n'est que plus tard qu'éclateront ses sentiments d'hostilité contre ceux qui ont empêché de se développer librement et naturellement son vrai moi, "celui que tout, autour de moi, livres, maîtres, parents, et que moi-même avions tâché d'abord de supprimer" (398-99).

De même, le sujet de *L'Essai sur les cultes phrygiens* que Michel écrit à l'âge de vingt ans est hautement significatif, révélateur du fait que Michel ressent inconsciemment le désir de se libérer de l'identité qu'on lui impose. Cet *Essai* présage déjà la rébellion consciente contre les influences contraignantes de son enfance que Michel entreprendra plus tard. Olivier constate que le choix de sujet n'est point gratuit:

> Mais pourquoi ce sujet-là, et non un autre parmi l'infini d'intérêts que Gide aurait pu attribuer à son personnage? Il s'avère que ce premier texte de Michel figure le combat latent entre le philologue *très docte* (370) et l'hédoniste qui naîtra à Biskra au contact de la maladie et de la mort. (*Michel, Job, Pierre, Paul* 11-12)

Or, les Phrygiens vénérait le dieu Dionysos, dieu du délire extatique, de l'abandon à l'instinct

[37] Ces "petits traités moraux" ont une valeur symbolique: du moins dans l'esprit de Michel, un rapport s'établit entre ce souvenir de son enfance et la maladie qui menace sa vie.

déchaîné et triomphant. En outre, comme Olivier le fait remarquer, dans la pensée de Nietzsche, Dionysos s'oppose au rationalisme et symbolise "le pouvoir libérateur qui permet à l'individu de décrouvrir sa véritable nature [...]. Culte du moi, de l'hédonisme religieux, suppression du monde ancien...Les analogies avec *L'Immoraliste* ne manquent pas d'intérêt" (Olivier 12-13). *L'Essai* pourrait donc s'interpréter comme une sorte de "révolte par écrit" contre l'influence contraignante du père, révolte qui ne trouvera une expression plus concrète que six ans plus tard à Paris lorsque Michel professe ses nouvelles théories.

Evidemment, Michel ne parle jamais de son *Essai* comme d'un "éveil en germe" de sa propre identité; il n'en est même pas conscient. Ainsi, lors de la publication de cet *Essai*, Michel n'éprouve, déclare-t-il plus tard, "nul orgueil" (424) malgré les éloges qu'on lui fait. Ce qu'il ressent, c'est une sorte de confusion à la découverte que son œuvre est indifférenciable de celle de son père. Personne ne soupçonne que *L'Essai* est l'œuvre de Michel:

> [Mon père] s'amusait à me prétendre son égal et voulut m'en donner la preuve. *L'Essai sur les cultes phrygiens* qui parut sous son nom, fut mon œuvre; à peine l'avait-il revu; rien jamais ne lui valut tant d'éloges. Il fut ravi. Pour moi, j'étais confus de voir cette supercherie réussir. (373)

Lors de son cours à Paris, par contre, "un sentiment très neuf se fit jour" (424), un sentiment qui ressemble à de l'orgeuil: "Etait-ce de l'orgueil à présent?" (424). C'est que le cours représente pour Michel une affirmation de son identité à lui:

> C'était, pour la première fois, la conscience de ma valeur propre: ce qui me séparait, me distinguait des autres, importait; ce que personne d'autre que moi ne disait ni ne pouvait dire, c'était ce que j'avais à dire. (424)

L'individu qui refoule à un tel point ses impulsions d'agressivité vit dans une situation potentiellement explosive tant il est difficile de maintenir une harmonie entre les forces hostiles et la compulsion de se soumettre à la volonté des autres. Une fois l'équilibre détruit, on s'attendrait à ce que l'hostilité accumulée éclate. Il n'est donc pas surprenant que le névrosé essaie de protéger cet équilibre précaire en s'éloignant du conflit:

> What is crucial is their inner need to put emotional distance between themselves and others. More accurately, it is their conscious and unconscious determination not to get emotionally involved with others in any way [...] They draw around themselves a kind of magic circle which no one may penetrate. (*Our Inner Conflicts* 75)

A la différence du besoin de la solitude que ressentent les personnes bien équilibrées, l'attitude névrotique de détachement est compulsive. Le névrosé n'ose pas s'approcher trop des autres; l'intimité est pour lui un danger qu'il faut éviter à tout prix.

Le détachement névrotique joue un double rôle dans la structure névrotique: il est à la fois un des éléments du conflit fondamental et une défense contre les attitudes de soumission et d'hostilité. Il importe de noter que ces dernières ont du moins ceci de positif qu'elles réprésentent des tentatives (bien que névrotiques) pour faire face au problème, soit en recherchant l'affection d'autrui, soit en s'affirmant contre autrui. L'attitude de détachement, par contre, est une fuite devant autrui. Ainsi comprend-elle un aspect essentiellement négatif:

> As long as the detached person can keep at a distance he feels comparatively safe; if for any reason the magic circle is penetrated, his security is threatened. This consideration brings us closer to an understanding of why the detached person becomes panicky if he can no longer safeguard his emotional distance from others — and we should add that the reason his panic is so great is that he has no technique for dealing with life. (*Our Inner Conflicts* 91-92)

De toute évidence, les rapports entre Michel et son père se caractérisent par un élément de détachement. Michel déclare, par exemple:

> Mon père était, comme l'on dit, "athée", — du moins je le suppose, n'ayant, par une sorte de pudeur que je crois bien qu'il partageait, jamais pu causer avec lui de ses croyances. (373)

Michel s'attend, apparemment, à ce que le mariage n'apporte pas de changements essentiels dans sa vie: "je m'étais marié sans imaginer en ma femme autre chose qu'un camarade, sans songer bien précisément que , de notre union, ma vie pourrait être changée" (376). Il est étonné de découvrir que Marceline est "autre", qu'elle a son identité à elle: "Ainsi donc celle à qui j'attachais ma vie avait sa vie propre et réelle. L'importance de cette pensée m'éveilla plusieurs fois cette nuit" (376). Et puis, remarque hautement ironique: "Je venais de comprendre enfin que là cessait le monologue" (376) car, en effet, c'est justement l'impossibilité de faire cesser le monologue et d'entrer dans le dialogue qui entraînera des conséquences tragiques pour Michel et pour sa femme.

Michel fera des efforts vaillants et désespérés afin de maintenir son attitude de détachement affectif auprès de sa jeune épouse: "je remplaçais, tant bien que mal, l'amour par une sorte de galanterie froide qui, je le voyais bien, l'importunait un peu" (375). Il garde

aussi ses distances physiques: "Le soir même de nos noces nous couchions dans mon appartement de Paris, où l'on nous avait préparé deux chambres" (374).[31] Michel met sur le compte de sa fatigue le fait qu'il n'a aucun désir de consommer le mariage ["Les soins urgents, l'étourdissement des derniers événements trop rapides, l'indispensable émotion des noces venant sitôt après celle plus réelle de mon deuil, tout cela m'avait épuisé" (374)] sans jamais suggérer qu'il essaie d'*éviter* la consommation du mariage.[32]

Et en fait, il est possible d'interpréter la maladie qui atteindra Michel lorsqu'ils seront en Afrique comme une réaction de panique devant les attentes d'intimité conjugales, une tentative pour s'échapper en s'éloignant, à une situation fâcheuse. Suivant cette logique, Guérard interprète la tuberculose qu'attrape Michel comme une maladie d'origine psychique (*André Gide* 116). Il en va de même pour Cordle qui déclare: "The illness that strikes him on their wedding journey to North Africa is not an accident but rather a defense against an undesired relationship (*André Gide* 86). Pour Cordle, il s'agit d'un conflit hétérosexuel/homosexuel: il affirme que Michel refuse l'aspect physique du mariage à cause de son penchant homosexuel. L'interprétation de Guérard et de Cordle pourrait avoir une certaine mesure de crédibilité, d'autant plus que Michel lui-même déclare que sa maladie est occasionnée, ou du moins aggravée, par des facteurs psychiques:

> Je pense, quand j'y réfléchis aujourd'hui, qu'un trouble nerveux général s'ajoutait à la maladie; je ne puis expliquer autrement une série de phénomènes, irréductibles, me semble-t-il, au simple état tuberculeux. (386)

Quoi qu'il en soit, Guérard et Cordle sont coupables ici de surinterprétation: l'évidence médicale montre que la tuberculose est causée par un bacille. Et en effet, l'essentiel semble leur échapper. Assurément, à l'intérieur de la fiction, et dans l'esprit de Michel, la maladie se pare d'une signification symbolique en ce qui concerne l'évolution psycho-sexuelle de Michel. On ne saurait nier que la tuberculose, qui tombe au bon moment, a une grande valeur subjective pour Michel. Il utilise la maladie qui provient de causes physiques à des fins

---

[31] Apparemment Gide a cru important de souligner le fait que Michel et Marceline ne couchaient pas ensemble puisque les mots "où l'on nous avait préparé deux chambres" n'apparaissent pas dans le manuscrit autographe de *L'Immoraliste*.
[32] Notons que Michel se sent détaché de la cérémonie à une tel point que l'émotion qu'elle suscite ne lui semble pas être "réelle".

névrotiques: incapable de faire face à la vraie raison pour laquelle il évite la consommation du mariage, il trouve dans la maladie une justification rationnelle de ses inhibitions sexuelles qui sont inspirées par des motivations inconscientes. Le mariage a des conséquences de portée énorme en ce qui concerne le développement de la névrose chez Michel, une portée qui échappe à son esprit conscient. Le mariage menacera l'harmonie de surface que Michel a réussi à établir, provoquera l'écroulement des solutions névrotiques qui lui ont servi jusque là et exigera une réorganisation de ses stratégies de défense. Les anciennes règles du jeu ne s'appliqueront plus, les stratégies interpersonnelles qu'il a mises en œuvre ne fonctionneront plus.

Lors de son mariage, Michel reste toujours dans la position psychologique d'un enfant hostile et isolé. Le mariage lui offre la possibilité d'accomplir la transition à l'état d'adulte. Une telle transition, cependant, l'obligerait d'assumer les responsabilités d'un adulte, de renoncer à ses stratégies névrotiques, et de faire face à ses conflits intérieurs, ce qui susciterait l'angoisse fondamentale. Au lieu d'accomplir cette transition et d'en accepter les risques et le malaise psychologique qui s'y rattachent, Michel demeure fixé à un stade enfantin du développement psychologique.

Porter remarque que le récit de Michel devant ses interlocuteurs n'est pas sans analogie au récit d'un enfant devant ses parents:[40]

> The APOLOGETIC autobiography [dont *L'Immoraliste*] can be schematized *narrator:public::child:parent* The narrator oscillates between two childlike positions vis-à-vis his public, at times defying them with his naughtiness, and at others, compliantly beseeching them to excuse his errors and love him once again. ("Autobiography and Confessional Novel" 147).

Jouer le rôle d'enfant est une stratégie interpersonnelle qui fonctionne efficacement pour Michel jusqu'à son mariage. Le conflit névrotique ne se montre guère tant que tous les intéressés jouent leur rôle. Michel se sent en sécurité et s'assure l'approbation de ses parents tant qu'il refoule son hostilité et empêche à son vrai moi d'apparaître. Il n'est donc pas surprenant que Michel, à l'âge adulte, s'attende à ce que les mêmes stratégies interpersonnelles fonctionnent dans ses rapports avec Marceline.

[40] Porter emploie ici la terminologie d'Eric Berne.

Pour la première fois depuis la mort de sa mère dix ans plus tôt, Michel entre dans une relation où recevoir de l'affection d'une femme est une vraie possibilité. Sans parler de ses conflits névrotiques, il est normal que Michel éprouve des difficultés à s'adapter à cette nouvelle situation. Le mariage exige de Michel une maturité psychologique qu'il ne sait pas atteindre, ainsi qu'une confiance en Marceline que son système de défenses ne lui permet pas. Avant d'avoir des rapports "adultes" avec Marceline, il serait nécessaire que Michel abandonne ses stratégies névrotiques. Une prémisse inconsciente entre en jeu ici: son expérience limitée des femmes a mené Michel à croire que ce sont uniquement les enfants qui reçoivent de l'affection d'une femme.

Cette nostalgie pour l'enfance sape les efforts de Michel pour montrer de l'affection à sa femme. Il l'aime de la seule façon qui lui soit possible, mais il a besoin qu'elle tienne le rôle de la mère pour lui. Le rôle maternel représente la sécurité pour Michel: Marceline devrait se montrer forte, tendre, consolante, lui donner des soins maternels. Et pourtant, Michel vit avec l'image chimérique d'une mère idéalisée. Que faire quand cette "mère" refuse d'en être une? Que faire lorsque cet être spirituel se revêt d'un corps charnel?

Effectivement, l'arrivée de Marceline dans la vie de Michel détruit l'équilibre précaire qu'il a établi entre ses tendances névrotiques. Les éléments du conflit commencent à se heurter les uns aux les autres. Le conflit s'intensifie et engendre de l'angoisse, de la peur, des réactions de panique à mesure que les tendances deviennent de plus en plus compulsives. Si Michel s'attend à ce que Marceline prenne la place de la mère qu'il a perdue, il en va tout autrement pour sa femme: Marceline veut de ce mariage un mari et un père pour leurs futurs enfants. On pourrait prédire des querelles car leurs attentes ne correspondent pas, et en fait, elles sont en contradiction nette.

La scène dans la diligence de Sousse illustre sa réaction quand il perçoit que Marceline ne joue pas le rôle maternel, compromettant ainsi son sentiment de sécurité. Lorsque les premiers signes de la tuberculose commencent à se manifester, Michel a peur et il voudrait réveiller Marceline, mais il a honte de se montrer faible devant elle.[41] Il invente des excuses à

[41] La situation se complique d'autant plus qu'il y a incohérence entre les prescriptions parentales et les interdictions. Ainsi, Michel se trouve dans une position

lui offrir dans le cas où elle l'interrogerait:

> Ma première pensée fut de cacher ce sang à Marceline. Mais comment? — J'en étais tout taché; j'en voyais partout, à présent; mes doigts surtout... — J'aurais saigné du nez...C'est cela; si elle m'interroge, je lui dirai que j'ai saigné du nez. (378)

Lorsque la réaction de Marceline (elle ne remarque rien) ne correspond pas aux attentes inconscientes de Michel (notamment, qu'elle remarquera le malaise de Michel *malgré* le fait qu'il le lui cache) Michel se sent en proie à une "irritation" croissante. Ainsi, un peu plus tard à l'hôtel, lorsque Marceline prépare le thé:

> Et tandis qu'elle l'apprêtait, très calme, un peu pâle elle-même, souriante, une sorte d'irrritation me vint de ce qu'elle n'eût rien su voir. Je me sentais injuste, il est vrai, me disais: si elle n'a rien vu c'est que je cachais bien; n'importe; rien n'y fit, cela grandit en moi comme un instinct, m'envahit... (378)

Et Michel se trouve dans l'impossibilité de se retenir: "à la fin cela fut trop fort; je n'y tins plus" (379). L'aveu lui échappe: "comme distraitement je lui dis: 'J'ai craché le sang, cette nuit." (379). Remarquons qu'il ne s'agit pas d'une décision consciente de la part de Michel d'avertir sa femme de ce qui lui est arrivé. C'est une réaction compulsive qui échappe à son contrôle. Lorsque l'attente que Marceline le soigne ne se réalise pas (Marceline s'évanouit), l'hostilité refoulée éclate:

> Je m'élançais vers elle avec une sorte de rage: "Marceline! Marceline!" —Allons bon! qu'ai-je fait? Ne suffisait-il pas que *moi* je suis malade? (379)[42]

Comme l'affirme Horney, l'intensité d'une réaction névrotique est signe évident de l'intensité du conflit qui la provoque. Cette éruption d'hostilité est, en fait, une réaction de

---

[41](suite) de dépendance profonde: impossible d'exprimer son vrai moi et, en même temps impossible de montrer sa faiblesse. Ainsi, lors de son arrivée en Afrique du Nord, Michel déclare: "Ma fatigue cependant devenait chaque jour plus grande; mais j'eusse trouvé honteux d'y céder" (376). Et puis, quand il commence à cracher le sang et qu'il considère la possibilité de réveiller Marceline: "Soudain je me sentis très faible; tout se mit à tourner et je crus que j'allais me trouver mal. Vais-je la réveiller?...ah! fi!...(J'ai gardé, je crois, de mon enfance puritaine la haine de tout abandon par faiblesse; je le nomme aussitôt lâcheté.) Je me repris, me cramponnai, finis par maîtriser mon vertige ..." (378).

[42] Une autre scène montre clairement ce même processus névrotique en œuvre. Quelques semaines après l'épisode dans la diligence, ayant décidé que l'exercice et la bonne nourriture sont essentiels pour sa guérison, Michel est déçu de se trouver devant un pauvre repas, et son hostilité éclate, dirigée à nouveau, contre Marceline: "Mon irritation fut si vive, que, la reportant sur Marceline, je me répandis devant elle en paroles immodérées. Je l'accusais, il semblait à m'entendre, qu'elle eût dû se sentir responsable de la mauvaise qualité de ces mets" (385.

peur en guise de colère, peur provoquée par le fait que Marceline ne semble pas jouer le rôle maternel et ainsi compromet le sens le sécurité que Michel tente de s'assurer.

Cette crise de rage enfantine a une double signification: non seulement elle représente une hostilité contre la femme qui ne se montre pas forte et reconfortante, mais aussi elle révèle chez Michel une colère contre lui-même à cause de sa faiblesse. Cette hostilité contre lui-même est déplacée et projetée sur Marceline. Le besoin d'affection chez Michel s'exprime d'une façon névrotique: il est inextricablement lié à l'idée qu'il faut être comme un enfant pour mériter l'affection, lié aussi à une hostilité contre les autres qui le mettent dans cette situation de soumission, et contre lui-même à cause de sa faiblesse.

Dans un deuxième temps, lorsque Marceline fait preuve d'une attitude maternelle protectrice, la réaction de Michel est, de nouveau, l'irritation dirigée contre Marceline:

> Si je m'étais levé, elle m'aurait suivi; si j'avais enlevé mon châle, elle aurait voulu le porter; si je l'avais remis ensuite, elle aurait dit: "Tu n'as pas froid?" (388)[43]

La colère qu'il éprouve cette fois est précisément la contrepartie de la colère qu'il ressent quand Marceline n'a *pas* pour lui de soins maternels. Encore une fois, il s'agit d'un déplacement de la colère contre lui-même aussi bien que d'une hostilité contre Marceline. Car enfin, et paradoxalement, en même temps que Michel a besoin que Marceline remplisse la fonction de "mère", il est hostile envers elle puisque, dans son esprit à lui, Marceline *est* la mère. De plus, le besoin d'affection chez Michel entre en conflit direct avec son besoin de maintenir, à tout prix, ses distances affectives. Ses rapports avec Marceline sont essentiellement contradictoires, une série de "double binds".

---

[43] Son refus infantile de l'aide de Dieu est un déplacement de son attitude envers Marceline. Ainsi, en apprenant que Marceline a prié pour lui, il ressent de l'hostilité à légard de Marceline:

> "Il ne faut pas prier pour moi, Marceline.
> —Pourquoi? dit-elle, un peu troublée.
> —Je n'aime pas les protections.
> —Tu repousses l'aide de Dieu?
> —Après, il aurait droit à mes reconnaissance. Cela crée des obligations; je n'en veux pas.
> Nous avions l'air de plaisanter, mais ne nous méprenions nullement sur l'importance de nos paroles" (385).

Ses rapports avec les enfants ne lui présentent pas les mêmes problèmes, comme l'illustre l'attitude de Michel devant ce même châle quand ce sont les enfants qui offrent de le lui porter. Cela ne lui cause aucune gêne, et en fait Michel se sert du châle "comme prétexte de lier connaissance" (390) avec l'enfant qui le porterait. Ainsi, bien qu'il repousse l'aide de Marceline, il accepte volontiers que Bachir porte le châle: "Le petit Bachir [...] prit mon châle; je me sentais alerte, le coeur léger." (388). Privé de l'aide de Bachir qui a dû aller aider sa mère, Michel remarque que le châle lui paraît tout à coup "d'un poids insupportable":

> [...] tout en sueur, je m'assis au premier banc que je trouvai. J'espérais qu'un enfant surviendrait qui me déchargerait de ce faix. (389)

Il est intéressant de noter que, lorsque la tentative de Bachir pour se révolter contre l'autorité de sa mère ne réussit pas ["Dès qu'elle vit Bachir, elle l'apostropha rudement. Il répondit avec violence; la petite fille s'en mêla; entre eux s'engagea une discussion des plus vives. Enfin Bachir, comme vaincu, me fit comprendre que sa mère avait besoin de lui ce matin; il me tendit mon châle tristement et je dus repartir tout seul." (388-89)], Michel ne s'intéresse plus au garçon. Lorsqu'Ashour offre de porter le châle, Michel déclare: "Quelque plaisant que me parût Bachir, je le connaissais trop à présent, et j'étais heureux de changer" (389).

Les enfants ne présentent pas le même danger que Marceline pour la solution névrotique de Michel, car ils ne menacent pas son attitude de détachement. Ses rapports avec les enfants satisfont, dans une certaine mesure, son besoin d'affection sans exiger de lui une intimité dont il n'est pas capable. Il est significatif que Michel ne montre jamais aucun intérêt sensuel pour les hommes adultes de sa classe sociale. Il ne s'intéresse qu'aux jeunes garçons d'une classe sociale inférieure à la sienne. Qui plus est, Michel les paie pour leur amitié, aussi leur affection n'exige-t-elle de lui aucune obligation.[44]

En même temps, Michel est jaloux de l'affection que Marceline montre aux enfants. Impossible pour lui de reconnaître cette jalousie cependant, elle s'exprime donc sous forme de "malaise". Dans le jardin, il voit pour la première fois les rapports d'affection entre

---

[44] Il avoue, par exemple: "avant de les quitter je leur distribuais des piècettes" (393); et "leur légère amitié ne coûtait qu'un demi-franc par jour" (395).

Marceline et les enfants:

> [...] aucun malaise; au contraire ... Nous nous assîmes sur un banc. Marceline se taisait. Des Arabes passèrent; puis survint une troupe d'enfants. Marceline en connaissait plusieurs et leur fit signe; ils s'approchèrent. Elle me dit des noms; il y eut des questions, des réponses, des sourires, des moues, de petits jeux. Tout cela m'agaçait quelque peu et de nouveau revint mon malaise [...] (387-88)

Michel affirme, néanmoins, que c'est uniquement la présence de Marceline qui provoque l'irritation chez lui:

> Mais ce qui me gênait, l'avouerais-je, ce n'étaient pas les enfants, c'était elle. Oui, si peu que ce fût, j'étais gêné par sa présence. (388)

Dès lors Michel repousse les enfants à qui s'intéresse Marceline: "je voyais qu'elle avait ses protégés; malgré moi, mais par parti pris, moi je m'intéressais aux autres" (388). Et en vérité, les enfants "faibles, chétifs, et trop sages" (394) que soigne Marceline ressemblent beaucoup à l'enfant "malingre et studieux" (399) qu'était Michel. Bien que Michel s'identifie inconsciemment avec ces enfants, il les repousse car: "A vrai dire, ils me faisaient peur" (394). Il réagit contre eux et contre Marceline avec de l'hostilité: "je m'irritais contre elle et contre eux et finalement les repoussai" (394). Il ne peut supporter que Marceline soit "maternelle et caressante" (389-90) pour les enfants qui usurpent sa place.

Michel essaie de repousser l'enfant faible qu'il était (et qu'il est toujours, inconsciemment) en lui substituant un nouvel enfant, un enfant qui serait complètement différent. En même temps, cependant, il s'identifie aux enfants forts et rebelles, ainsi est-il tiraillé entre des identifications contradictoires.

La pédérastie inconsciente de Michel, sa fascination pour les enfants rebelles, peut s'interpréter comme une fixation au stade enfantin. Porter remarque à ce propos que la présence des enfants éveille en Marceline des sentiments maternels, mais quant à Michel:

> The presence of the Arab children, rather than inspiring him with paternal feelings, stimulates the revival of the impulsive, egotistical child in himself. ("The Generativity Crisis" 60)

Porter déclare aussi: "Michel's unconscious pederasty is rooted in a regressive narcissism and the vain hope of recapturing lost childhood" ("The Generativity Crisis" 63).

Et en fait, Michel s'intéresse surtout aux enfants qui ont quinze ans ou moins. (Rappelons que Michel avait quinze ans quand sa mère est morte.) Ce sont les traits enfantins

qui l'attirent.[45] Lorsqu'il rencontre Charles pour la première fois, par exemple, bien que Charles ait dix-sept ans: "Il semblait n'avoir que quinze ans, tant la clarté de son regard était demeurée enfantine" (412). L'année suivante, Michel voit Charles comme "un absurde Monsieur", avouant: "je vis avec dégoût qu'il avait laissé pousser ses favoris" (443). Dorénavant, c'est Alcide, le plus jeune frère de Charles, qui fascinera Michel. Plus âgés, les enfants perdent leur charme pour Michel. Michel est donc déçu, à son retour à Biskra, de voir que les enfants ne sont plus jeunes: "Quelle déconvenue! Que s'est-il donc passé? Ils ont affreusement grandi" (466).

Michel essaie inconsciemment de se trouver une identité en s'identifiant aux enfants rebelles. Cela lui donne l'occasion d'exprimer indirectement, à travers eux, son hostilité contre la figure de la mère: contre sa mère rétrospectivement, contre Marceline actuellement.

L'adoption d'une attitude d'agressivité n'est donc pas la conversion radicale qu'elle paraît à première vue. L'hostilité existe depuis longtemps chez Michel, mais jusqu'au soir de sa "veillée d'armes" (385), elle demeure refoulée. L'écroulement de la solution de complaisance occasionné par le mariage exige une nouvelle solution, une tentative pour réorganiser la personnalité, une autre défense contre le conflit fondamental. Horney explique:

> If the dominant strategy fails, a person may undergo a crisis in which he switches strategies and values and life styles abruptly. However, no true change has taken place, the person is merely caught in another form of vicious circle [...]
> (*Our Inner Conflicts*

Michel tombe sur ce qui lui semble être une solution librement choisie. Cependant le névrosé n'est jamais libre de choisir. Il s'agit d'une réaction compulsive devant l'effondrement de la solution dominante. Rejetant complètement la solution de complaisance qui ne sert plus à ses besoins, Michel épouse la tendance opposée, à savoir, l'hostilité. Le désir de guérir, de vivre, lui sert de justification légitime pour cette nouvelle stratégie:

> [...] brusquement ma vie m'apparut attaquée, attaquée atrocement à son centre. Un ennemi nombreux, actif, vivait en moi. Je l'écoutai: je l'épiai, je le sentis. Je ne le vaincrais pas sans lutte, et j'ajoutais à demi-voix, comme pour mieux m'en convaincre moi-même: C'est une affaire de volonté. Je me mis en état d'hostilité.

---

[45] Michel est séduit par la voix "charmante, claire, enfantine" (388) de Bachir; Ashour est "un grand garçon de quatorze ans" (389); Lassif "n'avait que douze ans, était beau." (392) tandis que le frère de Lassif "était un peu plus âgé, moins beau" (393); le fils Heurtevent a quinze ans (445).

(384)

Il est vrai que l'expression de l'hostilité pourrait être potentiellement une expérience de libération. Evidemment, l'accumulation d'hostilité refoulée ou réprimée est nuisible à la personnalité. Cependant, comme Horney l'affirme:

> The uncovering of aggressive drives is liberating, but it can easily be detrimental to the person's development if "liberation" is regarded as an end in itself. It must be followed by a working through of the conflicts if the personality is to be integrated. (*Our Inner Conflicts* 58)

Pris dans une série de cercles vicieux, Michel va d'une solution névrotique à la suivante sans jamais faire face au conflit, et ainsi sans jamais effectuer l'intégration de la personnalité.

En tant que tentative de guérir, cette nouvelle solution a sa validité. Au lieu de diriger cette attitude d'agression uniquement contre la maladie, cependant, Michel décide de la diriger contre *tout*:

> Je repassais ma volonté comme une leçon; j'apprenais mon hostilité, la dirigeais sur toutes choses; je devais lutter contre tout: mon salut dépendait de moi seul. (385)

Malgré sa rationalisation, qu'il adopte la stratégie d'hostilité pour guérir, il existe des motivation inconscientes: l'adoption de cette attitude va lui donner la possibilité d'exprimer l'hostilité qui couve en lui depuis son enfance et surtout de justifier son expression.

Au lieu de reconnaître le caractère égocentrique et névrotique de ses besoins et de ses désirs ["It is often so blatant that it strikes the observer as 'naïve,' and reminds him of similar attitudes in spoiled children" (Horney *Neurosis and Human Growth* 48)], le névrosé les soumet à une modification qui encouragera par la suite le développement de la névrose. Il érige ses besoins névrotiques en revendications, se permettant, de cette façon, de les considérer comme des droits:

> [...] ***a wish or need, in itself quite understandable, turns into a claim.*** [...] The difference between a need and a claim is a clear-cut one. Nevertheless, if the psychic undercurrents have changed the one into the other, the neurotic is not only unaware of the difference but is indeed averse to seeing it. He speaks of an understandable or natural wish when he really means a claim; and he feels entitled to many things which a bit of clear thinking could show him are not inevitably his. (Horney *Neurosis and Human Growth* 42)

Puis, pour justifier ces revendications qui sont, au fond, intenables, l'individu les généralise: elles deviennent les principes d'une philosphie personnelle qu'il élabore. De plus, les

revendications cachent souvent des impulsions vindicatives: l'individu insiste pour que les autres satisfassent à ses exigences excessives et irrationnelles car cela est une sorte de vengeance de son enfance.

La force est la valeur suprême pour la personnalité agressive. Horney souligne que l'hostilité, chez le type agressif, provient de l'anxiété fondamentale: l'élément de peur continue à exister, bien qu'invisible:

> His needs stem fundamentally from his feelings that the world is an arena where, in the Darwinian sense, only the fittest survive and the strong annihilate the weak. (*Our Inner Conflicts* 64)

On peut comparer cela avec la philosophie de Michel:

> "Je vois bien, me dit-elle un jour, je comprends bien votre doctrine — car c'est une doctrine à présent. Elle est belle, peut-être, — puis elle ajouta plus bas, tristement: mais elle supprime les faibles.
> C'est ce qu'il faut", répondis-je aussitôt malgré moi. (460)

La personnalité agressive doit réprimer en elle-même tous les sentiments tendres car leur expression le mettrait face à face au conflit fondamental et détruirait son sentiment d'unité:

> For the aggressive type, any feeling of sympathy, or obligation to be "good", or attitude of compliance would be incompatible with the whole structure of living he has built up and would shake its foundations. (*Our Inner Conflicts* 70)

Ainsi, Michel, qui supporte avec impatience la toux de Marceline, déclare: "J'ai horreur de la sympathie; toutes les contagions s'y cachent; on ne devrait sympathiser qu'avec les forts" (455). Pour que le conflit fondamental reste inconscient, Michel doit rejeter violemment tous ses sentiments de tendresse envers Marceline. Il ne faut pas oublier que, malgré toutes ses protestations du contraire, le névrosé reste essentiellement dépendant; et il sera d'autant plus angoissé que la dépendance ne convient plus à son image de lui-même.

**Le Conflit sexuel**

> "Tous les hommes ont désiré leur mère dans leurs rêves. L'oublier, c'est la meilleure façon de vivre." Jocaste
> (Sophocle *Œdipe-Roi*)

Jusqu'ici nous avons examiné les rapports entre Michel et Marceline d'une part en termes du besoin chez Michel de recevoir des soins maternels de sa femme; d'autre part, en termes de son besoin de se révolter contre la figure de la mère, et ainsi de voir en Marceline une contrainte, un obstacle qui l'empêche de se libérer. Il existe encore un autre aspect de Marceline comme représentante de la mère: Marceline dans le rôle de mère sexualisée. Une analyse de cet aspect de la relation entre Michel et Marceline semblerait indiquer une approche freudienne à cause des évidents rapprochements à faire avec la théorie du complexe d'Œdipe comme élaborée par Freud.[46]

D'après Freud, le complexe d'Œdipe (théorie selon laquelle l'enfant ressentirait des désirs libidinaux envers le parent du sexe opposé et de la jalousie envers le parent du même sexe) constituerait le noyau central du conflit originaire de toute névrose. Freud affirme, d'ailleurs, que ce complexe s'étendrait à tous les hommes, le problème du fils étant de détacher ses désirs sexuels de la mère et de les attacher à un nouvel objet d'amour:

> These tasks are set to everyone, and it is remarkable how seldom they are dealt with in an ideal manner — that is, in one which is correct both psychologically and socially. By neurotics, however, no solution at all is arrived at: the son remains all his life bowed beneath his father's authority and he is unable to transfer his libido to an outside sexual object. [...] In this sense the Œdipus complex may justly be regarded as the nucleus of the neurosis. (*Introductory Lectures in Psychoanalysis* 380)

Horney refuse la position doctrinale que Freud adopte à cet égard.[47] D'après elle, l'angoisse

---

[46] Voir Chapitre III, "The Ego and the Super-Ego (Ego Ideal)" (367-79) de "The Ego and the Id (1923)" dans *On Metapsychology*. Aussi, "The Development of the Libido and the Sexual Organizations" (362-82) dans *Introductory Lectures on Psychoanalysis*.

[47] Pour une discussion plus détaillée de ce sujet, voir "The Libido Theory" (47-78) et "The Œdipus Complex" (79-87) dans *New Ways in Psychoanalysis*.

névrotique n'est pas nécessairement associée aux désirs incestueux que l'enfant ressentirait envers la mère. Bien que les enfants chez qui se développera par la suite une névrose soient souvent très attachés à leurs parents par des liens étroits, la fixation n'est pas nécessairement sexuelle, et elle n'est sûrement pas déterminée biologiquement. L'attachement intense s'engendre dans des circonstances où l'enfant, soumis à la volonté de ses parents et dans une position dépendante, doit réprimer l'hostilité qu'il ressent contre eux: "The typical conflict leading to anxiety in a child is that between dependency on the parents — enhanced by the child's feeling of being isolated and intimidated — and hostile impulses against the parents" (*New Ways in Psychoanalysis* 82). L'enfant qui s'accroche à l'un ou l'autre de ses parents cherche à apaiser son angoisse et à recevoir de l'affection:

> Such a hanging-on to a person out of sheer anxiety is easily confounded with love, and in the child's own mind seems like love. It does not necessarily take on a sexual coloring, but it may easily do so. It certainly assumes all the characteristics of a neurotic need for affection, that is, a need for affection conditioned by anxiety [...]. (*New Ways in Psychoanalysis* 83)

Parmi toutes les scènes de *L'Immoraliste*, trois en particulier (la scène de la vidange de la mare à La Morinière, celle du vol des ciseaux par Moktir, et celle de la lutte avec le cocher sur la route de Ravello à Sorrente) sembleraient, à cause de leur symbolisme sexuel, justifier une analyse freudienne. Le symbolisme des anguilles qui "glissaient entre les doigts" de Michel et de Charles (413) s'avère si clairement sexuel que la scène se passe de commentaire.[41]

---

[41] O'Reilly, par contre, fait une lecture archétypale de *L'Immoraliste* et donne ainsi à cette scène une interprétation qui n'est en rien sexuelle: "Michel's inability to firmly fix the evanescent quality of his new self is disclosed by the image of those eels that resist capture and slip readily off the fingers" ("Ritual, Myth, and Symbol in Gide's *L'Immoraliste* 351). Ainsi O'Reilly ne tient-il nullement compte de l'aspect sexuel de la scène.

Son interprétation, cependant, ne prend en considération ni les implications homosexuelles du désir latent ressenti par Michel pour le jeune Charles, ni la transformation au cours de l'épisode de l'attitude de Michel envers l'absence de Marceline. Michel déclare d'abord: "Je regrettais que Marceline se fît attendre et je me décidais à courir la chercher lorsque quelques cris annoncèrent les premières anguilles" (413). Après le jeu avec Charles, cependant, Michel affirme: "Marceline n'était pas encore venue et ne vint pas, mais déjà je ne regrettais plus son absence; il me semblait qu'elle eût un peu gêné notre joie" (431). O'Reilly interprète cette dernière déclaration comme "a hostile reference to the spiritual archetype" (351).

On peut également interpréter la scène du vol des ciseaux en termes freudiens. Cordle, par exemple, affirme:

> [Michel] does not understand his joy, but its reason is not to our eyes impenetrable: the scissors are an emblem of feminine power, an instrument of castration. When the child takes them he disarms Marceline and replaces her as an object of erotic interest. (*André Gide* 86)

Brée, cependant, donne une autre interprétation de cette scène:

> Lorsque Michel voit le jeune Moktir voler les ciseaux de Marceline, il éprouve un grand plaisir. Ce n'est pas un plaisir sensuel. L'être qui grandit en Michel se reconnaît en ce geste moralement. Il est en révolte sournoise contre l'ordre moral que représente Marceline. (172)

Mais c'est l'interprétation de Porter qui est la plus intéressante et, en fin de compte, la plus exacte: "the scissors symbolize what could be whimsically called the castrating claims of marriage upon childhood irresponsibility" ("The Generativity Crisis" 60).

Compte tenu du fait que Michel est jaloux des rapports que Marceline entretient avec les enfants, il est significatif de noter qu'il a, selon sa logique inconsciente, "volé" Moktir à Marceline. Avant l'incident, "Marceline aimait beaucoup cet enfant" (395) déclare Michel; Moktir était un des "préférés" (394) de Marceline; tandis que Michel n'aimait Moktir que "médiocrement" (394). Le vol, cependant, entraîne une profonde modification dans l'attitude de Michel envers Moktir: "A partir de ce jour," affirme-t-il, "Moktir devint mon préféré" (395).

Michel est fasciné et excité par le fait que Moktir ne se fait aucun scrupule de voler cette femme qui le traite en ami. L'amitié que Marceline montre au garçon ne crée pas de

---

[41](suite) Dans son article "The Religious Leitmotif in *L'Immoraliste*", où il essaie de relever des points de ressemblance entre l'apôtre Pierre et Michel, Goodhand voit dans cet épisode de la pêche aux anguilles un rapprochement à faire avec la vocation de Pierre: "As far as the characterization of Michel is concerned, it certainly can't be asserted that he is a fisherman by vocation as was the case of Peter. Nevertheless, there is a scene in the second part of Gide's work which contains the description of Michel's precipitous transformation into an enthusiastic fisherman. A stagnant pool at La Morinière is drained and Michel, excited by 'la partie de plaisir d'une pêche,' suddenly decides to wade into the water with the son of the overseer of the estate in order to help with the catch. In relating this episode, the narrator registers the fact that 'les poissons abondaient au-delà de toute esperance ...' (pp. 412-13) and one could very well link this notation to the miraculous draught of fish which Peter catches on the two occasions he encounters Jesus by the Sea of Galilee (Luke 5:1-9 and John 21:1-11)" (268).

liens de réciprocité pour Moktir. Bien entendu, pour Moktir le vol ne représente en rien une révolte contre Marceline. Mais pour Michel, Brée a raison de le dire, le vol représente une "révolte sournoise" qui s'accorde à ses besoins névrotiques et lui permet d'exprimer indirectement son hostilité contre sa femme car, dans son esprit, il s'allie avec Moktir contre Marceline.

La dissimulation joue un rôle capital dans la scène. Michel-personnage dissimule le fait qu'il observe Moktir dans le miroir: "je paraissais absorbé" dans un livre (394). Moktir sait que Michel l'observe, mais ne donne aucune indication de ce fait.[49] L'épisode marque (et ceci est un point essentiel) la mise en œuvre d'une décision consciente de la part de Michel de se dissimuler devant Marceline, de lui mentir délibérément: "ce ne fut pas, je crois, la peur de la peiner qui me fit, quand je la revis, plutôt que dénoncer Moktir, imaginer je ne sais quelle fable pour expliquer la perte des ciseaux" (395). Du fait de cette dissimulation, une distance émotive s'établit entre Michel et Marceline, une distance qui sert à protéger la personnalité de Michel. Il ne se sent plus si menacé par les dangers potentiels que pourrait poser une relation intime, et les rapports entre eux semblent prendre une nouvelle tournure:

> [...] je retournai vers Marceline l'exaltation de mon esprit et de mes sens. A la joie qu'elle en eut, je m'aperçus qu'avant elle était restée triste. Je m'excusai comme un enfant de l'avoir souvent délaissée, mis sur le compte de ma faiblesse mon humeur fuyante et bizarre, affirmai que jusqu'à présent j'avais été trop las pour aimer, mais que je sentirais désormais croître avec ma santé mon amour. (395-96)

La décharge de l'hostilité et la décision de se dissimuler permettent à Michel d'entretenir du moins la possibilité d'avoir une relation sexuelle avec sa femme. Remarquons, cependant, que Michel continue à se voir dans le rôle de fils ["je m'exusais comme un enfant [...]" (395)] et que, malgré la promesse implicite d'une relation sexuelle imminente ["je sentirais désormais croître avec ma santé mon amour" (396)] il ne réussit toujours pas à ressentir un désir physique pour Marceline: "Je disais vrai; mais sans doute j'étais bien faible

---

[49] De plus, Michel-narrateur dissimule, du moins pour le moment, que Moktir se savait observé, et il ne révélera ce fait que lorsqu'il racontera ses conversations avec Ménalque. Cette dissimulation pourrait être justifiée, compte tenu du fait que Michel, en tant que personnage, n'en était pas conscient à ce moment-là. Cependant, l'affirmation: "Moktir ne se savait pas observé et me croyait plongé dans la lecture" (394) est une déformation des faits, voire un mensonge de la part du narrateur.

encore, car ce ne fut que plus d'un mois après que je désirai Marceline" (396).

Par la suite, Michel met en œuvre une stratégie intrapsychique qui contribuera à la réalisation de la "nuit d'amour", et qui aura des conséquences d'une portée considérable pour le développement de la névrose. Cette stratégie, c'est l'amorce de la désintégration de la personnalité, la séparation de la personnalité en "être authentique": "Ce fut dès lors *celui* que je prétendis découvrir: l'être authentique, le 'vieil homme', celui dont ne voulait plus l'Evangile [...]" (398); et en "être secondaire": "Je méprisai dès lors cet être secondaire, appris, que l'instruction avait dessiné par-dessus. Il fallait secouer ces surcharges" (399). Dès lors, ce que Michel offre à Marceline, c'est son être méprisé et il réussit ainsi à "aimer" sa femme en même temps qu'il la trompe car, selon sa logique névrotique: "celui que Marceline aimait, celui qu'elle avait épousé, ce n'était pas mon 'nouvel être'" (403). La dissimulation de ce qu'il considère comme son "vrai moi" permet ainsi à Michel de partager avec Marceline ce que l'on pourrait décrire comme une "intimité détachée".

La dissimulation consciente fait partie essentielle de cette capacité toute neuve d'aimer Marceline: "Ainsi ne lui livrai-je de moi qu'une image qui, pour être constante et fidèle au passé, devenait de jour en jour plus fausse" (403). Chose curieuse, mais qui convient bien à la logique de la structure névrotique, elle est l'effet presque immédiat de cette dissimulation:

> Mes rapports avec Marceline demeurèrent, en attendant, les mêmes — quoique plus exaltés de jour en jour, par un toujours plus grand amour. Ma dissimulation même (si l'on peut appeler ainsi le besoin de préserver de son jugement ma pensée), ma dissimulation l'augmentait. (403)

Et il finit par "trouver plaisir à cette dissimulation même" (404).

Une autre scène, fort révélatrice, qui figure dans le premier manuscrit de *L'Immoraliste*, mais que Gide choisit de supprimer dans la version définitive (peut-être était-elle trop ouvertement sexuelle), montre que, pour Michel l'accession à la vie sexuelle, bien qu'elle semble imminente, reste impossible pour le moment:[50]

> Je me trouvais non pas robuste encore, mais pouvant l'être, harmonieux, sensuel, presque beau. *Cependant un désir, non pas nouveau, mais inconnu quant à sa force gonflait et raidissait ma chair. C'était comme un surflux de vie, de joie, tout prêt de déborder, de jaillir, d'emplir de ma fécondation un autre être. Un grand élan*

[50] Nous indiquons en italique les variantes du manuscrit. La première phrase du passage se trouve à la page 402 du texte.

> *d'amour précipita mon sang vers Marceline; je me levai, m'habillai vite, j'allai la trouver en courant. Mais le besoin violent que ma chair avait d'elle tomba* [...] *dès que je fus près d'elle, ou plutôt un sentiment retors* [...] *me fit encore différer tout un jour.*
> *Le lendemain, nous quittions Ravello pour Sorrente.* (*Romans* 1527)

Ainsi donc, bien que l'épanouissement de son corps éveille en Michel les premiers signes d'un vrai désir physique pour Marceline, l'acte de consommation n'est pas encore possible.

La scène de la lutte avec le cocher, scène plus complexe et encore plus révélatrice que celle des anguilles, et celle du vol des ciseaux, se prête également à une analyse qui fait valoir l'aspect sexuel. Rappelons les éléments narratifs principaux de l'épisode: Michel, qui se promène sur la route près de Positano, est soudain effrayé de voir approcher Marceline, passagère dans une voiture qui roule à une vitesse excessive et dangereuse, voiture conduite par un cocher ivre et affolé. Lorsque le cheval tombe, Michel, en proie à une colère meurtrière, assomme le cocher, ce qui provoque des regards admirateurs de Marceline: "Ah! quels regards après, et quels baisers nous échangeâmes" (405). Cela suscite chez Michel, et pour la première fois, un vrai désir physique pour sa femme qui se réalise: l'épisode est suivi de la consommation du mariage.

N'oublions pas que, avant l'épisode sur la route de Positano, le mariage reste un mariage blanc: "Avez-vous bien compris ou dois-je vous redire que j'étais comme neuf aux choses de l'amour?" (405). La victoire de Michel sur le cocher, il faut le souligner, est un facteur *essentiel* sans lequel la consommation du mariage n'aurait pas pu se réaliser.

Lévy, dans son article "*L'Immoraliste* et le mythe d'Œdipe" signale le caractère central de cet épisode dans le développement physique et moral de Michel:

> L'épisode du cocher et de la nuit de Sorrente est, en effet, situé à la charnière des deux processus distincts de l'évolution de la personnalité de Michel: celui de l'épanouissement physique et celui de l'épanouissement moral. Le premier clôt l'accession à la vie physique adulte par l'épreuve de la force virile [...]. Le second, quête du *moi* moral après la réalisation du *moi* physique, débouche sur l'échec de la formulation d'une éthique et la mort de Marceline. (9)

Gide voulut évidemment que les deux scènes, la lutte avec le cocher et la "nuit de noces" fassent une unité, car elles constituent toutes deux un seul chapitre. Et en fait, il me semble que l'épisode n'a pas de sens si on ne lui donne pas une interprétation sexuelle.[31]

[31] O'Reilly, comme on pourrait le prévoir, n'accorde à l'épisode aucune signification

Guérard voit dans la scène une révélation de l'homosexualité latente de Michel: "Not until [subsequent readings] then, perhaps, does the reader notice that Michel possesses Marceline only after fighting with the drunken coachman" (*André Gide* 106). De même, Cordle affirme: "In southern Italy, on the way home, [Michel] finally accomplishes his conjugal duty to Marceline — but it is of utmost importance to note that this act takes place after he has wrestled with and thrashed a drunken coachman (*André Gide* 86).[52] Sonnenfeld considère le drame de Michel comme un drame œdipien, au sens freudien du terme. Il déclare:

> C'est dans le livre que l'on peut vivre le "roman familial" tel que Freud l'a défini. Ainsi, Marceline est orpheline dépendant totalement de Michel; le père de celui-ci autorise le crime d'Œdipe sur son lit de mort en exigeant ces fiançailles avec celle qui incarne la religiosité de celle qu'il a perdue neuf ans plus tôt [...] ("Problématique de la lecture" 125).

Cette interprétation lui permet d'affirmer que *La Porte Etroite* (qui s'ouvre par la mort du père de Jérôme au moment où ce dernier atteint l'adolescence) fournit "une analyse psychologique vraisemblable et convaincante du dilemme de Michel" (126):

> Au lieu de commencer par un mariage, le récit de Jérôme commence (et cela est répété trois fois) par la mort de son père au moment même où Jérôme entre en adolescence. Sa vie entière sera l'expiation de cette mort (le crime d'Œdipe) et de sa propre sexualité [...]. Sa vie sera donc l'expression d'une paralysie sexuelle permanente, puisqu'une série interminable de parallèles fait d'Alissa la remplaçante (au sens théâtral), interdite par des tabous d'inceste de sa mère. (126)

Il est vrai que Michel épouse Marceline juste après la mort de son père à lui et sur la demande du mourant. De ce fait, Cordle interprète la relation entre Michel et Marceline dans la perspective du complexe d'Œdipe. Il affirme, d'ailleurs, que les attaques contre l'hétérosexualité (dont *L'Immoraliste* serait une expression) était toujours pour Gide "an

---

[51](suite) sexuelle. Il affirme que: "The act of violently subduing a reckless and drunken coachman and thereby protecting Marceline provides Michel with a test similar in meaning to the ordeals of the knights of romance. In a primitive manner he has proven his manhood through courage and is worthy of possessing his wife physically [...]" ("Ritual, Myth, and Symbol" 350).

[52] L'analyse de la scène parallèle avec le cocher à Palerme corrobore l'affirmation de Guérard et de Cordle selon laquelle l'épisode de lutte avec le cocher révèle l'homosexualité inconsciente de Michel. Pendant le second voyage en Afrique du Nord, Michel est dans une voiture avec un jeune cocher qui est "beau comme un vers de Théocrite, éclatant, odorant, savoureux comme un fruit" (462). Ce cocher exerce sur Michel une irrésistible attraction sensuelle: "et, comme j'étais penché vers lui, je n'y pus tenir et, bientôt, l'attirant contre moi, l'embrassai" (462).

attempt to be rid of the frustrating œdipal relationship" (*André Gide* 85). Cela serait peut-être vrai sur le plan biographique, mais les éléments autobiographiques de *L'Immoraliste* ne nous intéressent pas ici. Cependant, il semble évident que Gide ait voulu montrer que le dilemme de Michel était dû, du moins en partie, aux relations interpersonnelles qui ressemblent au triangle œdipien.

Il est vrai que Gide n'avait pas encore entendu parler de Freud à l'époque où il écrivit *L'Immoraliste*. Il est quand même possible de faire une lecture œdipienne basée sur les éléments narratifs du mythe grec et qui ne repose aucunement sur les théories de Freud. C'est ce que fait Lévy dans un intéressant article où il identifie, sans devoir recourir à Freud comme référence explicative, la présence du mythe d'Œdipe dans *L'Immoraliste*. Lévy rapproche, d'une manière significative et fort révélatrice, la description de l'épisode sur la route de Sorrente à l'épisode correspondant dans *Œdipe-Roi* de Sophocle. Une juxtaposition des deux scènes analogues fait ressortir les éléments narratifs communs aux deux œuvres. Dans *Œdipe-Roi* on lit:

> Je marchais près du triple chemin dont tu m'as parlé, lorsqu'un héraut et un homme monté sur un char [...] s'offrent à ma rencontre. Le conducteur du char et le vieillard lui-même veulent m'écarter de la route avec violence. Dans ma colère, je frappe le conducteur [...] Alors le vieillard [...] m'atteint au milieu de la tête [...] Aussitôt le bâton qui armait mon bras le frappe, le renverse de son char; il tombe et tous ses compagnons expirent sous mes coups. (cité dans Lévy 3)

Et dans *L'Immoraliste* on lit:

> Je m'approchais de Positano lorsqu'un bruit de roues [...] me fit tout à coup retourner [...] Brusquement une voiture surgit [...] Le cocher chantait à tue-tête [...] Il passa devant moi qui n'eus que le temps de me ranger [...] Soudain le cheval s'abat. Marceline veut fuir; mais déjà je suis auprès d'elle. Le cocher m'accueille avec d'horribles jurons. J'étais furieux contre cet homme; à sa première insulte je m'élançai et brutalement le jetai bas de son siège [...Je] ne le lâchai point, pesant du genou sur sa poitrine [...] je regardais sa figure hideuse [...] ah! l'horrible être! Vrai! l'étrangler paraissait légitime [...]. (cité dans Lévy 4)

Dans les deux œuvres donc, le héros rencontre sur la route un cocher qui le fait s'écarter de la route, il réagit avec colère, se jette dans une lutte, et en ressort le vainqueur de son adversaire. Bien entendu, dans le cas de Michel, l'impulsion meurtrière ne se réalise pas, il ne tue que symboliquement son adversaire: "Vrai! l'étrangler paraissait légitime — et peut-être l'eussé-je fait... du moins je m'en sentais capable; et je crois bien que seule l'idée

de la police m'arrêta" (405).

Il y a dans cette scène un téléscopage merveilleux de tous les éléments du mythe d'Œdipe dont s'est servi Freud: la concurrence avec le père en tant que rival phallique (rivalité dont Michel n'était même pas conscient); Marceline, représentante de la mère, prisonnière de ce rival phallique qui la conduit dangereusement, un meurtre (du moins symbolique) œdipien, victoire du héros qui possède, par la suite, la mère.

Mais pourquoi le cocher provoque-t-il une telle rage chez Michel? D'où vient cette colère violente? Pourquoi éclate-t-elle devant le spectacle de ce cocher qui conduit Marceline? On pourrait supposer que l'épisode du cocher déclenche une révolte contre le père qui couve en Michel lui-même depuis des années, et qui éclate soudain, au moment où Michel accède à la vie sexuelle et à la première occasion de déplacer sa colère contre une figure du père. On a déjà vu que Michel n'a jamais, du vivant de son père, réussi à se former sa propre identité: son œuvre était indistingable de celle du père; il a épousé Marceline sur la demande du père et sans réussir à consommer le mariage. L'emprise du père est donc un obstacle qui bloque au fils l'accession à la vie adulte, y compris à la vie sexuelle. N'oublions pas que Michel avait atteint l'âge de vingt-cinq ans "ne connaissant rien de la vie" (374). La victoire de Michel sur le cocher est la clé qui permet finalement la nuit de noces: "Ce fut cette nuit-là que je possédai Marceline" (405).

Lévy voit aussi dans le personnage du cocher ("Je regardais sa figure hideuse que mon poing venait d'enlaidir davantage; il crachait, bavait, saignait, jurait, ah! l'horrible être!" (405)) une représentation monstrueuse du Sphinx. Or, dans la légende d'Œdipe (selon l'interprétation symbolique de Diel): "le Sphinx [n'est] que l'image doublée de la perversité [de Laios], figurée dans toute sa monstruosité" (11).[53] Ainsi, on peut voir dans le cocher une représentation du père du héros.

De même peut-on voir dans Marceline la représentation de la mère. Les deux femmes incarnent les valeurs religieuses que Michel ressent comme une contrainte. Et on a déjà vu à quel point l'attitude maternelle de Marceline joue un rôle important dans le conflit intérieur

[53] La citation est tirée de P. Diel, *Le Symbolisme dans la mythologie grecque*.

de Michel. Lévy fait remarquer aussi la possibilité de Marceline comme mère symbolique de Michel:

> La situation finale de Michel, que celui-ci formule par "Il me semble parfois que ma vraie vie n'a pas encore commencé" (471), présente ce moment comme celui d'une nouvelle naissance au terme de la période de sa vie commune avec Marceline. Cette période et l'histoire de cette vie commune peuvent donc être lues comme celles de la "gestion" du Michel nouveau et de sa "mise au monde". (13)

Une période d'harmonie suit la consommation du mariage. Et Michel, finalement capable de passer du temps avec Marceline, semble devenir moins égoïste:

> J'étais près de Marceline sans cesse; m'occupant moins de moi, je m'occupais plus d'elle et trouvais à causer avec elle la joie que je prenais les jours précédents à me taire. (406)

Enfin, Michel semble capable d'accepter ses responsabilités adultes. Il commence à s'intéresser encore une fois à son travail:

> Je pus être étonné d'abord de sentir que notre vie errante, où je prétendais me satisfaire pleinement, ne lui plaisait que comme un état provisoire; mais tout aussitôt le désœuvrement de cette vie m'apparut; j'acceptai qu'elle n'eût qu'un temps et pour la première fois, un désir de travail renaissant de l'inoccupation même où me laissait enfin ma santé rétablie [...]. (406)

Il fait des projets pour aller à La Morinière et accepter ses responsabilités comme propriétaire. Il accepte même une chaire au Collège de France. Il saura sous peu qu'il deviendra père. L'accession à la vie adulte, sous tous ses aspects, semble complète et réussie. Du moins provisoirement, c'est le bonheur et le calme qui règnent: "Avais-je jamais goûté tel repos, tel bonheur? En goûterais-je pareil désormais?..." (406).

Certes, l'épisode de la lutte avec le cocher et tout ce qu'il représente (surtout le fait que Marceline est maintenant "femme", un être sexuel) contribue à cette période d'harmonie et d'accomplissement. Il existe, toutefois, un autre aspect de cette volte-face: le fait que Michel est maintenant capable de sublimer son hostilité, sa révolte contre l'influence contraignante de ses parents dans son travail, à savoir ses recherches sur les Goths.

Michel y voit des parallèles avec sa situation personnelle; il s'identifie au jeune Athalaric, qui lui se rebelle ouvertement et délibérément contre sa mère:[54]

> J'imaginais cet enfant de quinze ans, sourdement excité par les Goths, se révolter contre sa mère Amalasonthe, regimber contre son éducation latine, rejeter la

[54] Il est intéressant de noter que le jeune Athalaric a lui aussi quinze ans.

> culture comme un cheval entier fait un harnais gênant, et préférant la société des Goths impolicés à celle du trop sage et vieux Cassidore, goûter quelques années, avec de rudes favoris de son âge, une vie violente, voluptueuse et débridée, pour mourir à dix-huit ans, tout gâté, soûlé de débauches. (407)

Michel est du moins vaguement conscient de la valeur psychologique de son intérêt pour Athalaric:

> Je retrouvais dans ce tragique élan vers un état plus sauvage et intact quelque chose de ce que Marceline appelait en souriant "ma crise". (407)

Michel semble y entrevoir au moins la possibilité de tirer un enseignment de ses recherches, d'y trouver un exutoire inoffensif par où se débarrasser de ses impulsions destructrices en s'identifiant avec Athalaric, et en même temps d'y voir un avertissment: "et, dans la mort affreuse d'Athalaric, je me persuadais de mon mieux qu'il fallait lire une leçon" (407).

Il existe encore un autre parallèle à établir avec les personnages du sous-texte, parallèle auquel Michel ne fait aucune allusion explicite. Des parallèles significatifs ressortent d'une comparaison de la vie de Michel et de celle de Théodat, neveu de Théodoric le Grand, reconnu pour sa lâcheté, sa perfidie, sa cruauté, qui lui aussi rejette son éducation classique pour vivre dans la débauche. Faits significatifs, certes, mais l'intérêt principal n'est pas là: lors de la mort d'Athalaric, Théodat se fait roi des Goths en épousant Amalasonthe, sa cousine, et se révèle l'ennemi secret de celle-là par ses actes de trahison, la détrônant et la faisant étrangler.

Ainsi Gide permet-il au lecteur averti de voir des rapports dans le récit dont le narrateur n'est même pas conscient. Ces rapprochements à faire entre le mariage et la mort d'Amalasonthe, et le mariage et la mort de Marceline, laissent supposer une intentionnalité, pour inconsciente qu'elle soit, de la part de Michel dans la mort de sa femme.

I shall succumb, destroyed by myself
I who am two, what I could be and what I am.
And in the end one will annihilate the other.
The *Would-be* is like a prancing steed
(*I am* is fettered to his tail),
Is like a wheel to which *I am* is bound,
Is like a fury whose fingers twine
Into his victim's hair, is like a vampire
That sits upon his heart and sucks and sucks.
(Christian Morgenstern "Growing Pains")[55]

L'homme est double. En lui existent, simultanément, deux êtres: celui qu'il *est* en réalité, et celui qu'il *voudrait* devenir. La nature du rapport entre ces deux êtres détermine la voie que prendra le développement de la personnalité. Chez la personne bien équilibrée, ces deux êtres, étant deux aspects d'une personnalité intégrée, se complètent et se développent (plus ou moins) en harmonie. Chez le névrosé, par contre, ces deux êtres s'opposent: l'un ne peut s'accroître qu'au dépens de l'autre. Il n'est pas surprenant que le névrosé se sente alors, non seulement aliéné d'autrui, mais aussi déchiré en l'intérieur de lui-même. Trouver un moyen d'intégrer sa personnalité est donc d'une nécessité vitale pour cet être partagé. Le développement névrotique de la personnalité (l'individu essaie de réaliser une image idéalisée qui provient de ses besoins névrotiques) est l'inverse du développement auathentique de la personnalité (l'individu réalise ses vraies potentialités). La névrose est, au fond, une forme d'aliénation, une tentative de fuite devant soi-même et devant autrui. Par conséquent, il manque au névrosé un sens d'identité car, au lieu d'exprimer son moi authentique, il l'oppresse. C'est pour se donner un sentiment d'identité qu'il s'efforce de réaliser une image idéalisée. Le développement névrotique de la personnalité est donc un problème psychologique de l'identité du moi:

> [...] the neurotic process [...] is a problem of the self. It is a process of abandoning the real self for an idealized one; of trying to actualize this pseudo-self instead of our given human potentials; of a destructive warfare between the two selves; of allaying this warfare the best, or at any rate the only, way we can [...]. (Horney

[55] Cité dans Horney, *Neurosis and Human Growth* 113-14.

*Neurosis and Human Growth* 376)

Selon la théorie de Horney, trois sortes de "moi" (le moi véritable, le moi authentique, et le moi idéalisé) peuvent cohabiter en une personne.[56] Le moi véritable, l'individu tel qu'il est en réalité à un moment donné, comprend les aspects névrotiques aussi bien que les aspects sains qui caractérisent la personnalité.[57] C'est de ce moi que parle Thésée quand il affirme: "il s'agit d'abord de bien comprendre qui l'on est [...]" (1415). C'est du moi véritable que l'on parle lorsqu'on dit qu'on veut "se connaître".

Celui qui veut "se trouver" cherche une partie essentielle de lui-même qui ne s'est pas encore révélée: son moi authentique. Le moi authentique est constitué par les énergies constructrices qui tendent vers l'actualisation des potentialités de l'individu. Celui qui a la chance de grandir dans des conditions favorables se sentira libre d'exprimer son individualité:

> He will develop then the unique alive forces of his real self: the clarity and depth of his own feelings, thoughts, wishes, interests; the ability to tap his own resources, the strength of his will power; the special capacities or gifts he may have; the faculty to express himself, and to relate himself to others with his spontaneous feelings. All this will in time enable him to find his set of values and his aims in life. (*Neurosis and Human Growth* 17)

Le moi authentique exprimerait, si réalisé, la vérité profonde de l'individu. William James l'appelle le moi spirituel, ou encore "this self of all the other selves" (*Principles of Psychology* 297) car il est:

> [...] a man's inner or subjective being, his psychic faculties or dispositions [...]. These psychic dispositions are the most enduring and intimate part of the self, that which we most verily seem to be. [...] Only when these are altered is a man said to be *alienatus a se*. (*Principles of Psychology* 296)

Ajoutons que le moi authentique, du fait qu'il existe à l'état de virtualité dans un être, est un moi *possible*.

Par contre, le moi idéalisé serait impossible à réaliser puisqu'il provient de besoins névrotiques. La naissance et le développement du moi idéalisé est la clé du développement névrotique: au fur et à mesure que le névrosé tente de réaliser ce moi idéalisé, il s'éloigne de son moi authentique et de son moi véritable. Horney explique l'importance de ce processus

---

[56] Horney les appelle respectivement: *the actual self, the real self* et *the idealised self*. Elle base ce système de "moi" sur le chapitre "Consciousness of Self" dans William James, *Principles of Psychology*.

[57] Le moi véritable correspond à ce que James appelle "the empirical self".

pour sa théorie:

> I now gradually saw that the neurotic's idealized image did not merely constitute a false belief in his value and significance; it was rather like the creation of a Frankenstein monster which in time usurped his best energies. It eventually usurped his drive to grow, to realize his given potentialities. And this meant that he was no longer interested in realistically tackling or outgrowing his difficulties, and in fulfilling his potentials, but was bent on actualizing his idealized self. (*Neurosis and Human Growth* 367-68)

Le moi véritable ne saurait jamais satisfaire aux exigences, au fond inaccessibles, du moi idéalisé. L'inévitable décalage entre la situation idéelle et la situation réelle, vue de la perspective élevée du moi idéalisé, mène forcément au mépris de soi. De plus, l'existence même du moi véritable constitue un obstacle à la réalisation du moi idéalisé, et par conséquent est quelque chose à détruire.

Dans le chapitre précédent, nous avons examiné le conflit entre les attitudes contradictoires qui tiraillent l'individu en diverses directions. L'affrontement du moi idéalisé et du moi véritable constitue un deuxième conflit. Il existe aussi un troisième conflit, plus sérieux encore dans ses conséquences pour la vie psychique: le conflit entre le moi idéalisé et le moi authentique, ou encore entre les forces contructrices et les forces destructrices de la personnalité. Le mépris de soi sera dirigé non seulement contre ce que le névrosé perçoit comme les limites et les défauts du moi véritable, mais aussi contre les forces constructrices du moi authentique. Horney appelle ce second conflit le *conflit central*, puisqu'il met en péril tout la vie psychique de l'individu et compromet son authenticité.

Or, l'enfance contaignante de Michel a effacé en lui presque toute trace de son moi authentique. Son expérience lors de la maladie dont il manque mourir, cependant, lui révèle que cette partie intime de lui-même n'est pas complètement éteinte; il commence à l'apercevoir: "L'amas sur notre esprit de toutes connaissances acquises s'écaille comme un fard et, par places, laisse voir à nu la chair même, l'être authentique qui se cachait" (398). Mais cet être que Michel se plaît à nommer "l'être authentique", est-il son moi authentique? Michel, au moins, en est convaincu, et au début, il semble bien que l'être authentique corresponde à ce que Horney appelle "the real self" et qu'il commence à se libérer après des années de d'inhibition.

L'éducation religieuse et la formation classique que Michel a reçues, aussi bien que la manière austère dont il a été élevé, l'ont privé de la possibilité d'exprimer son moi authentique, l'ont laissé léthargique et sans vraie identité. En apprenant qu'il va probablement mourir, Michel réagit avec indifférence:

> J'étais las. Je m'abandonnai, simplement. —"Après tout, que m'offrait la vie? J'avais bien travaillé jusqu'au bout, fait résolument et passionnément mon devoir. Le reste ... ah! que m'importe?" pensais-je, en trouvant suffisamment beau mon stoïcisme. (379)

En guérissant, cependant, celui que "l'aile de la mort a touché" (398) se trouve transformé: "L'important, c'est qu'il devînt pour moi très étonnant que je vécusse, c'est que le jour devînt pour moi d'une lumière inespéré" (381). Et, non seulement il va guérir physiquement, mais aussi il va s'éprendre d'une passion pour la vie: "Avant, pensais-je, je ne comprenais pas que je vivais. Je devais faire de la vie la palpitante découverte" (381).

Impossible, cependant, de s'embarquer dans la découverte de la vie sans premièrement fortifier le corps. En regardant son corps nu, Michel a envie de pleurer: "la vue de mes maigres bras, de mes épaules, que les plus grands efforts ne pouvaient rejeter suffisamment en arrière, mais surtout la blancheur ou plutôt la décoloration de ma peau, m'emplit et de honte et de larmes" (401). Comment ne pas applaudir les efforts de cet homme qui fait de l'exercice, se bronze, et ensuite se trouve "non pas robuste encore, mais pouvant l'être, harmonieux, sensuel, presque beau" (402)? Qui peut courir sur la route, criant pour encourager son apparition en lui: "Un nouvel être! Un nouvel être!" (399)? Comment ne pas voir des éléments sains du développement phsychologique de cet homme qui se rend compte soudain que ses intérêts sont changés? Lorsqu'il essaie, à Syracuse, de reprendre ses recherches sur le passé: "je découvris que quelque chose en avait, pour moi, sinon supprimé, du moins modifié le goût; c'était le sentiment du présent" (397). Il aperçoit tout à coup la possibilité d'une identité qui ne soit pas définie uniquement par des études sur le passé: "Je me découvrais autre et j'existais, ô joie! en dehors d'elles" (398). Ce nouveau moi, à force d'avoir été sur le point de mourir, prend pour lui, et pour la première fois, une grande importance. La difficulté même de parvenir à le connaître le rend encore plus significatif: "Et il m'apparaissait déjà, grâce aux surcharges, plus fruste et difficile à découvrir mais d'autant

plus utile à découvrir et valeureux" (399). Ainsi prend-il conscience de la grande valeur de ce centre essentiel de lui-même qui, malgré tout les efforts pour le supprimer, vit toujours: "Ils [mes sens] vivaient! ils vivaient! n'avaient jamais cessé de vivre, se découvraient, même à travers mes ans d'étude, une vie latente et rusée" (390). Ainsi donc, pendant la première moitié du récit, il semble que Michel soit dans la bonne voie pour découvrir (aux deux sens du mot: arriver à connaître ce qui était ignoré et dégarnir de ce qui couvre) son moi authentique.

Mais ne nous laissons pas égarer par de faux indices. Comme Brée l'affirme:

> Lorsqu'enfin la convalescence de Michel donne aux sens droit de cité, ils entraînent avec eux d'autres forces "latentes et rusées" qui ne sont pas de même ordre et qui bénéficient de l'état passif de Michel pour se manifester. Le retour de Michel à la vie se fait donc dans l'ambiguïté [...]. (*L'Insaissable Protée* 172)

La quête d'identité qu'entreprend Michel sera faussée par l'angoisse fondamentale et le besoin de se montrer supérieur à autrui. Une telle quête, évidemment, ne saurait être qu'inauthentique.

L'ancien moi, "l'être malingre et studieux" (398) qu'était Michel, et tout ce qu'il y associe, menace constamment de susciter l'angoisse névrotique. A Syracuse, Michel découvre qu'il ne s'intéresse plus aux ruines, alors que c'était la seule chose qui l'intéressait lors du voyage vers l'Afrique:

> Mon érudition qui s'éveillait à chaque pas m'encombrait, empêchait ma joie. Je ne pouvais voir un théâtre grec, un temple, sans aussitôt le reconstruire abstraitement. A chaque fête antique, la ruine qui restait en son lieu me faisait me désoler qu'elle fut morte; et j'avais horreur de la mort.
> J'en vins à fuir les ruines [...] (398)

Craignant que son ancienne identité fasse obstacle à l'apparition de son "être authentique", Michel a envie de fuir son passé au lieu d'y faire face. En outre, il n'a rien que du mépris pour ce qu'il était: "J'en vins à mépriser en moi cette science qui d'abord faisait mon orgueil [...]" (398). Il décide, par conséquent, de le supprimer:

> Mon seul effort, effort constant alors, était donc de systématiquement honnir ou supprimer tout ce que je croyais ne devoir qu'à mon instruction passée et à ma première morale. (399)

Et il se refuse à visiter les ruines par "dédain résolu pour ma science, par mépris pour mes goûts de savant [...]" (399). Ce mépris révèle la présence de pulsions destructrices, le désir de détruire son identité imposée (y compris, on le verra, Marceline). Son erreur fondamentale est

de croire qu'il pourrait se forger une nouvelle identité en cernant, puis en détruisant l'ancienne.

Autre aspect névrotique de cette quête d'identité: l'être authentique ne peut se développer que sous le voile de la dissimulation. Michel croit que s'il permet à son nouvel être de s'exprimer il ne va pas survivre. Par conséquent, le cacher à autrui lui est de la plus haute importance. Il se fait raser, dit-il, à cause du "besoin qui me tourmentait de manifester au-dehors l'intime changement de mon être [...]" (402); et cet acte a pour lui la valeur d'un dévoilement: "Sentant sous les ciseaux tomber ma barbe, c'était comme si j'enlevais un masque" (403). Mais, paradoxalement, Michel met immédiatement un autre masque. D'abord, il dissimule à Marceline son nouvel être: "Il importait qu'elle ne troublât pas ma renaissance; pour la soustraire à ses regards, je devais donc dissimuler" (403).[31] Il hésite même à nommer ce stratagème "dissimulation" ["Si l'on peut appeler ainsi le besoin de préserver de son jugement ma pensée" (403)] tant il est persuadé que le regard d'autrui entraînerait l'anéantissement de l'être authentique. Marceline, elle, en empêcherait le développement parce qu'elle fait partie de l'ancienne identité. Elle lui a été imposée comme épouse par son père. Michel rationalise le plaisir qu'il trouve à tromper Marceline en faisant une observation généralisée:

> Peut-être cette contrainte au mensonge me coûta-telle un peu d'abord; mais j'arrivai vite à comprendre que les choses réputées les pires (le mensonge, pour ne citer que celle-là) ne sont difficiles à faire que tant qu'on ne les a jamais faites; mais qu'elles deviennent chacune, et très vite, aisées, plaisantes, douces à refaire, et bientôt comme naturelles. (404)

Cette duplicité, selon Michel, a pour effet paradoxal d'augmenter l'amour qu'il ressent pour Marceline. Et pourtant, la juxtaposition ironique du passage cité ci-dessus, avec la phrase qui termine le chapitre ["Et j'avançais chaque jour, dans une vie plus riche et plus pleine, vers un plus savoureux bonheur" (404)] illustre la capacité du névrosé à déformer la réalité. Que valent un bonheur et un amour que se basent nécessairement sur la duplicité? Loin de nourrir le moi authentique, la dissimulation sert le besoin du névrosé de se tenir à l'écart d'autrui, et encourage à la fois l'aliénation d'autrui et l'aliénation de soi. En somme, la dissimulation

[31] Dans l'édition de la Pléiade, le mot "reconnaissance" est incorrectement imprimé à la place de "renaissance".

favorise et renforce le développement névrotique de la personnalité.

La dissimulation mène à une division essentielle entre ce que Michel considère comme son être précieux et fragile, et le visage qu'il en montre au monde. Ce qui mène à la désintégration de la personnalité. Le nouvel être est comme bloqué: "Forcé de vivre en attendant, je conservais, comme Descartes, une façon provisoire d'agir" (403). Cela étant, le nouvel être ne peut se développer que dans l'imagination de Michel. Michel se contente de voir en lui-même des potentialités, justifiant son incapacité à mettre en œuvre cet être authentique: "Je pensais qu'il naîtrait de lui des actes étonnants pour moi-même; mais plus tard; plus tard, me disais-je, — quand l'être serait plus formé" (403). De retour à Paris, Michel dissimule son nouvel être devant ses amis, prétendant que: "On ne peut à la fois être sincère et le paraître" (422). Selon sa propre définition, ce que Michel laisse paraître n'est pas son être authentique.

Il existe, entre les pulsions névrotiques qui dirigent les pensées et les actes de l'individu et les pulsions constructrices, une similarité apparente parce qu'elles ont toutes deux leur source dans des potentialités humaines. Horney précise:

> The basic difference between healthy strivings and neurotic drives for glory lies in the forces prompting them. Healthy strivings stem from a propensity, inherent in human beings, to develop given potentialities. [...] The search for glory, on the other hand, springs from the need to actualize the idealized self. The difference is basic because all other dissimilarities follow from this one. Because self-idealization in itself is a neurotic solution, and as such compulsive in character, all the drives resulting from it are by necessity compulsive too. (*Neurosis and Human Growth* 37-38)

Ce que Michel considère comme le processus de la libération de son "être authentique" est, en réalité, un processus névrotique — ce que Horney appelle "la quête de la gloire".

L'arrivée de Ménalque marque un point tournant dans le développement psychologique de Michel. Structuralement en plein centre de l'œuvre, elle marque la fin de la période d'harmonie et d'activité constructrice qu'était le séjour à La Morinière. Elle marque également le commencement de la période de dégradation morale chez Michel et la dégradation de la santé de Marceline. Ménalque joue le rôle d'un catalyseur qui déclenche chez Michel une série d'événements qui aboutiront au dénouement désastreux. Mais pourquoi Ménalque aura-t-il une aussi grande influence sur la vie de Michel? Michel se trouve à ce moment-là

dans une position psychologique vulnérable, ouvert et susceptible à être "attiré par une secrète influence" (425). L'amour qu'il a partagé avec Marceline pendant la période idyllique à La Morinière est en voie de modification: "déjà je sentais, à côté du bonheur, quelque chose autre que le bonheur, qui colorait bien mon amour, mais comme colore l'automne" (420). L'harmonie qu'il a réussie entre ses tendances névrotiques est précaire. Le conflit intérieur n'est qu'endormi et Michel se demande: "Où s'enfonçaient, où se cachaient alors mes turbulences de la veille? Il semblait, tant j'étais calme, que'elles n'eussent jamais été. Le flot de mon amour les avait recouvertes toutes..." (411).[59]

Réinstallé à Paris, bien qu'il repousse ceux qui fréquentent les salons, ceux qui "ne vivaient point, se contentaient de paraître vivre" (423), Michel ne sait encore ce que lui entend par le mot vivre: "—C'est précisément ce que j'aurais voulu qu'on m'apprît" (423). Il a besoin de quelqu'un qui lui indiquera quelle direction prendre dans sa recherche d'une identité, qui lui offrira des réponses à ses questions angoissées.

De plus, Ménalque arrive à ce qui est pour Michel le moment d'une grande déception. Ayant auparavant commencé à trouver dans son travail un sens d'identité et un sentiment d'estime de lui-même: "la conscience de ma valeur propre: ce qui me séparait, me distinguait des autres [...]" (424), il est déçu de la réception froide qui est faite à son cours. Sa première tentative pour laisser paraître son être authentique, de la faire valoir, de le faire accepter par autrui, débouche sur un échec:

> Les historiens blâmèrent une tendance, dirent-ils, aux généralisations trop rapides. D'autres blâmèrent ma méthode; et ceux qui me complimentèrent furent ceux qui m'avaient le moins compris. (424-25)

Porter fait remarquer que le cours de Michel, en glorifiant l'inculture, attaque l'institution même qui donne à Michel sa raison d'être, sans pour autant lui en fournir une nouvelle. De ce fait: "His lectures constitute an unwitting appeal for the surrogate father who will provide such guidance" ("The Generativity Crisis of Gide's *Immoraliste*" 61). Seul à apprécier la

---

[59] Dans le manuscrit autographe de *L'Immoraliste* apparaît une phrase qui accentue l'idée que cette période de calme ne peut durer qu'un temps limité: "*Par le grand flot de mon amour elles étaient alors submergéees, comme le sont par la marée les basses roches, que le flot peut bien quelque temps recouvrir mais qu'il ne supprime pas*" (1429).

pensée de Michel, Ménalque deviendra pour Michel un "maître à penser, son parrain initiateur" (Labbé "Une Lecture initiatique de *L'Immoraliste*" 221). Ménalque est, selon Labbé, "l'initié par excellence. Celui-qui sait" (221) et ce savoir permet à ce "maître de l'initiation" de placer "dans la bouche du récipiendaire les paroles qui définissent son nouvel état [...]" (221).[46]

Individualiste par excellence, Ménalque est un modèle de détachement. Vivant seul, indifférent à ce que la "bonne société" pourrait penser de lui, il n'est lié par aucune attache. A ce qu'il paraît du moins, Ménalque est un homme d'une parfaite intégrité, faisant connaître ce qu'il sent et pense sans se tromper et sans tromper les autres. C'est un homme d'une cohérence interne qui n'a pas de difficulté à savoir coexister en lui des "moeurs décriées" et des vertus. Il n'existe, selon ses propres dires, "qu'en totalité" (431). Comme Horney le remarque, on est souvet frappé par l'intégrité de la personnalité détachée:

> [...] the integrity of truly detached people has always struck an alert observer. [...] Detached, resigned people may be impractical, inert, inefficient, difficult to deal with because of their defiant wariness of influences and closer contact, but they posess — to a greater or lesser extent — an essential sincerity, and innocence in their innermost thoughts and feelings which are not to be bribed or corrupted by the lure of power, success, flattery, or "love". (*Neurosis and Human Growth* 280)

Et ce sont justement cette authenticité et ce sens d'unité dont fait preuve Ménalque qui manquent à Michel. La philosophie de disponibilité qu'expose Ménalque servira de modèle à Michel, lui fournira les réponses qu'il recherche. Sur le plan psychologique, la philosophie de la disponibilité représente pour Michel l'occasion de mettre en œuvre une nouvelle solution névrotique, une solution d'ensemble cette fois qui aura des conséquences beaucoup plus néfastes, et d'une plus grande portée que celles des solutions précédentes. Michel acceptera la philosophie de Ménalque comme un modèle digne d'imitation, elle deviendra *son* image idéalisée, et dorénavant il s'efforcera de se montrer à la hauteur de cet idéal. L'adaptation de cette image idéalisée sera une solution particulièrement inébranlable, car elle promet de fournir la solution à tous les problèmes du névrose. Horney remarque à ce propos:

> Self-idealization, in its various aspects, is what I suggest calling a *comprehensive neurotic solution* — i.e, a solution not only for a particular conflict but one that implicitly promises to satisfy all the inner needs that have arisen in an individual at

[46] Cela est une référence aux rites des francs-maçons.

> a given time. Moreover, it promises not only a riddance from his painful and unbearable feelings (feeling lost, anxious, inferior, and divided), but in addition an ultimately mysterious fulfillment of himself and his life. No wonder, then, that when he believes he has found such a solution he clings to it for dear life. No wonder that, to use a good psychiatric term, it becomes *compulsive*. (*Neurosis and Human Growth* 23-24)

En somme, Michel adoptera la vie de Ménalque comme patron sur lequel calquer sa propre vie. Ménalque, lui, n'a pas de doutes sur ce qu'il entend par "vivre", et en expliquant sa pensée à Michel, précise pour ce dernier les démarches à suivre afin de vivre pleinement. Il faut d'abord s'exposer volontiers aux hasards qu'offre la vie, renonçant au repos et aux possessions. La vie de Ménalque est une modèle de disponibilité:

> [...] ici, voyez, rien n'est à moi; pas même ou surtout pas, le lit où je me couche. J'ai l'horreur du repos; la possession y encourage et dans la sécurité l'on s'endort; j'aime assez vivre pour prétendre vivre éveillé, et maintiens, donc, au sein de mes richesses mêmes, ce sentiment précaire par quoi j'exaspère, ou du moins j'exalte ma vie. Je ne peux pas dire que j'aime le danger, mais j'aime la vie hasardeuse et veux qu'elle exige de moi, à chaque instant, tout mon courage, tout mon bonheur et toute ma santé ... (428)

Celui qui est disponible ne vit que pour le moment, repoussant tout souci et du passé et de l'avenir.

> Je n'aime pas regarder en arrière, et j'abandonne au loin mon passé comme l'oiseau, pour s'envoler quitte son ombre. Ah! Michel, toute joie nous attend toujours, mais veut toujours trouver la couche vide, être la seule, et qu'on arrive à elle comme un veuf. (436)

Mots qui laissent présager une issue fatale: en fait, Michel sera veuf au moment où il pourra prétendre finalement vivre dans un état de disponibilité.

Il est évident que la philosophie de Ménalque correspond très bien aux stratégies névrotiques qui sont déjà en place chez Michel: le désir de supprimer le passé, le besoin de vivre sans aucune contrainte, et la nécessité de refouler tout signe de faiblesse. Les phrases de Ménalque, comme le remarque Michel lui-même, précisent ce qui était déjà ébauché dans sa pensée: "non qu'elles m'apprissent rien de bien neuf — mais elles mettaient à nu brusquement ma pensée, une pensée que je couvrais de tant de voiles, que j'avais presque pu l'espérer étouffée" (437). Comme le constate Labbé: "Michel reconnaît avec douleur que Ménalque met des paroles sur des sentiments qu'il a laissés jusqu'alors dans un flou protecteur qu'il s'est refusé à analyser" ("Une Lecture initiatique de *L'Immoraliste*" 221).

L'image idéalisée a des fonctions essentielles pour le névrosé. Elle lui donne un sens de supériorité, un sens d'identité, et elle lui sert à intégrer la personnalité. Mais il ne s'agit point d'une glorification aveugle; l'image idéalisée choisie par chaque individu a une signification personnelle pour lui, elle correspond à *ses* besoins névrotiques:

> Each person builds up his personal idealized image from the materials of his own special experiences, his earlier fantasies, his particular needs, and also his given faculties. If it were not for the personal character of the image, he would not attain a feeling of identity and unity. He idealizes, to begin with, his particular "solution" of his basic conflict: compliance becomes goodness; love, saintliness; aggressiveness becomes strength, leadership, heroism, omnipotence; aloofness becomes wisdom, self-sufficiency, independence. (*Neurosis and Human Growth* 22)

Chez Ménalque, il n'existe pas de désaccord entre philosophie et actions, pas de contradictions.[61] Ce qui n'est malheureusement pas le cas chez Michel. Lucide, Ménalque signale à Michel les contradictions manifestes entre la pensée de ce dernier et les circonstances de sa vie: "Mais n'ouvrez-vous pas votre cours? N'êtes-vous pas propriétaire en Normandie? Ne venez-vous pas de vous installer, et luxueusement, à Passy? Vous êtes marié. N'attendez-vous pas un enfant?" (429). Bien que Ménalque lui signale les dangers de ce décalage: "pour quelqu'un qui n'a pas le sens de la propriété, vous semblez posséder beaucoup; c'est grave" (428), Michel se montre obstiné et aveugle, refusant de reconnaître la signification de ces contradictions dans sa vie, prétendant à Ménalque que: "cela prouve simplement que j'ai su me faire une vie plus 'dangereuse' (comme vous dîtes) que la vôtre" (429). Brée remarque à ce propos que Ménalque apporte à Michel, non seulement les ciseaux, mais encore "la seule chance de salut, pour lui et pour Marceline, la lucidité" ("L'Insaisissable Protée" 177). Le refus catégorique de d'accepter la réalité de ses responsabilités entraînera pour lui et pour sa femme des conséquences tragiques. Il s'agit pourtant, il faut le souligner, d'un conflit *intérieur*, non pas d'un conflit entre Michel et autrui (ce dont Michel ne se rend jamais compte, d'ailleurs). Wijsen précise:

---

[61] N'existe-t-il pas de contradictions dans la vie de Ménalque? Ou les refoule-t-il complètement? Certes, son refus absolu du passé semble excessif: "C'est du parfait oubli d'hier que je crée la nouvelleté de chaque heure. [...] Je ne crois pas aux choses mortes, et confonds n'être plus, avec n'avoir jamais été" (436). Du moins, *semble*-t-il choisir librement et consciemment son style de vie, et paraît-il ne pas être tiraillé entre des tendances compulsives.

> The tragic conflit must lie within the individual. The protagonist will not be capable of resolving the discrepancy that exists between what he perceives as truth or reality and what he anticipates and demands psychologically. [...] This failure will destroy the protagonist by his own inevitable actions of trying to force the external circumstances into conformity with his inner needs. ("Psychological Conflicts in Literature" 99)

De même, Horney affirme que le névrosé ne peut que remarquer le décalage dans sa vie, mais il refuse d'en reconnaître la signification: "The discrepancy is not in him [pense-t-il] but in life as such. Thus he may see a tragic quality in life, not the one that does exist but the one which he brings to it" (196).

Ménalque avertit Michel du danger de la tentative d'imiter la vie d'autrui, lui conseillant de se faire un bonheur qui s'accordera à ses propres circonstances: "Envier le bonheur d'autrui, c'est folie; on ne saurait pas s'en servir" (435), et de garder "le bonheur calme du foyer..." (435). Ménalque, lui, est conscient de la nécessité de *choisir* et de connaître ses propres désirs: "Il faut choisir, murmura-t-il. L'important, c'est de savoir ce que l'on veut..." (435). Cependant, comme Horney le souligne, le névrotique n'est jamais libre de choisir: ses désirs, étant déterminés par ses besoins névrotiques, sont compulsifs et contradictoires. Ses choix ne sont, en vérité, que des tentatives d'évasion devant ses conflits. Il réagit d'une façon compulsive afin d'apaiser l'angoisse engendrée par ses conflits intérieurs. Horney explique:

> When we call a drive compulsive we mean the opposite of spontaneous wishes or strivings. The latter are an expression of the real self; the former determined by the inner necessities of the neurotic structure. The individual must abide by them regardless of his real wishes, feelings, or interests lest he incur anxiety, feel torn by conflicts, be overwhelmed by guilt feelings, feel rejected by others, etc. In other words, the difference between spontaneous and compulsive is one between "I want" and "I must in order to avoid some danger." Although the individual may consciously feel his ambition or his standards of perfection to be what he *wants* to attain, he is actually *driven* to attain it. (*Neurosis and Human Growth* 29)

Michel est tiraillé par le conflit entre ses responsabilités envers Marceline et la compulsion de se sentir libre. Avant la troisième conversation avec Ménalque donc, Michel est balloté entre des sentiments contradictoires. Abandonnant une Marceline souffrante pour veiller avec Ménalque, il refuse de se laisser aller s'inquiéter pour Marceline: "Mais, sitôt dans la rue, mon inquiétude prit une force nouvelle; je la repoussai, luttai contre elle, m'irritant

contre moi de ne pas mieux m'en libérer" (434) De même, en rentrant:

> [...] je me sentis plein d'une tristesse abominable, de haine contre la joie cynique de Ménalque; je voulais qu'elle fût factice; je m'efforçais de la nier. Je m'irritais de n'avoir rien su lui répondre; je m'irritais d'avoir dit quelques mots qui l'eussent fait douter de mon bonheur, de mon amour. (437)

Dorénavant, Michel essaiera de mettre en œuvre dans sa vie tous les éléments de la vie que décrit Ménalque. Ménalque a établi, cependant, un modèle que Michel n'arrivera jamais à égaler. Néanmoins, Michel commence à faire systématiquement tout son possible pour atteindre cette image idéalisée. A mesure que l'individu *s'identifie* avec son image idéalisée, explique Horney, elle change imperceptiblement et devient un *moi* idéalisé:

> And this idealized self becomes more real to him than his real self, not primarily because it is more appealing but because it answers all his stringent needs. This transfer of his center of gravity is an entirely inward process; there is no observable or conspicuous outward change in him. (*Neurosis and Human Growth* 23)

Cette transition peut s'effectuer seulement si le moi authentique est déjà très faible. Qui plus est, à mesure que l'influence du moi idéalisé augmente, celle du moi authentique s'affaiblit:

> While the healthy course [...] would be a move toward his real self, he now starts to abandon it definitely for the idealized self. The latter begins to represent to him what he "really" is, or potentially is — what he could be, and should be. It becomes the perspective from which he looks at himself, the measuring rod with which he measures himself. (*Neurosis and Human Growth* 23)

Il n'est plus possible pour Michel de sublimer son besoin de révolte en donnant son cours. Avant la première conversation avec Ménalque, Michel affirme: "le sujet m'y portant, je gonflai ma première leçon de toute ma passion nouvelle" (424). Après sa conversation avec Ménalque, cependant, Michel se compare déjà à lui. D'une part, il ressent le désir "d'éclairer différemment et plus puissamment" (429) les leçons suivantes. D'autre part, l'entreprise lui semble être sans valeur: "Mais combien les phrases, hélas! devenaient pâles près des actes! La vie, le moindre geste de Ménalque, n'était-il pas plus éloquent mille fois que mon cours" (429). Et un peu plus tard à La Morinière, son travail perd tout intérêt pour lui: "triste travail sans but [...] travail ingrat" (448-49) et il refuse de continuer sa suppléance au Collège de France. L'image idéalisée pénètre dans toutes les régions de la vie de l'individu:

> The individual wants to — or, rather, is driven to — express himself. And this now means that he wants to express his idealized self, to prove it in action. It infiltrates his aspiration, his goals, his conduct of life, and his relations to others. (*Neurosis and Human Growth* 24)

Michel tente de réaliser tous les aspects de son image idéalisée: l'indépendance, l'horreur du repos, la vie hasardeuse. Aussi Michel deviendra-t-il de plus en plus hypersensible à tout ce qu'il considère comme possession, de peur de se sentir lié, et tentera-t-il de se détacher systématiquement de son passé et de toutes ses possessions: sa fortune, sa ferme, sa femme.

L'attitude de Michel envers le repos est une tentative pour se conformer à l'image idéalisée. De retour à La Morinière, en proie à une agitation nerveuse, il ne peut plus dormir la nuit. Comme Ménalque, il aura "horreur du repos". Ainsi donc, il affirme: "je prenais en horreur mon lit" (450). Il sort de préférence la nuit, car elle revêtit tout d'une allure de danger:

> La nuit creusait tout, éloignait, faisait le sol distant et toute surface profond. Le plus uni sentier paraissait dangereux. On sentait s'éveiller partout ce qui vivait d'une existence ténébreuse. (449)

Son refus du repos laisse supposer un refus implicite de Marceline car l'amour et le bonheur qu'il a partagés avec elle sont une sorte de repos. De leur séjour à Sorrente, il dit: "Avais-je jamais goûté tel repos, tel bonheur?" (406)? Par conséquent, ses efforts frénétiques pour ravivre son amour pour sa femme souffrante ["Comme d'autres ravivent leur foi en en exagérant les pratiques, ainsi développai-je mon amour" (454)] sont nécessairement voués à l'échec, subvertis par une transformation de valeurs névrotique:

> Je tâchai donc, et encore une fois, de refermer ma main sur mon amour. Mais qu'avais-je besoin de tranquille bonheur? Celui que me donnait et que représentait pour moi Marceline, était comme un repos pour qui ne se sent pas fatigué. (454)

Le refus du repos est une conduite compulsive chez Michel: "je ne voulais ni ne pouvais me reposer" (461).

Ménalque a déjà signalé à Michel le danger de se laisser asservir par ses possessions, et Michel envie à Ménalque son dénuement: "Que Ménalque est heureux, pensai-je, qui n'a rien! Moi, c'est parce que je veux conserver que je souffre. Que m'importe au fond tout cela?...(430). Mais c'est Charles qui, en venant voir Michel pour lui expliquer ses responsabilités envers la ferme et les gens qui y travaillent, fait remarquer à Michel le rapport entre les possessions et les devoirs:

> Qu'on ait des devoirs envers ce qu'on possède, Monsieur me l'enseignait l'an dernier, mais semble l'avoir oublié. Il faut prendre ces devoirs au sérieux et

renoncer à jouer avec...ou alors c'est qu'on ne méritait pas de posséder. (452)

Lorsque Charles, qui lui ne comprend rien des rationalisations des névrosés, fait remarquer à Michel qu'un individu est responsable de ce qu'il possède, et que sinon il ne mérite pas de posséder, cela donne à Michel la clé de sa libération. Il prend subitement la décision (effectivement, il ne s'agit pas d'une "décision", mais plutôt d'une réaction compulsive) de vendre La Morinière. Car, comme il l'affirme, en en prenant conscience: "Mais si c'est là ce qu'on appelle posséder!..." (453). Michel lui-même commente le caractère irrationnel de cette réaction:

> Charles! Je cours après lui; je le rattrape dans la nuit, et, très vite, comme pour assurer ma décision subite:
> "Tu peux annoncer à ton père que je mets La Morinière en vente."
> Charles salue gravement et s'éloigne sans dire un mot.
> Tout cela est absurde. (453)

La scène qui suit montre que Michel ne croit pas mériter "posséder" Marceline non plus. L'abandonnant pendant tout leur séjour à La Morinière malgré son état de faiblesse, Michel s'imagine qu'elle l'accuse de ne pas vouloir qu'elle vive: "Ah! peut-être une journée si mal commencée me dispose-t-elle à l'angoisse — elle m'aurait dit à haute voix: 'Tiens-tu donc tant à ce que je vive?' je ne l'aurais pas mieux entendu" (453).

Le développement de l'être authentique donne lieu à une subversion de valeurs chez Michel. Comme Brée le constate: "Le récit de Michel montre la chute d'un certain système de valeurs mortes, suivie par un état intérieur d'anarchie qui érige en valeurs les forces de désordre" (*L'Insaisissable Protée* 167). Cette subversion de valeurs fait partie essentielle du projet inconscient du névrosé. Il a une capacité étonnante, explique Horney, pour brouiller les cartes afin de ne pas regarder en face ses conflits intérieurs:

> This interest must operate, and in fact does operate, the same way as it functions on the conscious level in any fraudulent person: the spy who must hide his identity, the hypocrite who must present a front of honesty, the criminal who must create false alibis. (*Neurosis and Human Growth* 178)

Le névrosé lui aussi mène une double vie, mais à son insu, et doit inconsciemment déformer et obscurcir la réalité:

> And all his self-deception follows from this basic one. To bring the dynamics into clear focus: he is not merely intellectually confused about the meaning of freedom, independence, love, goodness, strength; as long as he is not ready to come to grips

> with himself he has a stringent subjective interest in maintaining a confusion [...]. (*Neurosis and Human Growth* 178)

Michel s'identifie principalement à son moi idéalisé. Ainsi affirme-t-il:

> Et chaque jour croissait en moi le confus sentiment de richesses intactes, que couvraient, cachaient, étouffaient les cultures, les décences, les morales.
>
> Il me semblait alors que j'était né pour une sorte inconnue de trouvailles; et je me passionnais étrangement dans ma recherche ténébreuse, pour laquelle je sais que le chercheur devait abjurer et repousser de lui culture, décence et morale. (457)

L'autre côté de la médaille de cet orgueil névrotique, cependant, est forcément le mépris de soi, parce que l'on ne saurait jamais se montrer à la hauteur de son image idéalisée. Horney constate:

> The glorified self becomes not only a *phantom* to be pursued; it also becomes a measuring rod with which to measure his actual being. And this actual being is such an embarrassing sight when viewed from the perspective of a godlike perfection that he cannot but despise it. (*Neurosis and Human Growth* 110)

Il en reste qu'il croit *devoir* atteindre à cet idéal. Horney explique:

> We cannot in fact understand the full impact of the shoulds, unless we see the extent to which they are interwoven with self-hate. It is the threat of a punitive self-hate that lurks behind them, that truly makes them a regime of terreur. (*Neurosis and Human Growth* 85)

Michel se met, par la suite, à se débarrasser de sa fortune. Il dépense de plus en plus frénétiquement pendant le second voyage en Afrique du Nord. D'abord, il réussit à rationaliser les dépenses: "L'appartement est hors de prix, mais que m'importe! Je n'ai plus mon cours, il est vrai, mais fais vendre La Morinière. Et puis nous verrons bien..." (456). Mais bientôt, il n'a plus même cette semblance d'une excuse pour justifier ses dépenses:

> Qu'elles fussent excessives, certes, je le savais, et qu'elles ne pourraient durer. Je cessai de compter sur l'argent de La Morinière; elle ne rapportait plus rien et Bocage écrivait qu'il ne trouvait pas d'acquéreur. (459)

La conduite de Michel devient de plus en plus compulsive et irrationnelle: "Mais toute considération d'avenir n'aboutissait qu'à me faire dépenser davantage" (459). Nourrissant le vague espoir que l'acte de se débarrasser de sa fortune le libérera des forces contradictoires qui le tiraillent, Michel cherche dans le dénuement une nouvelle solution névrotique semblable à celle que la maladie a provoqué en lui:

> "D'ailleurs, qu'ai-je besoin d'argent? Qu'ai-je besoin de tout cela? ...Je suis devenu fort à présent...Je pense qu'un complet changement de fortune doit éduquer autant qu'un voyage [illegible]." (456)

Cette conduite est inspirée par des motivations inconscientes, et surtout par le besoin compulsif de se détacher de son passé auquel, selon sa logique inconsciente, le lie sa fortune. Michel justifie cette attitude, cependant, en prétendant qu'il dépense tant à cause des besoins d'une faible Marceline: "Marceline, elle, a besoin de luxe; elle est faible ...ah! pour elle je veux dépenser tant et tant que ... Et je prenais tout à la fois l'horreur et le goût de ce luxe" (456).

Et en fait, Il existe dans l'esprit de Michel un rapport entre la diminution progressive de sa fortune et l'affaiblissement de la santé de Marceline: "Ah! qu'aurais-je besoin de tant, une fois seul!...pensais-je et j'observais, plein d'angoisse et d'attente, diminuer plus vite encore que ma fortune, la frêle vie de Marceline" (459). Dans ce passage le mot "attente" accentue la part que joue dans la détérioration de la santé de Marceline la volonté de Michel. La frénésie qui caractérise ses efforts pour se débarrasser de sa fortune représente, en partie, un désir d'être libre des entraves qui le lient à Marceline. Elle est une des possessions dont il doit se libérer, afin de finalement pouvoir venir à la joie "comme un veuf".

Peu à peu "l'être authentique" prend le dessus, envahissant la vie de Michel, détruisant en lui tous les vestiges de "culture, décence, et morale".

> Comme le Michel érudit l'avait supprimé, à son tour il supprimera le premier Michel. Ambigu lui-même, composé de tout ce qui, à tort ou à raison, avait été refoulé, il supprimera avec le premier Michel sa faiblesse, mais aussi sa bonté, ses scrupules, son humanité. (Brée *L'Insaisissable Protée* 175)

Pendant le second séjour à La Morinière, Michel commence à s'allier aux forces ténébreuses, ne s'intéressant qu'à ce qui s'écarte de la norme. Fasciné par les histoires de violence, d'inceste, de viol et par tout ce qui touche à la vie sordide de la famille Heurtevent, Michel ne cesse d'interroger Bute:

> Et j'appris peu à peu bien d'autre choses, qui faisaient de la maison Heurtevent un lieu brûlant, à l'odeur forte, autour duquel, quoi que j'en eusse, mon imagination, comme une mouche à viande, tournoyait [...]. (446)

Tout ce qui fait preuve de perversité exerce sur lui une fascination irrésistible: "De ses récits sortait une trouble vapeur d'abîme qui déjà me montait à la tête et qu'inquiétement j'humais" (446). Cette "curiosité malsaine" se développera et deviendra un penchant immodéré pour la débauche.

Désormais, Michel ne s'intéresse plus à Charles, mais plutôt à Alcide, son frère cadet. Il finit par aider Alcide à braconner sur les terres de La Morinière. Tandis que l'été d'avant, Michel allait dans les champs avec Charles dans une tentative pour améliorer la ferme, cet été-là, il est poussé à détruire ces efforts. Le braconnage marque dans le développement psychologique de Michel, une expression de haine contre le moi véritable qui se montre faible et imparfait.

Dès lors, être marié à Marceline représente pour Michel la nécessité de se soumettre à des liens, et de ce fait, la faiblesse.[62] Des forces contradictoires s'affrontent en lui, et lorsque les forces associées avec Marceline gagnent, il réagit avec mépris contre sa faiblesse:

> Quand, parfois, la quittant une heure, je voulais marcher dans la campagne ou dans les rues, je ne sais quel souci d'amour et la crainte de son ennui me rappelaient vite auprès d'elle; et parfois j'appelais à moi ma volonté, protestais contre cette emprise, me disais: n'est-ce que cela que tu vaux, faux grand homme! et me contraignais à faire durer mon absence [...]. (460)

L'externalisation est la défense la plus commune contre "le régime de terreur" qu'est pour le névrosé le mépris de soi. Et en fait, grâce à son pouvoir d'écraser les prétentions du névrosé, la plus grande partie du mépris de soi sera externalisé. Ainsi donc, le besoin urgent ressenti par Michel de fuir devant ses conflits est externalisé, et s'exprime sous la forme d'une colère contre son environnement:

> Et que ce pays honnête m'ennuyât, c'est ce que je savais d'avance, mais, au bout de deux mois, cet ennui devenant une sorte de rage, je ne songeai plus qu'à partir. (458)

De même, sa conception d'autrui sera déformée, car il voit les gens à la lumière de ses besoins névrotiques. Marceline (elle est parfois assez perspicace) perçoit cette tendance chez Michel:

> "Vous, vous n'êtes content, me dit-elle, que quand vous leur avez fait montrer quelque vice. Ne comprenez-vous pas que notre regard développe, exagère en chacun le point sur lequel il s'attache? et que nous le faisons devenir ce que nous prétendons qu'il est." (464)

---

[62] La crainte de paraître faible et dépendant continue à hanter Michel. C'est ce qui le pousse, d'ailleurs à accepter la première invitation de Ménalque:

"—Cher Ménalque, lui répondis-je, vous semblez oublier que je suis marié.

—Oui, c'est vrai, reprit-il; à voir la cordiale franchise avec laquelle vous osiez m'aborder, j'avais pu vous croire plus libre."

Je craignis de l'avoir blessé; plus encore de paraître faible, et lui dis que je le rejoindrais après dîner" (426).

Horney souligne le fait que le névrosé voit autrui selon son interpétation personnelle, parce qu'il doit ne voir que ce qui correspond à sa déformation personnelle du monde:

> For according to his own experience, others *are* as he sees them in the light of his externalizations and he merely responds to their being that way. What he does not feel is the fact that he responds to something which he himself has put into them. (*Neurosis and Human Growth* 293)

Vue à la lumière de cette nécessité d'externaliser le mépris de soi, l'irritation que Michel ressent contre tout signe de faiblesse en Marceline, devient plus compréhensible. Lorsque Marceline, très malade, passe une nuit blanche à cause du bruit dans l'hôtel à Croire, Michel avoue: "Je ne m'irritai point tant contre ce bruit que de ce qu'elle n'eût su trouver, et malgré ce bruit, le sommeil" (455). Et puis ironiquement: "Elle en eût eu si grand besoin!" (455). De même, quand elle tousse dans la diligence: "Il me semble que je toussais mieux que cela: Elle fait trop d'efforts..." (455).

La maladie de Marceline est aussi utile à Michel puisqu'elle lui permet de racheter son obligation envers Marceline pour lui avoir sauvé la vie: "Je sais que ses soins passionnés, que son amour seul, me sauvèrent" (380). Michel aurait voulu guérir tout seul, ne pas avoir d'obligations qui menacent son détachement. Irrité quand Marceline veut son chapelet, car cela indique que lui ne sera pas seul responsable de la guérison de Marceline, Michel réagit avec une extrême hostilité à l'idée qu'elle craint qu'il ne la soigne pas assez:

> Je prends le chapelet et le glisse dans sa main affaiblie qui repose sur le drap, contre elle. Un regard chargé de larmes et d'amour me récompense — mais auquel je ne puis répondre; un instant encore je m'attarde, ne sais que faire, reste gêné; enfin, n'y tenant plus:
>
> — Adieu! lui dis-je — et je quitte la chambre, hostile, et comme si l'on m'en avait chassé. (439)

Michel correspond, dans le système de Horney, au type arrogant-vindicatif.[63] Ce type de personnalité se distingue par son attitude impitoyable evers autrui. Il s'agit, une nouvelle fois, d'un mécanisme de défense: ne pouvant supporter en lui-même le moindre signe de faiblesse, il méprise en autrui ce qu'il refoule en lui-même et n'ose pas se laisser aller à ressentir de la tendressse pour autrui. Horney décrit le développement inexorable de ces pulsions:

[63] Pour une explication plus détaillée des tendances vindicatives chez le névrosé, voir Horney *Neurosis and Human Growth* 197-213.

> The hardening of feelings, originally a necessity for survival, allows for an unhampered growth of the drive for a triumphant mastery of life. But eventually this drive, with the insatiable pride that accompanies it, becomes a monster, more and more swallowing all feelings. Love, compassion, considerateness — all human ties — are felt as restraints on the path to sinister glory. (*Neurosis and Human Growth* 203)

Marceline sert de cible aux pulsions vindicatives de Michel. La part que joue la cruauté de Michel dans la détérioration de l'état de santé de Marceline est bien évidente. Chaque fois que Marceline commence à guérir, Michel insiste pour partir. A Neuchâtel: "Marceline allait mieux, beaucoup mieux [...]. Je n'eus pas trop grande peine à la persuader que tout le bénéfice de cet air tonique était acquis, que rien ne lui serait meilleur à présent que de descendre en Italie [...]" (458). A Syracuse: "Marceline s'y plaisait. Là peut-être, elle aurait..." (462). A El Kantara: "Le lendemain je la trouve plus pâle. Nous repartons" (465). Et à Biskra: "Mais comment arrivé-je à dire à Marceline que demain nous partons pour Touggourt?..." (467), voyage qui s'avère fatal. Bien entendu, Michel n'est pas conscient de la signification de ce rapport entre l'état de la santé de Marceline et son désir de s'enfuir. Il est, toutefois, du moins mi-conscient du rôle que joue sa pensée dans la mort de Marceline: "[...] ces déplacements précipités la fatiguaient; mais ce qui la fatiguait plus, j'ose bien à présent me l'avouer, c'était la peur de ma pensée" (460). Il existe chez Michel, en tant que personnage, un refus obstiné de reconnaître la gravité de ses actions. Déniant les indices les plus évidents, il se demande: "Pourquoi tousse-t-elle par ce beau temps?" (465) lorsque Marceline est à l'article de la mort. Michel, en tant que narrateur, constate peut-être l'aspect destructeur de ses actions, se demandant "[p]ar quelle aberration, quel aveuglement obstiné, quelle volontaire folie" (462)] il persuade Marceline qu'un voyage à Biskra lui ferait du bien, mais il en refuse toujours la responsabilité en faisant appel à leur aspect compulsif: "Mais étais-je maître de choisir mon vouloir? de décider mon désir?" (462) Et puis la dernière trahison: Michel couche avec la maîtresse de Moktir pendant que Marceline se meurt.

La destruction de Marceline est inévitable parce qu'elle, tout comme "l'être secondaire" de Michel, est associée avec la mort. De même qu'un sentiment de dégoût s'empare de Michel au moment où il associe à la mort ses posessions et tout ce qui le lie:

"Meubles, étoffes, estampes, à la première tache perdaient pour moi toute valeur; choses tachées, choses atteintes de maladie et comme désignées par la mort" (430), du moment où Marceline tombe malade, elle est déjà condamnée dans l'esprit de Michel: "La maladie était entrée en Marceline, l'habitait désormais, la marquait, la tachait. C'était une chose abîmée" (439). Notons que la répétition du vocabulaire dans ces deux passages n'est nullement gratuite: Marceline est déjà associée, implicitement, aux choses "désignées par la mort".[44]

Le voyage frénétique vers la mort de Marceline est aussi un voyage d'autodestruction. Michel se hâte de détruire son moi véritable et son moi authentique. Il ne supporte que la compagnie du rebut de la société: "La société des pires gens m'étais compagnie délectable" (463). Dans un passage dont le vocabulaire de souillure traduit l'état d'avilissement moral dans lequel il est tombé, Michel exprime indirectement une violente répulsion envers lui-même: "odeurs de vin suri, ruelles boueuses, puante échoppe" (463); finalement il rentre "couvert de vermine:. Tout ce qui abaisse la dignité humaine exerce une attraction magnétique sur lui. Cela représente d'abord une tentative pour détruire le moi authentique, ensuite l'attente de pouvoir se défaire de tout de qui l'entrave afin de pouvoir vivre pleinement:

> Et j'exaspérais auprès d'eux ma grandissante horreur du luxe, du confort, de ce dont je m'étais entouré, de cette protection que ma neuve santé avait su me rendre inutile, de toutes ces précautions que l'on prend pour préserver son corps du contact hasardeux de la vie. (463)

Au moment de la narration, il reconnaît, dans une certaine mesure, que cette dépravation lui montre une apparence trompeuse: "La brutalité de la passion y prenait encore à mes yeux un hypocrite aspect de santé, de vigueur" (463)

Tous ses efforts pour freiner cette chute dans la ruine morale s'avèrent vains. D'une part, il s'efforce de se défaire de tout ce qui le lie. D'autre part, dans une tentative désespérée pour s'arrêter, il cherche à trouver quelque chose à quoi il pourrait s'attacher, louant pour

---

[44] Il est remarquable de noter que Michel se croit, en quelque mesure, responsable d'avoir contaminé Marceline du bacille de la tuberculose. En Suisse, lorsque le médecin qui examine Marceline demande à Michel s'il y a eu d'autres cas de tuberculose dans la famille, Michel répond que oui. Et pourtant, s'avoue-t-il, "je n'en connaissais pas; mais il me déplaisait de dire que moi-même j'avais été presque condamné pour cela et qu'avant de m'avoir soigné Marceline n'avait jamais été malade" (455).

trois mois une villa où il ne reste que vingt jours, emportant, dans le voyage avec sa femme, tous leurs bagages comme des vestiges de son passé qui vont lui fournir une ancre de salut pour s'opposer aux forces qui l'attirent, ou qui le chassent:

> A chaque nouvelle étape pourtant, j'avais soin d'aménager tout comme si nous ne devions plus repartir. [...] Ajoutez à cela que nous n'emporterions pas moins de huit malles. Il y a en avait une, uniquement pleine de livres, et que, durant tout le voyage, je n'ouvris pas même une seule fois. (459)

Tentatives impuissantes, cependant, contre le besoin de s'enfuir: "Un démon plus fort me poussait..." (459). Impossible d'arrêter la marche inexorable des compulsions névrotiques: "Est-ce que je ne m'arrêterai pas? — j'ai cherché, j'ai trouvé ce qui fait ma valeur: une espèce d'entêtement dans le pire" (467).

L'analogie de Brée résume la situation dans laquelle se trouve Michel:

> L'histoire de Michel est celle de l'apprenti-sorcier. Il a créé un être qu'il ne peut contrôler. [...] Un pas de plus, comme le sent son ami, et l'apprenti-sorcier sera détruit par sa créature qui l'aura remplacé.

Par une ironie, le dénouement tragique du récit résulte des magnifiques ambitions qui poussent Michel à trouver la réponse à la question: "Qu'est-ce que l'homme peut encore?" (457). La réponse: "Tout est dans l'homme" (464), surtout à la lumière de l'épigraphe que Gide a mise en tête de *L'Immoraliste*: "Je te loue, ô mon dieu! de ce que tu m'as fait créature si admirable" (368) est, dans le cas de Michel, hautement ironique.

"Je ne sais plus le dieu ténébreux que je sers. O Dieu neuf! donnez-moi de connaître encore des races nouvelles, des types imprévus de beauté" (467). Ce cri du coeur fait ressortir la futilité du sacrifice du moi authentique à la quête de la gloire. La seule beauté que peut apprécier Michel à la fin de son aventure, est la beauté meurtrière du désert: "ce pays de mortelle gloire et d'intolérable splendeur. L'effort de l'homme y paraît laid et misérable. Maintenant toute autre terre m'ennuie" (468). Michel ne semble pas conscient de l'ironie qui ressort de la juxtaposition de ses effusions lyriques, même devant une Marceline moribonde ["O goût de cendres! O lassitude! Tristesse de surhumain effort!" (468)] avec l'horreur de la description de son agonie: "J'ose à peine la regarder, je sais trop que mes yeux, au lieu de chercher son regard, iront affreusement se fixer sur les trous noirs de ses narines; l'expression de son visage souffrant est attroce" (468).

Horney se sert d'une analogie pour décrire le processus névrotique qui constitue, au fond, la tragédie de Michel et de tout névrosé. L'écartèlement entre l'insatiable désir de la gloire et l'inévitable mépris de soi qui en résulte, peut être symbolisé par les histoires du pacte avec le diable. Le névrosé, se sacrifiant à un idéal illusoire, finit par se détruire:

> Surveying self-hate and its ravaging force, we cannot help but see in it a great tragedy of the human mind. Man in reaching out for the Infinite and Absolute also starts destroying himself. When he makes a pact with the devil, who promises him glory, he has to go to hell — to the hell within himself. (*Neurosis and Human Growth* 154)

## Conclusion

> Naturally, no criticism substitutes for the experience of art, psychoanalytic criticism least of all. But the psychoanalytic approach, properly understood and expressed, can perform one service and perform it better than any other approach to literature can. By expressing the continuum from infantile response to intellectual "significance," by translating the traditional terms of humane thought into their emotional roots, the psychoanalytic critic helps us find our alientated twentieth-century selves again by giving to those tired terms a new richness. Psychoanalytic criticism can help literature do what men have always thought it could do, namely, give to airy nothing a local habitation and a name.

Il n'est pas notre propos, dans le cadre restreint de cette étude, de faire une analyse exhaustive du développement de la personnalité de Michel. Bien qu'elle ne soit qu'une esquisse, cependant, cette étude montre la valeur explicative de la théorie de Horney comme outil de critique littéraire. Certes, nous ne voulons pas proposer l'universalisation de cette approche. Il en reste que certain textes, ceux qui traitent d'une personnalité trouble (par exemple, *Madame Bovary*, *Le Rouge et le Noir*), et en particulier, les confessions racontées à la première personne (par exemple, les autres récits de Gide, ou encore *La Chute*, *Adolphe*; en somme, des œuvres dans lesquelles le narrateur a pour but d'expliquer et de justifier "Comment je devins qui je suis.") se prêtent très bien à une analyse qui s'appuie sur les principes de la théorie de Horney. Dans ces cas, la théorie de Horney permet une analyse qui tiennne compte des subtilités et complexités du développement de la personnalité, et des illusions dont se berce le névrosé.[65]

On pourrait nous faire le double reproche d'avoir choisi, et une œuvre et une méthode critique qui ne sont plus d'actualité. Peut-être nous objectera-t-on que notre étude fait

[65] En fait, Horney décrit le cours de la psychothérapie comme un processus de désillusionnement.

l'erreur naïve de parler d'un personnage fictif comme s'il était une personne réelle."[66]

Toutefois, il existe un certain genre de littérature (dont *L'Immoraliste*) duquel une des fonctions principales est la représentation esthétique de la vie psychique d'un personnage. La peinture du caractère dans une telle œuvre est d'un intérêt capital. Comme l'affirme Gide lui-même dans l'avant-propos de *L'Immoraliste*: "je n'ai cherché de rien prouver, mais de bien peindre et d'éclairer bien ma peinture" (368).[67] A notre avis, le réalisme psychologique de *L'Immoraliste* est, comme sujet d'étude, aussi valable, et même plus révélateur qu'une étude de ses thèmes, de sa structure, de son style.

Michel en tant que personnage est intéressant avant tout pour sa psychologie. Ce n'est pas que les événements soient significatifs en eux-mêmes, c'est leur signification personnelle pour Michel qui importe. Le vrai drame se joue "en l'âme même de mon héros" (367) affirme Gide. Gide présente son personnage de l'intérieur de sorte que le lecteur puisse pénétrer dans la vie psychique de Michel. Les éclaircissements psychologiques que nous donne la théorie de Horney, nous permettent de comprendre les incohérences, les systèmes de défense, les déformations de la réalité dans l'esprit de ce personnage qui fait des attitudes destructrices un idéal. La théorie de Horney nous permet de comprendre ce qui serait autrement incohérent, sans signification.

Dans *L'Immoraliste*, Gide examine les conséquences d'une certaine forme de moralité, l'individualisme, certes, mais l'intérêt principal de l'œuvre n'est pas là. Gide se montra exaspéré devant les lecteurs de son époque qui insistaient pour y lire une leçon morale:

> Mais je n'ai voulu faire en ce livre non plus acte d'accusation qu'apologie, et me suis gardé de juger. [...] Je ne prétends pas, certes, que la neutralité (j'allais dire: *l'indécision*) soit signe sûr d'un grand esprit; mais je crois que maints grands esprits ont beaucoup repugné à ... conclure, — et que bien poser un problème n'est pas le supposer d'avance résolu. (367)

*L'Immoraliste* nous présente le portrait d'une personnalité trouble, qui choisit l'individualisme, ou l'égocentricité, à cause de ses besoins névrotiques. Horney fait remarquer

---

[66] Voir "Conclusions Logical" (293-313) et "Conclusions Not So Logical" (314-49) dans Norman Holland *Psychoanalysis and Shakespeare*.

[67] Il va sans dire, cependant, que nous ne sommes pas d'accord avec ce que Gide affirme dans sa préface: "A vrai dire, en art, il n'y a pas de problèmes — dont l'œuvre d'art ne soit la suffisante solution" (368).

que le névrosé est forcément égocentrique:

> [...] he lives in any case by his private religion (his idealized image), abides by his own laws (his shoulds), within the barbed-wire fence of his own pride and with his own guards to protect him against any dangers from within and without. As a result he not only becomes more isolated emotionally but it also becomes more difficult for him to see other people as individuals in their own right, different from himself. They are subordinated to his prime concern, himself. (*Neurosis and Human Growth* 292)

Wayne C. Booth fait remarquer que cette perspective intérieure peut nous faire comprendre le point de vue de même le plus abominable personnage (*The Rhetoric of Fiction* 378). Nous sommes ainsi amenés à reconnaître la valeur humaine d'un personnage dont nous déplorons les actions. De même, la description du développement de la névrose, et la force du mépris de soi qui le pousse, nous font comprendre à quel degré souffre le névrosé. Si nous considérons Michel comme un être désemparé qui réagit de manière à ne pas tant souffir, nous pourrons le comprendre, malgré ses actions répréhensibles. Comme Horney le déclare:

> As long as we primarily focus on how he operates in his human relations we can describe him as arrogant, callous, egocentric, sadistic — or by any other epithet indicating hostile aggression which may occur to us. And any of them would be accurate. But when we realize how deeply he is caught within the machinery of his pride system, when we realize the efforts he must make not to be crushed by his self-hate, we see him as a harassed human being struggling for survival. And this picture is no less accurate than the first one. (209)

Nous avons tous, dans la mesure où nous sommes susceptibles de mauvaise foi, des tendances névrotiques. Le génie de Gide nous fait entrer dans l'expérience intime de Michel et nous fait voir l'inquiétante possibilité de reconnaître un peu de nous-mêmes en Michel: "Mais il en est plus d'un aujourd'hui, je le crains, qui oserait en ce récit se reconnaître" (367). Qui parmi nous ne pourrait dire avec Gide: "Que de bourgeons nous portons en nous [...]"?

And, oh, when the hour-glass has run out, the hour-glass of time, when the noise of worldliness is silenced, and the restless or the ineffectual busyness comes to an end, when everything is still about thee as it is in eternity — whether thou wast man or woman, rich or poor, dependent or independent, fortunate or unfortunate, whether thou didst bear the splendor of the crown in a lofty station, or didst bear only the labor and the heat of the day in an inconspicuous lot; whether thy name shall be remembered as long as the world stands (as so was remembered as long as the world stood), or without a name thou didst cohere as nameless with the countless multitude; whether the glory which surrounded thee surpassed all human description, or the judgement passed upon thee was the most severe and dishonoring judgement can pass — eternity asks of thee and of every individual among these million millions only one question, whether thou hast lived in despair or not, whether thou wast in despair in such a way that thou didst not know thou wast in despair, or in such a way that thou didst hiddenly carry this sickness in thine inward parts as thy gnawing secret, carry it under thy heart as the fruit of a sinful love, or in such a way that thou, a horror to others, didst rave in despair. And if so, if thou hast lived in despair (whether for the rest thou didst win or lose), then for thee all is lost, eternity knows thee not, it never knew thee, or (even more dreadful) it knows thee as thou art known, it puts thee under arrest by thyself in despair.
(Kierkegaard *The Sickness Unto Death*)

**Bibliographie**


Alexander, Franz. "Neurosis and Creativity." *The American Journal of Psychoanalysis* 24.2 (1964):116-30.

Barthes, Roland. "Introduction à l'analyse structurale des récits." *Communications* 8 (1966): 1-27.

Berne, Eric. *Games People Play: The Psychology of Human Relationships*. New York: Grove Press, 1964.

---. *Transactional Analysis in Psychotherapy: A Systematic Individual and Social Psychiatry*. New York: Grove Press, 1961.

Booth, Wayne C. *The Rhetoric of Fiction*. Chicago: Chicago UP, 1961.

Brée, Germaine. *André Gide: L'Insaissable Protée: Etude critique de l'oeuvre d'André Gide*. Paris: Belles Lettres, 1970.

---. "Form and Content in Gide." *French Review* 30 (1957): 423-28.

Brown, Freida S. "*L'Immoraliste*: Prelude to the Gidian Problem of the Individual and Society." *French Review* 43.1 (1970): 65-75.

Callen, A. "*L'Immoraliste* as a Modern *Adophe*." *Modern Language Quarterly* 31 (1970): 450-60.

Camus, Albert. *La Chute*. Paris: Gallimard, 1956.

Cancalon, Elaine D. "Création et destruction dans les récits d'André Gide." *La Revue des lettres modernes*: 81-90. 547-553 (1979):

Chambers,Ross. *Story and Situation: Narrative Seduction and the Power of Fiction*. Minneapolis: University of Minnesota Press, 1984.

Chatman, Seymour. *Story and Discourse: Narrative Structure in Fiction and Film*. Ithaca: Cornell UP, 1980.

Cordle, Thomas. *André Gide*. New York: Twayne Publishers, 1969.

---. "Gide and the Novel of the Egoist." *Yale French Studies* 7 (1951): 91-97.

Delay, Jean. *La Jeunesse d'André Gide*. 2 vols. Paris: Gallimard, 1956-57.

Diel, Paul. *Symbolism in Greek Mythology: Human Desire and Its Transformations*. Boulder,CO: Shambhala, 1980.

Doubrovsky, Serge. *Pourquoi la nouvelle critique: Critique et objectivité*. Paris: Mercure de France, 1966.

Fernandez, Ramon. *Messages*. Paris: Grasset, 1981.

Freedman, Ralph. *The Lyrical Novel: Studies in Hermann Hesse, André Gide, and Virginia Woolf*. Princeton: Princeton UP, 1963.

Freud, Sigmund. "Analysis Terminable and Interminable." *International Journal of Psycho-Analysis*. 18 (1937): 373-405.

---. *Introductory Lectures on Psychoanalysis*. The Pelican Freud Library 1. 1963. Harmondsworth: Penguin, 1973.

---. *An Outline of Psychoanalysis*. New York: Norton, 1949.

Geerts, Walter. "Sur *L'Immoraliste* d'André Gide: titre, unités de signification, discours d'auteur, mise en abyme." *Revue Romane 11 (1976): 99-112.*

*Genette, Gérard. Figures III*. Paris: Editions de Seuil, 1972.

---. "Frontières du récit." *Communications* 8 (1966): 152-63.

---. "Vraisemblance et motivation." *Communications* ll (1968): 3-20.

Gide, André. *Correspondance d'André Gide et de Paul Valéry 1890-1942*. Paris: Gallimard, 1955.

---. *Journal 1889-1939*. Paris: Gallimard, Bibliothèque de la pléiade, 1951.

---. *Journal 1939-1949: Souvenirs*. Paris: Gallimard, Bibliothèque de la pléiade, 1954.

---. *Romans, Récits, et Soties*. Paris: Gallimard, Bibliothèque de la pléiade, 1958.

Goodhand, Robert. "Locale as Thematic Expression in *L'Immoraliste*." *French Review* 43.1 (1970): 77-86.

---. "The Religious Leitmotif in *L'Immoraliste*." *Romanic Review* 57 (1966): 263-76.

Guérard, Albert J. *André Gide*. 2nd ed. Cambridge, MA: Harvard UP, 1969.

Halévy, Norma. "Du châle et des ciseaux à la découverte du 'moi' dans *L'Immoraliste*." *La Revue des lettres modernes*. 688-692 (1984):69-85.

Holdheim, W. Wolfgang. *Theory and Practice of the Novel: A Study on André Gide*. Genève: Librairie Droz, 1968.

Holland, Norman N. *Psychoanalysis and Shakespeare*. New York: McGraw-Hill, 1964.

Horney, Karen. *The Adoloscent Diaries of Karen Horney*. New York: Basic Books, 1980.

---. "Culture and Neurosis." *American Sociological Review* 1.2 (1936): 221-35.

---. "The Dread of Women: Observations on a Specific Difference in the Dread Felt by Men and by Women Respectively for the Opposite Sex." In *Feminine Psychology*, 133-46. New York: Norton, 1967.

---. *Feminine Psychology*. New York: Norton, 1967.

---. "The Flight from Womanhood: The Maculinity Complex in Women, as Viewed by Men and by Women." *International Journal of Psycho-Analysis* 7 (1926): 324-39.

---. *Neurosis and Human Growth: The Struggle Towards Self-Realization*. New York: Norton, 1950.

---. "The Neurotic Need for Love." In *Feminine Psychology*, 245-58. New York: Norton, 1967.

---. *The Neurotic Personality of Our Time*. New York: Norton, 1964.

---. *New Ways in Psychoanalysis*. New York: Norton, 1966.

---. "On the Genesis of the Castration Complex in Women: The Masculinity Complex in Women as Viewed by Men and by Women." In *Feminine Psychology*, 37-53. New York: Norton, 1967.

---. *Our Inner Conflicts*. New York: Norton, 1945.

---. "The Overvaluation of Love: A Study of a Common Present-Day Feminine Type." In *Feminine Psychology*, 182-213. New York: Norton, 1967.

---. "The Problem of Feminine Masochism." In *Feminine Psychology*, 214-33. New York: Norton, 1967.

---. *Self-Analysis*. New York: Norton, 1942.

---. "The Technique of Psychoanalytic Therapy." *The American Journal of Psychoanalysis* 28.1 (1968): 3-12.

Ireland, G.W. "Le Jeu des 'Je' dans deux récits gidiens." *La Revue des lettres modernes* 547-69 (1979): 69-80.

Kelman, Harold. *Helping People: Karen Horney's Psychoanalytic Approach*. New York: Science House, 1971.

Kadish, Doris Y. "Meaning in *L'Immoraliste* and *La Symphonie pastorale*." *Kentucky Romance Quarterly* 32.4 (1985): 383-91.

Labbé, François. "Pour une lecture initiatique de *L'Immoraliste*." *Bulletin des amis d'André Gide* 13.66 (1985): 213-228.

LaCarrière, Jacques, trad. *Le Théatre de Sophocle*. Paris: Philoppe Lebaud, 1982.

Lindsay, Marshall. "Gide's Ethic of the Moment: *L'Immoraliste*." *Nottingham French Studies* 23.1 (1984): 24-36.

Maillet, Henri. "*L'Immoraliste*: Analyse des structures d'une œuvre." *Le Français dans le monde* 80 (1971): 27-38.

Maisoni-Léonard, Martine. *André Gide ou l'ironie de l'écriture*. Montréal: Les Presses de l'Université de Montréal, 1976.

Maslow, Abraham H. *Toward a Psychology of Being*. 2e. éd. New York: Van Nostrand Reinhold, 1968.

Mistacco, Vicki. "Narcissus and the Image: Symbol and Meaning in *L'Immoraliste*". *Kentucky Romance Quarterly* 23 (1976): 247-58.

Morgenstern, Christian. *Auf Vielen Wegen*. München: R. Piper,1923.

Nelson, Roy J. "Gidean Causality: *L'Immoraliste* and *La Porte étroite*." *Symposium* 31.1 (1977): 43-58.

Newton, Joy. "Zola and Gide, a reflection: *La Faute d'Abbé Mouret* and *L'Immoraliste*." *Nottingham French Studies* 24.2 (1985): 55-60.

Oliver, Andrew. "Michel et Job: La Dialectique biblique dans *L'Immoraliste*." *La Revue des lettres modernes* 547-69 (1979): 91-105.

---. *Michel, Job, Pierre, Paul: Intertextualité de la lecture dans* L'Immoraliste *de Gide*. Archives des lettres modernes 183. Paris: Lettres modernes, 1979.

O'Reilly, Robert. "Ritual, Myth, and Symbol in Gide's *L'Immoraliste*." *Symposium* 30 (1976): 144-59.

Paris, Bernard J. "Horney's Theory and the Study of Literature." *American Journal of Psychoanalysis* 38 (1978): 343-53.

---. *A Psychological Approach to Fiction: Studies in Thackeray, Stendhal, George Eliot, Dostoevsky, and Conrad*. Bloomington: Indiana UP, 1974.

---. "Third Force Psychology and the Study of Literature." *The Literary Review* 24.2 (1981): 181-221.

Porter, Laurence M. "Autobiography versus Confessional Novel: Gide's *L'Immoraliste* and *Si le grain ne meurt*." *Symposium* 30.2 (1976): 144-159.

---. "The Generativity Crisis of Gide's *Immoraliste*." *French Forum* 2.1 (1977): 58-69.

Raimon, Michel. *Le Roman depuis la Révolution*. Paris: Librairie Armand Colin, 1967.

Rubins, Jack L. *Karen Horney: Gentle Rebel of Psychoanalysis*. New York: Dial Press, 1978.

Sacken, Jeannée P. *"A Certain Slant of Light": Aesthetics of First-Person Narration in Gide and Cather*. New York: Garland, 1985.

Sartre, Jean-Paul. *La Nausée*. Paris: Gallimard, 1938.

Schneider-Ballouhey, Marie-José. *L'Ironie dans les oeuvres romanesques d'André Gide*.

Frankfurt: Peter Lang, 1977.

Sonnenfeld, Albert. "On Readers and Reading in "*La Porte Etroite* and *L'Immoraliste*." *Romanic Review* 67 (1976): 172-86.

---. "Problématique de la lecture dans *L'Immoraliste* et *La Porte étroite*. *La Revue des lettres modernes* 547-69 (1979): 107-128.

Spacagna, Antoine. "Ordre, durée et fréquence dans *L'Immoraliste*." *Bulletin des amis d'André Gide* 13.68 (1985): 17-24.

Starobinsky, Jean. "Le Style de l'autobiographie." *Poétique* 3: 257-65.

Steel, David. "Gide et Freud." *La Revue d'Histoire littéraire* 1 (1977): 48-74.

Vidal, Georges V. "De *L'Immoraliste* à *La Porte étroite*: étude pour les Masques de Gide." *La Revue des lettres modernes* 688-692 (1984): 87-115.

Weingerg, Kurt. "Gide Romancier: La Sincérité truquée." *Romanische Forschungen* 67 (1956): 274-87.

Wijsen, Louk M.P.T. "Intrinsic and Extrinsic Psychological Conflits in Literature: Manifest in Kleist's *Michael Kohlhass* and Hofmannsthal's *Chandos-Brief*" dans *Psychoanalytische un Psychopathologische Litaturinterpretation*. Ars interpretandi 10. Darmstadt: Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1981.